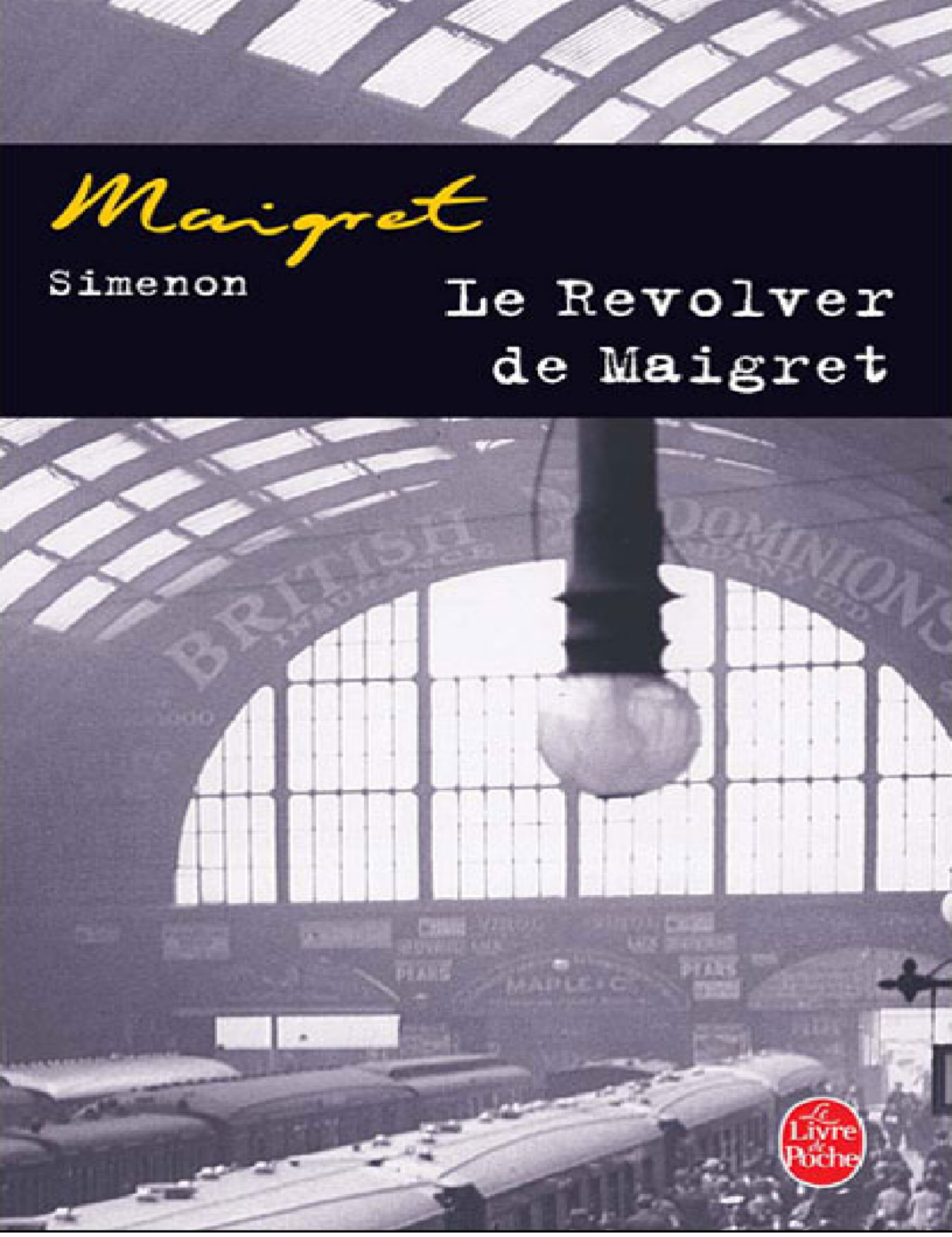
Maigret

Simenon

Le Revolver de Maigret



GEORGES SIMENON

LE REVOLVER DE MAIGRET

Presses de la Cité
1952

CHAPITRE 1

Où Maigret arrive en retard pour le déjeuner et où un convive manque au dîner.

Quand, plus tard, Maigret penserait à cette enquête-là, ce serait toujours comme à quelque chose d'un peu anormal, s'associant dans son esprit à ces maladies qui ne se déclarent pas franchement, mais commencent par des malaises vagues, des pincements, des symptômes trop bénins pour qu'on accepte d'y prêter attention.

Il n'y eut, au début, ni plainte à la P. J., ni appel à Police Secours, ni dénonciation anonyme, mais, pour remonter aussi loin que possible, un coup de téléphone banal de Mme Maigret.

La pendule de marbre noir, sur la cheminée du bureau, marquait midi moins vingt, il revoyait nettement l'angle des aiguilles sur le cadran. La fenêtre était large ouverte, car on était en juin et sous le chaud soleil, Paris avait pris son odeur d'été.

— C'est toi ?

Sa femme avait reconnu sa voix, évidemment, mais elle lui demandait toujours si c'était bien lui qui était à l'appareil, non par méfiance, seulement parce qu'elle était restée gauche au téléphone. Boulevard Richard-Lenoir aussi, les fenêtres devaient être ouvertes. Mme Maigret, à cette heure, avait fini le gros de son ménage. C'était rare qu'elle l'appelle.

— Je t'écoute.

— Je voulais te demander si tu comptes rentrer déjeuner.

C'était encore plus rare qu'elle lui téléphone pour lui poser cette question-là. Il avait froncé les sourcils, pas mécontent, mais surpris.

— Pourquoi ?

— Pour rien. Ou, plutôt, il y a ici quelqu'un qui t'attend.

Il la sentait embarrassée, comme coupable.

— Qui ?

— Personne que tu connaisses. Ce n'est rien. Seulement, si tu ne devais pas rentrer, je ne le ferais pas attendre.

— Un homme ?

— Un jeune homme.

Elle l'avait sans doute introduit dans le salon où ils ne mettaient presque jamais les pieds. Le téléphone se trouvait dans la salle à manger, où ils avaient l'habitude de se tenir et où ils recevaient les intimes. C'était là que Maigret avait ses pipes, son fauteuil, Mme Maigret sa machine à coudre. À la façon embarrassée dont elle

lui parlait, il comprenait qu'elle n'avait pas osé fermer la porte entre les deux pièces.

— Qui est-ce ?

— Je ne sais pas.

— Que veut-il ?

— Je ne sais pas non plus. C'est personnel.

Il n'y attachait pas d'importance. S'il insistait, c'était plutôt à cause de la gêne de sa femme, et aussi parce qu'il lui semblait qu'elle avait déjà pris le visiteur sous sa protection.

— Je compte quitter le bureau vers midi, finit-il par dire.

Il n'avait plus qu'une personne à recevoir, une femme qui était déjà venue le relancer trois ou quatre fois pour lui parler des lettres de menace qu'une voisine lui adressait. Il sonna le garçon de bureau.

— Fais entrer.

Il alluma une pipe, se renversa dans son fauteuil, résigné.

— Alors, madame, vous avez reçu une nouvelle lettre ?

— Deux, monsieur le commissaire. Je les ai apportées. Dans l'une, comme vous allez le voir, elle avoue que c'est elle qui a empoisonné mon chat et elle annonce que, si je ne déménage pas, ce sera bientôt mon tour.

Les aiguilles avançaient tout doucement sur le cadran. Il fallait faire semblant de prendre l'affaire au sérieux. Cela dura un peu moins d'un quart d'heure. Puis, au moment où il se levait pour aller chercher son chapeau dans le placard, on frappa à la porte.

— Vous êtes occupé ?

— Qu'est-ce que tu fais à Paris, toi ?

C'était Lourtie, un de ses anciens inspecteurs qui avait été nommé à la brigade mobile de Nice.

— Juste de passage. J'ai eu envie de venir respirer l'air de la maison et de vous serrer la main. On a le temps d'avaler un pastis à la *Brasserie Dauphine* ?

— Sur le pouce, alors.

Il aimait bien Lourtie, un gaillard osseux qui avait une voix de chantre d'église. À la brasserie, où ils restèrent debout devant le bar, il y avait d'autres inspecteurs. On parla de ceci et de cela. Le goût du pastis était exactement ce qu'il fallait un jour comme celui-là. On en but un, puis un second, un troisième.

— Il est temps que je file. On m'attend à la maison.

— Je fais un bout de chemin avec vous ?

Ils avaient traversé le Pont-Neuf ensemble, Lourtie et lui, puis marché jusqu'à la rue de Rivoli, où Maigret avait été cinq bonnes minutes avant de trouver un taxi. Il était une heure moins dix quand il avait enfin gravi les trois étages du boulevard Richard-

Lenoir, et, comme d'habitude, la porte de son appartement s'était ouverte avant qu'il ait eu le temps de tirer la clef de sa poche.

Tout de suite, il avait remarqué l'air inquiet de sa femme. Parlant bas, à cause des portes ouvertes, il avait demandé :

— Il attend toujours ?

— Il est parti.

— Tu ne sais pas ce qu'il voulait ?

— Il ne me l'a pas dit.

Si ce n'avait pas été de l'attitude de Mme Maigret, il aurait haussé les épaules en grommelant :

— Bon débarras !

Mais, au lieu de rentrer dans sa cuisine et de servir le déjeuner, elle le suivait dans la salle à manger avec la mine de quelqu'un qui a besoin de se faire pardonner.

— Tu es allé dans le salon ce matin ? questionna-t-elle enfin.

— Moi ? Non. Pourquoi ?

Pourquoi, en effet, serait-il, avant de se rendre à son bureau, entré dans le salon, qu'il avait en horreur ?

— Il me semblait bien.

— Alors ?

— Rien. J'essayais de me souvenir. J'ai regardé dans le tiroir.

— Quel tiroir ?

— Celui où tu ranges ton revolver d'Amérique.

Alors seulement il avait commencé à soupçonner la vérité. Quand il était allé passer quelques semaines aux États-Unis, sur l'invitation du F. B. I., il avait été beaucoup question d'armes. Les Américains, lors de son départ, lui avaient offert un automatique dont ils étaient très fiers, un Smith & Wesson 45 spécial, à canon court, dont la détente était extrêmement sensible. Son nom y était gravé.

To J.-J. Maigret,
from his F. B. I. friends.

Il ne s'en était jamais servi. Mais, la veille, justement, il l'avait sorti de son tiroir pour le montrer à un ami, à un camarade plutôt, qu'il avait invité à prendre le pousse-café. Il avait reçu ce camarade au salon.

— Pourquoi J.-J. Maigret ?

Lui-même avait posé la question quand on lui avait offert l'arme au cours d'un cocktail d'honneur. Les Américains, qui ont l'habitude d'user de deux prénoms, s'étaient informés des siens. Des deux premiers, heureusement : Jules-Joseph. En réalité, il y en avait un troisième : Anthelme.

— Tu veux dire que mon revolver a disparu ?

— Je vais t'expliquer.

Avant de la laisser parler, il pénétrait dans le salon qui sentait encore la cigarette et jetait un coup d'œil à la cheminée, où il se souvenait d'avoir, la veille au soir, déposé l'arme. Elle n'y était plus. Or il était sûr de ne pas l'avoir remise à sa place.

— De qui s'agit-il ?

— Assieds-toi d'abord. Laisse-moi te servir, sinon le rôti sera trop cuit. Ne sois pas de mauvaise humeur.

Il l'était.

— Je trouve un peu fort que tu laisses un inconnu s'introduire ici et…

Elle sortait de la pièce, revenait avec un plat.

— Si tu l'avais vu…

— Quel âge ?

— Un tout jeune homme. Dix-neuf ans ? Vingt ans peut-être ?

— Qu'est-ce qu'il te voulait ?

— Il a sonné. J'étais dans la cuisine. J'ai cru que c'était l'employé du gaz. Je suis allé ouvrir. Il m'a demandé s'il était bien chez le commissaire Maigret. J'ai compris, à sa façon d'être, qu'il me prenait pour la bonne. Il était nerveux, l'air comme effrayé.

— Et tu l'as fait entrer dans le salon ?

— Parce qu'il m'a dit qu'il avait absolument besoin de te voir pour te demander conseil. Je lui ai donné celui d'aller à ton bureau. Il paraît que c'était trop personnel.

Maigret gardait son air grognon, mais commençait à avoir envie de sourire. Il imaginait le jeune homme affolé que M^me^ Maigret, tout de suite avait pris en pitié.

— Quel genre ?

— Un garçon très bien. Je ne sais pas comment dire. Pas quelqu'un de riche, mais quelqu'un de comme il faut. Je suis sûre qu'il avait pleuré. Il a tiré des cigarettes de sa poche, puis, tout de suite, m'en a demandé pardon. Alors je lui ai dit :

« — Vous pouvez fumer. J'ai l'habitude. »

— Ensuite je lui ai promis de te téléphoner pour m'assurer que tu allais rentrer.

— Le revolver était toujours sur la cheminée ?

— J'en suis certaine. Je ne l'ai pas vu à ce moment-là, mais je me souviens qu'il s'y trouvait quand j'ai pris les poussières, vers neuf heures du matin, et il n'est venu personne d'autre.

Si elle n'avait pas remis le revolver dans le tiroir, c'est, il le savait, qu'elle n'avait jamais pu s'habituer aux armes à feu. Elle avait beau savoir que l'automatique n'était pas chargé, elle n'y aurait touché pour rien au monde.

Il voyait la scène. Sa femme qui passait dans la salle à manger, lui parlait à mi-voix au bout du fil, puis venait annoncer :

— Il sera ici dans une demi-heure au plus.

Maigret questionnait :

— Tu l'as laissé seul ?

— Il fallait bien que je m'occupe du déjeuner.

— Quand est-il parti ?

— C'est justement ce que j'ignore. À un moment donné, j'ai dû frire des oignons et j'ai fermé la porte de la cuisine pour que l'odeur ne se répande pas. Je suis passée ensuite dans la chambre pour un bout de toilette. Je le croyais toujours là. Il y était peut-être encore. J'évitais de le gêner en entrant dans le salon. C'est seulement un peu après midi et demi que j'ai voulu aller lui faire prendre patience et que je me suis aperçue qu'il n'était plus là. Tu m'en veux ?

Lui en vouloir de quoi ?

— De quoi crois-tu qu'il s'agisse ? Il avait si peu l'air d'un voleur !

Ce n'en était pas un, parbleu ! Comment un voleur aurait-il pu deviner que, ce matin-là, précisément, il y avait un automatique sur la cheminée du salon de Maigret ?

— Tu parais soucieux. L'arme était chargée ?

— Non.

— Alors ?

La question était stupide. Quelqu'un qui prend la peine de s'emparer d'un revolver a plus ou moins l'intention de s'en servir. Maigret, s'essuyant la bouche, se leva et alla jeter un coup d'œil dans le tiroir, où il trouva les cartouches à leur place. Avant de se rasseoir, il sonna son bureau.

— C'est toi, Torrence ? Veux-tu appeler au bout du fil les armuriers de la ville ?… Allô ! Les armuriers, oui… Demande-leur si on est venu acheter des cartouches pour un Smith & Wesson 45 spécial… Comment ?… 45 spécial… Au cas où on ne serait pas encore venu, si on se présente cet après-midi ou demain, qu'ils s'arrangent pour retenir l'acheteur un moment et pour alerter le poste de police le plus proche… Oui… C'est tout… Je serai au bureau comme d'habitude…

Quand il était arrivé au quai des Orfèvres, vers deux heures et demie, Torrence avait déjà la réponse. Un jeune homme s'était adressé à un armurier du boulevard Bonne-Nouvelle, qui n'avait pas de munitions du calibre demandé et avait envoyé son acheteur chez Gastinne-Renette. Celui-ci lui en avait vendu une boîte.

— Le gamin a-t-il exhibé l'arme ?

— Non. Il a tendu un bout de papier sur lequel étaient inscrits la marque et le calibre.

Maigret avait eu à s'occuper d'autres affaires cet après-midi-là. Vers cinq heures, il était monté au laboratoire. Jussieu, le directeur, lui avait demandé :

— Vous allez ce soir chez Pardon ?

— Brandade de morue ! avait répondu Maigret. Pardon m'a téléphoné avant-hier.

— À moi aussi. Je ne crois pas que le docteur Paul puisse venir.

Il y a comme ça, dans la vie des ménages, des périodes pendant lesquelles on voit fréquemment un autre ménage qu'on perd ensuite de vue, sans raison.

Depuis environ un an, chaque mois, les Maigret avaient le dîner des Pardon, ou, comme on disait, le dîner des toubibs. C'était Jussieu, le directeur du laboratoire scientifique, qui avait un soir entraîné le commissaire chez le docteur Pardon, boulevard Voltaire.

— Vous verrez ! C'est un type qui vous plaira. Un garçon de valeur, d'ailleurs, qui aurait pu devenir un de nos plus grands spécialistes. J'ai envie d'ajouter dans n'importe quelle spécialité, puisque, après avoir été interne au Val-de-Grâce et assistant de Lebraz, il a fait ensuite cinq ans comme interne à Sainte-Anne.

— Et maintenant ?

— Il est devenu médecin de quartier, par goût, travaille douze à quinze heures par jour sans s'inquiéter de savoir si ses malades pourront le payer et fréquemment oublie d'envoyer sa note. À part cela, sa seule passion est la cuisine.

Deux jours plus tard, Jussieu lui avait donné un coup de fil.

— Vous aimez le cassoulet ?

— Pourquoi ?

— Pardon nous invite demain. Chez lui, on sert le plat unique, de préférence un plat régional, et il désire savoir d'avance si ses invités l'aiment.

— Va pour le cassoulet.

Depuis, il y avait eu d'autres dîners, celui du coq au vin, celui du couscous, celui de la sole dieppoise, d'autres encore.

Cette fois, il s'agissait d'une brandade de morue. Au fait, qui Maigret devait-il encore rencontrer à ce dîner ? Pardon lui avait téléphoné la veille.

— Vous serez libre après-demain ? Vous aimez la brandade ? Êtes-vous pour ou contre les truffes ?

— Pour.

Ils avaient pris le pli de s'appeler Maigret et Pardon, tandis que les femmes, elles, s'appelaient par leur prénom. Les deux ménages étaient à peu près du même âge. Jussieu de dix ans plus jeune. Le docteur Paul, le médecin légiste, qui se joignait souvent à eux, était plus âgé.

— Dites-moi, Maigret, cela ne vous ennuie pas de rencontrer un de mes anciens camarades ?

— Pourquoi cela m'ennuierait-il ?

— Je ne sais pas. À vrai dire, je ne l'aurais pas invité s'il ne m'avait demandé de lui fournir l'occasion de vous être présenté. Tout à l'heure, il est venu me voir à mon cabinet, car c'est un de mes patients en même temps, et il a insisté pour savoir si vous viendriez sûrement.

À sept heures et demie, ce soir-là, Mme Maigret, qui avait revêtu une robe à fleurs et qui portait un gai chapeau de paille, achevait de passer des gants de fil blanc.

— Tu viens ?

— Je te suis.

— Tu penses toujours au jeune homme ?

— Mais non.

Ce qu'il y avait d'agréable, entre autres choses, dans ces dîners-là, c'est que les Pardon habitaient à cinq minutes de marche. On voyait des reflets de soleil sur les fenêtres des étages supérieurs. Les rues sentaient la poussière chaude. Des enfants jouaient encore dehors, et des ménages prenaient le frais sur les trottoirs où ils avaient installé leur chaise.

— Ne marche pas trop vite.

Il marchait toujours trop vite pour elle.

— Tu es sûr que c'est lui qui a acheté des cartouches ?

Depuis le matin, surtout depuis qu'il lui avait parlé de Gastinne-Renette, elle avait un poids sur la poitrine.

— Tu ne penses pas qu'il va se suicider ?

— Si nous parlions d'autre chose ?

— Il était tellement nerveux. Les bouts de cigarettes, dans le cendrier, étaient tout déchiquetés.

L'air était tiède, et Maigret, en marchant, tenait son chapeau à la main, comme les promeneurs du dimanche. Ils atteignaient le boulevard Voltaire et, tout près de la place, pénétraient dans l'immeuble où les Pardon habitaient. Ils prirent l'ascenseur étroit, qui faisait toujours le même bruit en démarrant, et Mme Maigret eut son petit sursaut habituel.

— Entrez. Mon mari sera ici dans quelques minutes. Il vient d'être appelé pour un cas urgent, mais c'est à deux pas.

Il était rare qu'un dîner se passât sans que le docteur fût dérangé. Il disait :

— Ne m'attendez pas…

Et souvent, en effet, on partait sans le revoir.

Jussieu était déjà là, seul dans le salon où il y avait un grand piano et des broderies sur tous les meubles. Pardon revint en coup

de vent quelques minutes plus tard, s'engouffra d'abord dans la cuisine.

— Lagrange n'est pas arrivé ?

Pardon était petit, assez gras, avec une très grosse tête et des yeux à fleur de peau.

— Attendez que je vous serve quelque chose dont vous me direz des nouvelles.

Chez lui, il y avait invariablement une surprise, soit du vin extraordinaire, soit une liqueur, ou, comme cette fois, un pineau des Charentes que lui avait envoyé un propriétaire de Jonzac.

— Pas pour moi ! protesta Mme Maigret, qu'un verre suffisait à griser.

On bavarda. Ici encore les fenêtres étaient ouvertes, la vie coulait au ralenti sur le boulevard, l'air était doré, la lumière toujours un peu plus épaisse et rougeâtre.

— Je me demande ce que fait Lagrange.

— Qui est-ce ?

— Un type que j'ai connu jadis au lycée Henri-IV. Si je me souviens bien, il a dû nous quitter vers la troisième. Il habitait à ce moment-là rue Cuvier, en face du Jardin des Plantes, et son père m'impressionnait parce qu'il était baron ou prétendait l'être. Je l'ai perdu de vue pendant longtemps, plus de vingt ans, et il y a seulement quelques mois que je l'ai vu entrer dans mon cabinet après avoir attendu son tour. Je l'ai pourtant reconnu tout de suite.

Il regarda sa montre, puis la pendule.

— Ce qui m'étonne, c'est qu'il ait tant insisté pour venir et qu'il ne soit pas là. S'il n'est pas arrivé dans cinq minutes, nous nous mettons à table.

Il remplit les verres. Mme Maigret et Mme Pardon ne disaient rien. Si Mme Pardon était maigre et la femme du commissaire grassouillette, elles avaient toutes les deux, vis-à-vis de leur mari, la même attitude effacée. Il était rare, pendant un dîner, qu'elles prissent la parole, et ce n'est qu'après qu'elles se retiraient toutes les deux dans un coin pour chuchoter. Mme Pardon avait un nez très long, beaucoup trop long. Il fallait s'y habituer. Au début, on était gêné de la regarder en face. Est-ce à cause de ce nez, dont ses compagnes de classe devaient se moquer, qu'elle était si humble et qu'elle regardait son mari comme pour le remercier de l'avoir épousée ?

— Je parie, disait Pardon, que tous ici, à l'école, avons eu un ou une camarade du type de Lagrange. Sur vingt garçons, ou sur trente, il est rare qu'il n'y en ait pas au moins un qui, à treize ans, soit déjà obèse avec un visage poupin et de grosses jambes roses.

— Dans ma classe, c'était moi, risqua Mme Maigret.

Et Pardon, galamment :

— Chez les filles, cela s'arrange. Ce sont même souvent celles qui deviennent par la suite les plus jolies. Nous appelions François Lagrange « Bébé Cadum », et il devait y en avoir des milliers, dans les écoles de France, que leurs condisciples surnommaient ainsi à l'époque où les rues étaient couvertes de l'image du bébé monstrueux.

— Il n'a pas changé ?

— Les proportions ne sont plus les mêmes, bien sûr. Mais c'est toujours un grand mou. Tant pis ! On mange !

— Pourquoi ne pas lui téléphoner ?

— Parce qu'il n'a pas le téléphone.

— Il habite le quartier ?

— À deux pas, rue Popincourt. Je me demande ce qu'il veut exactement. L'autre jour, dans mon cabinet, traînait un journal avec, en première page, votre photographie…

Pardon regardait Maigret.

— Excusez-moi, mon vieux. Je ne sais pas comment j'en suis arrivé à dire que je vous connaissais. J'ai dû ajouter que vous étiez un ami.

« — Il est vraiment comme on le dit ? m'a demandé Lagrange.

» J'ai répondu que oui, que vous étiez un homme qui… »

— Qui quoi ?

— Peu importe. Enfin j'ai dit ce que je pensais, tout en l'examinant. Il est diabétique. Il a aussi des ennuis glandulaires. Il vient ici deux fois par semaine, car il est très préoccupé de sa santé. À la visite suivante, il m'a reparlé de vous, voulant savoir si je vous voyais souvent, et j'ai répondu que nous dînions ensemble chaque mois. C'est alors qu'il a insisté pour être invité, ce qui m'a surpris, car depuis Henri-IV je ne l'ai rencontré que dans mon cabinet de consultations… Mettons-nous à table…

La brandade était un chef-d'œuvre, et Pardon avait déniché un vin sec des environs de Nice qui s'accordait à merveille avec la morue. Après avoir parlé des gros, on parla des roux.

— C'est vrai qu'il y a un roux dans chaque classe aussi !

Cela aiguilla la conversation sur la théorie des gènes. On finissait toujours par parler médecine, et Mme Maigret savait que cela plaisait à son mari.

— Il est marié ?

Au café, on en était revenu à Lagrange, Dieu sait pourquoi. Le bleu, dans l'air, un bleu profond et velouté, l'avait petit à petit emporté sur le rouge du soleil couchant ; on n'avait cependant pas allumé les lampes, et on voyait, par la porte-fenêtre, la balustrade du balcon dessiner en noir d'encre ses arabesques de fer forgé. D'un

coin de rue lointain venaient des ritournelles d'accordéon, et un couple, au balcon voisin, parlait à mi-voix.

— Il l'a été, à ce qu'il m'a dit, mais il y a longtemps que sa femme est morte.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Des affaires. Des affaires assez vagues, probablement. Sa carte de visite porte la mention « administrateur de sociétés » et une adresse rue Tronchet. J'ai téléphoné à cette adresse un jour que je voulais décommander un rendez-vous, et on m'a répondu que les bureaux n'existaient plus depuis des années.

— Des enfants ?

— Deux ou trois. Une fille, notamment, si je me souviens bien, et un garçon pour qui il voudrait bien trouver une place stable.

On revint à la médecine. Jussieu, qui avait travaillé à Sainte-Anne, rappela des souvenirs de Charcot. Mme Pardon tricotait et expliquait à Mme Maigret un point compliqué. On alluma. Il y eut quelques moustiques, et il était onze heures quand Maigret se leva.

On quitta Jussieu au coin du boulevard, car il prenait son métro place Voltaire. Maigret était un peu lourd, à cause de la brandade et peut-être du vin du Midi.

Sa femme, qui avait pris son bras, ce qu'elle ne faisait guère que quand ils rentraient le soir, avait envie de dire quelque chose. À quoi le sentait-il ? Elle n'avait pas ouvert la bouche, et pourtant il attendait.

— À quoi penses-tu ? finit-il par grommeler.

— Tu ne seras pas fâché ?

Il haussa les épaules.

— Je pense au jeune homme de ce matin. Je me demande si, en rentrant, tu ne pourrais pas téléphoner pour savoir *s'il n'y a rien eu*.

Elle employait une périphrase, et il comprenait. Elle voulait dire : « … pour savoir s'il ne s'est pas suicidé ».

Chose curieuse, ce n'était pas l'idée que Maigret se faisait de ce qui pourrait arriver. Il ne s'agissait que d'une impression, sans aucune base sérieuse. Ce n'était pas, lui, à un suicide qu'il pensait. Il était vaguement inquiet, sans vouloir en avoir l'air.

— Comment était-il habillé ?

— Je n'ai pas fait attention à ses vêtements. Il me semble qu'il était en sombre, probablement en bleu marine.

— Ses cheveux ?

— Clairs. Plutôt blonds.

— Maigre ?

— Oui.

— Beau garçon ?

— Plutôt. Je crois.

Il aurait parié qu'elle rougissait.

— Tu sais, je l'ai peu regardé ! Je me souviens surtout de ses mains, parce qu'il tripotait nerveusement le bord de son chapeau. Il n'osait pas s'asseoir. Il a fallu que je lui avance une chaise. On aurait dit qu'il s'attendait à ce que je le mette à la porte.

Rentré chez lui, Maigret appela la permanence de la police municipale où aboutissaient tous les appels de Police Secours.

— Ici, Maigret. Rien à signaler ?

— Sauf des Bercy, patron.

Ce qui, à cause de la Halle aux Vins, du quai de Bercy, signifie des ivrognes.

— Rien d'autre ?

— Une bagarre quai de Charenton. Attendez. Si. Vers la fin de l'après-midi, on a retiré une noyée du canal Saint-Martin.

— Identifiée ?

— Oui. Une fille publique.

— Pas de suicide ?

Ceci pour faire plaisir à sa femme qui écoutait, son chapeau à la main, sur le seuil de la chambre à coucher.

— Non. Pas pour le moment. Je vous appelle au cas où il y aurait du nouveau ?

Il hésita. Cela l'embêtait de paraître s'intéresser à cette histoire, même et surtout devant sa femme.

— Si vous voulez…

On ne le rappela pas de la nuit. M^me^ Maigret l'éveilla avec son café, et les fenêtres de la chambre étaient déjà ouvertes, on entendait des ouvriers charger des caisses sur un camion devant l'entrepôt d'en face.

— Tu vois qu'il ne s'est pas tué ! dit-il, comme s'il se vengeait.

— On ne le sait peut-être pas encore.

Il arriva au quai des Orfèvres à neuf heures, retrouva ses collègues au rapport, dans le bureau du grand patron. Rien que de la routine. Paris était calme. On avait le signalement de l'assassin de la femme repêchée dans le canal. Son arrestation n'était qu'une question de temps. Probablement le trouverait-on, ivre mort dans quelque bistrot, avant la fin de la journée.

Vers onze heures, on appela Maigret au téléphone.

— De la part de qui ?

— Le docteur Pardon.

Celui-ci, au bout du fil, semblait hésitant.

— Excusez-moi de vous déranger à votre bureau. Hier, je vous ai parlé de Lagrange, qui m'avait demandé la permission d'assister à notre dîner. Ce matin, au cours de ma tournée, je suis passé devant chez lui, rue Popincourt. Je suis entré à tout hasard, pensant qu'il

était peut-être malade. Allô ! Vous écoutez ?

— J'écoute.

— Je ne vous aurais pas téléphoné si, après votre départ, ma femme ne m'avait pas parlé de l'histoire du jeune homme.

— Quel jeune homme ?

— Le jeune homme au revolver. Il paraît que M^me^ Maigret a raconté à ma femme que, hier matin…

— Oui. Alors ?

— Lagrange serait furieux s'il savait que je suis en train de vous alerter. Je l'ai trouvé dans un drôle d'état. D'abord il m'a laissé frapper pendant plusieurs minutes à la porte de son logement sans répondre, et je commençais à être inquiet, car la concierge m'avait dit qu'il était chez lui. Il a fini par venir m'ouvrir, pieds nus, en chemise, l'air défait, et il a paru soulagé en voyant que c'était moi.

« — Je m'excuse pour hier au soir…, a-t-il dit en se recouchant. Je ne me sentais pas bien. Je ne me sens pas encore bien. Vous avez parlé de moi au commissaire ?

— Qu'est-ce que vous avez répondu ? questionna Maigret.

— Je ne sais plus. J'ai pris son pouls, sa tension. Il n'était pas beau à voir. Il avait l'air d'un homme qui vient de subir une secousse. Le logement était en désordre. Il n'avait pas mangé, ni pris de café. Je lui ai demandé s'il était seul, et cela l'a tout de suite alarmé.

« — Vous craignez que je fasse une crise cardiaque, n'est-ce pas ?

» — Mais non ! Je m'étonnais seulement…

» — De quoi ?

» — Vos enfants ne vivent pas ici ?

» — Rien que mon plus jeune fils. Ma fille est partie dès qu'elle a eu ses vingt et un ans. L'aîné est marié.

» — Le plus jeune travaille ?

» Alors il s'est mis à pleurer, et j'avais l'impression d'un pauvre gros homme qui se dégonfle.

» — Je ne sais pas, balbutiait-il. Il n'est pas ici. Il n'est pas ici. Il n'est pas rentré.

» — Depuis quand ?

» — Je ne sais pas. Je suis tout seul. Je vais mourir tout seul…

» — Où votre fils travaille-t-il ?

» — J'ignore même s'il travaille. Il ne me dit rien. Il est parti…

Maigret écoutait, le visage sérieux.

— C'est tout ?

— À peu près. J'ai essayé de le remonter. Il faisait pitié. D'habitude, il porte beau, en tout cas il fait encore illusion. De le voir dans ce logement minable, malade dans un lit qui n'a pas été

fait depuis plusieurs jours.

— Son fils a l'habitude de découcher ?

— Pas à ce que j'ai pu comprendre. Ce serait un hasard, évidemment, qu'il s'agisse justement du jeune homme qui…

— Oui.

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Rien jusqu'à présent. Le père est réellement malade ?

— Comme je vous l'ai dit, il a subi une sévère secousse. Le cœur n'est pas fameux. Il est là, à suer dans son lit, avec une peur bleue de mourir…

— Vous avez bien fait de me téléphoner, Pardon.

— Je craignais que vous ne vous moquiez de moi.

— Je ne savais pas que ma femme avait raconté l'histoire du revolver.

— J'ai fait une gaffe ?

— Du tout.

Il sonna le garçon du bureau.

— Plus personne pour moi ?

— Non, monsieur le commissaire. À part le fou.

— Passe-le à Lucas.

Un abonné, celui-là, un fou inoffensif qui venait une fois par semaine offrir ses services à la police.

Maigret hésitait encore un peu. Plutôt par respect humain, en somme. Cette histoire, vue sous un certain angle, était assez ridicule.

Sur le quai, il faillit prendre une des voitures de la P. J. puis, toujours par une sorte de pudeur décida d'aller rue Popincourt en taxi. C'était moins officiel. De la sorte, il n'y aurait personne pour se moquer de lui.

CHAPITRE 2

Où il est question d'une concierge qui n'est pas curieuse et d'un monsieur d'un certain âge qui regarde par le trou de la serrure.

La loge, à gauche de la voûte, était comme un trou dans le mur, éclairée toute la journée par une lampe jaunâtre qui pendait au bout du fil, et l'espace presque entier était pris par des choses qui avaient l'air de s'emboîter comme dans un jeu de construction : un poêle, un lit très haut surmonté d'un édredon rouge, une table ronde couverte d'une toile cirée, un fauteuil avec un gros chat roux.

La concierge n'ouvrit pas la porte, observa Maigret à travers la vitre et, comme il ne s'en allait pas, se résigna à ouvrir celle-ci. Sa tête se trouva alors encadrée par le panneau comme un agrandissement photographique, un mauvais agrandissement blême, un peu passé, qu'on aurait fait sur un champ de foire. Ses cheveux noirs semblaient teints, le reste était sans couleur, sans forme. Elle attendait. Il dit :

— M. Lagrange s'il vous plaît ?

Elle ne répondit pas tout de suite, et il put la croire sourde. Enfin elle laissa tomber, avec un ennui sans espoir :

— Troisième à gauche au fond de la cour.

— Il est chez lui ?

Ce n'était pas de l'ennui, mais de l'indifférence, peut-être du mépris, peut-être même de la haine pour tout ce qui existait en dehors de son aquarium. Sa voix traînait.

— Si le docteur est venu le voir ce matin, c'est sans doute qu'il est chez lui.

— Personne n'est monté après le docteur Pardon ?

De citer le nom, cela lui donnait l'air d'être renseigné.

— Il a voulu que j'y aille.

— Qui ?

— Le docteur. Il voulait me donner un peu d'argent pour que j'aille faire le ménage et préparer de quoi manger.

— Vous y êtes allée ?

Elle fit non de la tête, sans s'expliquer.

— Pourquoi ?

Elle haussa les épaules.

— Vous ne vous entendez pas avec M. Lagrange ?

— Il n'y a que deux mois que je suis ici.

— L'ancienne concierge habite encore le quartier ?

— Elle est morte.

C'était inutile, il le sentait, d'essayer d'en tirer davantage. Toute cette maison, pour elle, le bâtiment de six étages qui donnait sur la rue et le bâtiment de trois étages au fond de la cour, avec ses locataires, ses artisans, ses enfants, ses allées et venues, tout cela représentait l'ennemi dont la seule raison de vivre était de troubler sa tranquillité à elle.

Quand on sortait de la voûte sombre et fraîche, la cour paraissait presque gaie, il poussait même un peu d'herbe entre les pavés, le soleil frappait en plein la façade du fond au crépi jaunâtre, un menuisier, dans son atelier, sciait du bois qui sentait bon et, dans une voiture, un enfant dormait, que sa mère surveillait de temps en temps par une fenêtre du premier étage.

Maigret connaissait le quartier, qui était presque le sien, où il y avait beaucoup de maisons pareilles. Dans la cour du boulevard Richard-Lenoir aussi subsistait encore un cabinet sans siège dont la porte restait toujours entrouverte comme dans une cour de campagne.

Il monta les trois étages lentement, pressa un bouton électrique et entendit une sonnerie dans le logement. Comme Pardon, il dut attendre. Comme lui aussi, il finit par percevoir de légers bruits, un glissement de pieds nus sur le plancher, une approche prudente et enfin, il l'eût juré, une respiration embarrassée, tout près de lui, derrière le battant. On n'ouvrait pas. Il sonna à nouveau. Rien ne bougea, cette fois, et, en se penchant, il put distinguer le brillant d'un œil à la serrure.

Il toussa, se demandant s'il devait dire son nom, puis, au moment où il ouvrait la bouche, une voix prononça :

— Un moment s'il vous plaît.

Des pas encore, des allées et venues, enfin le déclic de la serrure, celui d'un verrou. Dans l'entrebâillement de la porte, un homme de haute taille, en robe de chambre, le regardait.

— C'est Pardon qui vous a dit… ? balbutia-t-il.

La robe de chambre était vieille, usée : les pantoufles aussi. L'homme n'était pas rasé, et ses cheveux étaient en désordre.

— Je suis le commissaire Maigret.

D'un signe on lui faisait comprendre qu'on l'avait reconnu.

— Entrez ! Je vous demande pardon…

Il ne précisait pas de quoi. On pénétrait directement dans une pièce commune en désordre où Lagrange hésitait à s'arrêter, et Maigret, désignant la porte ouverte d'une chambre, prononça :

— Vous pouvez vous recoucher.

— Volontiers. Merci.

Le soleil baignait le logement qui ne ressemblait à aucun autre, mais plutôt à une sorte de campement, sans qu'on pût préciser pourquoi.

— Je vous demande pardon…, répétait l'homme en se glissant dans le lit défait.

Il respirait avec peine. Son visage luisait de sueur et ses gros yeux ne savaient où se poser. Maigret, au fond, n'était pas beaucoup plus à son aise.

— Prenez cette chaise…

Voyant qu'il y avait un pantalon dessus, Lagrange répéta encore :

— Pardon…

Le commissaire se demandait où poser le pantalon, le laissant en fin de compte sur le pied du lit, commençait en s'affermissant la voix :

— Le docteur Pardon nous avait annoncé, hier, que nous aurions le plaisir de faire votre connaissance…

— Je croyais, oui…

— Vous étiez au lit ?

Il vit que son interlocuteur hésitait.

— Au lit, oui.

— Quand avez-vous commencé à vous sentir mal ?

— Je ne sais pas… Hier.

— Hier matin ?

— Peut-être…

— Le cœur ?

— Et tout… Il y a longtemps que Pardon me soigne… Le cœur aussi…

— Vous vous inquiétez à cause de votre fils ?

L'autre le regardait comme le gros écolier qu'il avait été devait regarder son professeur lorsqu'il ne savait pas répondre.

— Il n'est pas rentré ?

Encore une hésitation.

— Non… Pas maintenant…

— Vous aviez envie de me voir ?

Maigret essayait de parler de la voix indifférente d'un homme en visite. Lagrange, de son côté, esquissait un vague sourire de politesse.

— Oui. J'avais dit à Pardon…

— À cause de votre fils ?

Il parut étonné tout à coup, répéta :

— De mon fils ?

Puis, tout de suite, il hocha négativement la tête.

— Non… Je ne savais pas encore…

— Vous ne saviez pas qu'il s'en irait ?

Lagrange corrigeait, comme si le mot était trop catégorique :

— Il n'est pas rentré.

— Depuis quand ? Plusieurs jours ?

— Non.

— Depuis hier matin ?

— Oui.

— Vous vous êtes disputés ?

Lagrange souffrait, et pourtant Maigret voulait aller jusqu'au bout.

— Avec Alain, nous ne nous sommes jamais disputés.

Il avait dit ça avec une sorte de fierté qui n'avait pas échappé au commissaire.

— Et avec vos autres enfants ?

— Ils ne vivent plus ici.

— Avant qu'ils vous quittent ?

— Ce n'était pas la même chose.

— Je suppose que vous seriez heureux que nous retrouvions votre fils ?

De l'effroi, une fois de plus.

— Qu'est-ce que vous avez l'intention de faire ? questionnait l'homme.

Il avait des sursauts de vigueur qui lui donnaient presque l'air d'un homme normal, puis, tout à coup il retombait, dégonflé, sur son lit.

— Non ! Il ne faut pas. Je crois qu'il vaut mieux pas.

— Vous êtes inquiet ?

— Je ne sais pas.

— Vous avez peur de mourir ?

— Je suis malade. Je n'ai plus de force. Je…

Il porta la main à son cœur, dont il semblait suivre les pulsations avec anxiété.

— Vous savez où votre fils travaille ?

— Pas les derniers temps. Je ne voulais pas que le docteur vous en parle.

— Pourtant il y a deux jours, vous insistiez pour qu'il ménage une entrevue avec moi.

— J'ai insisté ?

— Vous vouliez m'entretenir de quelque chose, n'est-ce pas ?

— J'étais curieux de vous voir.

— Rien d'autre ?

— Je vous demande pardon.

C'était la cinquième fois au moins qu'il prononçait ces mots-là.

— Je suis malade, très malade. Il n'y a rien d'autre.

— Pourtant, votre fils a disparu.

Lagrange s'impatienta.

— Peut-être a-t-il simplement fait comme sa sœur.

— Qu'est-ce que sa sœur a fait ?

— Quand elle a eu vingt et un ans, le jour même de ses vingt et un ans, elle est partie, sans rien dire, avec toutes ses affaires.

— Un homme ?

— Non. Elle travaille dans un magasin de lingerie, aux Arcades des Champs-Élysées, et elle vit avec une amie.

— Pourquoi ?

— Je l'ignore.

— Vous avez un autre fils, plus âgé ?

— Philippe, oui. Il est marié.

— Vous ne croyez pas que c'est chez lui qu'Alain est allé ?

— Ils ne se voient pas. Il n'y a rien, je vous le répète. Sinon que je suis malade et que je reste tout seul. J'ai honte que vous vous soyez dérangé. Pardon n'aurait pas dû. Je me demande pourquoi je lui ai parlé d'Alain. Je suppose que j'avais la fièvre. Peut-être que je l'ai encore. Il ne faut pas rester ici. C'est tout en désordre, et cela doit sentir le malade. Je n'ai même pas un verre à vous offrir.

— Vous n'avez pas de femme de ménage ?

On vit bien que Lagrange mentait.

— Elle n'est pas venue.

Maigret n'osait pas s'informer s'il avait de l'argent. Il faisait très chaud dans la chambre, une chaleur stagnante, et il régnait une odeur désagréable.

— Vous ne désirez pas que j'ouvre la fenêtre ?

— Non. Il y a trop de bruit. J'ai mal à la tête. J'ai mal partout.

— Peut-être serait-il préférable qu'on vous transporte à l'hôpital ?

Le mot l'effraya.

— Surtout pas ça ! Je veux rester ici.

— Pour attendre votre fils ?

— Je ne sais pas.

C'était curieux. Par moments, Maigret était pris de pitié et, tout de suite après, il s'irritait, avec l'impression qu'on lui jouait la comédie. L'homme était peut-être malade, mais pas au point, lui semblait-il, de s'écraser sur son lit comme une grosse larve, pas au point d'avoir ces yeux larmoyants, ces lèvres molles de bébé qui va pleurer.

— Dites-moi, Lagrange…

Et, comme il se taisait, il surprenait un regard soudain plus ferme, un de ces regards aigus que les femmes, en particulier, vous lancent à la dérobée quand elles croient se sentir découvertes.

— Quoi ?

— Vous êtes sûr que, lorsque vous avez demandé à Pardon de vous inviter pour me rencontrer, vous n'aviez rien à me confier ?

— Je vous jure que j'ai dit ça en l'air…

Il mentait ; c'est pourquoi il éprouvait le besoin de jurer. Comme une femme, toujours.

— Vous n'avez aucune indication à me fournir qui nous permette de retrouver votre fils ?

Il y avait une commode dans un coin, et Maigret, qui s'était levé, s'en approchait, sentant toujours le regard de l'autre fixé sur lui.

— Je vais quand même vous demander de me prêter une photographie de lui.

Lagrange allait répondre qu'il en avait pas. Maigret en était si sûr que, d'un geste comme machinal, il ouvrit un des tiroirs.

— C'est ici ?

On trouvait de tout là-dedans, des clefs, un vieux portefeuille, une boîte en carton qui contenait des boutons, des papiers en désordre, des factures du gaz et de l'électricité.

— Donnez-le moi.

— Quoi ?

— Le portefeuille.

Craignant que le commissaire n'en examine lui-même le contenu, il trouvait la force de se soulever sur un coude.

— Donnez… Je crois que j'ai une photo de l'année dernière…

Il devenait fébrile. Ses gros doigts boudinés tremblaient. D'une petite poche, où il savait la trouver, il extrayait une photographie.

— C'est vous qui insistez. Je suis certain qu'il n'y a rien. Il ne faut pas la publier dans les journaux. Il ne faut rien faire.

— Je vous la rapporterai ce soir ou demain.

Cela encore l'effrayait.

— Ce n'est pas urgent.

— Qu'est-ce que vous allez manger ?

— Je n'ai pas faim. Je n'ai besoin de rien.

— Et ce soir ?

— Je serai probablement mieux et je pourrai sortir.

— Et si vous n'êtes pas mieux ?

Il était prêt à sangloter d'énervement, d'impatience, et Maigret n'eut pas la cruauté de s'imposer plus longtemps.

— Une seule question. Où votre fils Alain a-t-il travaillé récemment ?

— J'ignore le nom… C'était dans un bureau de la rue Réaumur.

— Un bureau de quoi ?

— De publicité… Oui… Ce doit être de publicité…

Il faisait mine de se lever pour reconduire son visiteur.

— Ne vous dérangez pas. Au revoir, monsieur Lagrange.

— Au revoir, monsieur le commissaire. Ne m'en veuillez pas…

Maigret faillit demander : « De quoi ? »

Mais à quoi bon ? Il resta un moment debout sur le palier, à rallumer sa pipe, et il put entendre les pieds nus sur le plancher, puis la clef dans la serrure, le verrou, sans doute aussi un soupir de soulagement.

En passant devant la loge, il vit la tête de la concierge dans son cadre, hésita, s'arrêta.

— Vous feriez mieux, comme vous l'a conseillé le docteur Pardon, de monter de temps en temps voir s'il n'a besoin de rien. Il est réellement malade.

— Il ne l'était pas cette nuit quand j'ai cru qu'il déménageait à la cloche de bois.

Cela avait tenu à un fil. Maigret, qui avait failli s'éloigner, fronça les sourcils, se rapprocha.

— Il est sorti, cette nuit ?

— Il était même assez valide pour transporter sa grosse malle avec l'aide d'un chauffeur de taxi.

— Vous lui avez parlé ?

— Non.

— Quelle heure était-il ?

— Vers les dix heures. J'ai espéré que le logement allait être libre.

— Vous l'avez entendu rentrer ?

Elle haussa les épaules.

— Bien sûr, puisqu'il est là-haut.

— Avec sa malle ?

— Non.

Maigret était trop près de chez lui pour prendre un taxi. En passant devant un bistrot, il se souvint des pastis de la veille, qui s'harmonisaient si bien avec l'été naissant, et il en but un sur le zinc en regardant, sans les voir, des ouvriers en blouse blanche qui trinquaient avec lui.

Comme il traversait son boulevard, il leva la tête et aperçut M^me^ Maigret qui allait et venait dans l'appartement aux fenêtres ouvertes. Elle dut le voir aussi. En tout cas, elle reconnut son pas dans l'escalier, car la porte s'ouvrit.

— Il ne lui est toujours rien arrivé ?

Elle pensait encore à son jeune homme de la veille, et son mari tira la photo de sa poche, la lui montra.

— C'est lui ?

— Comment as-tu fait ?

— C'est lui ?

— Bien sûr, que c'est lui ! Est-ce que… ?

Elle devait déjà s'imaginer qu'il était mort et elle en était toute retournée.

— Mais non. Il court toujours. Je quitte son père.

— Celui dont le docteur t'a parlé hier ?

— Lagrange, oui.

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— Rien.

— De sorte que tu ne sais toujours pas pourquoi il a pris ton revolver ?

— Pour s'en servir, vraisemblablement.

Il téléphona à la P. J., mais il ne s'était rien passé que l'on pût mettre sur le compte d'Alain Lagrange. Il déjeuna rapidement, prit un taxi pour se rendre au Quai, monta tout de suite au service photographique.

— Tirez-m'en autant d'exemplaires qu'il en faut pour toute la police de Paris.

Il faillit se raviser, envoyer la photo dans la France entière, mais n'était-ce pas accorder trop d'importance à cette histoire ? Ce qui le gênait, c'est qu'en somme, il n'y avait rien, sinon le fait qu'on lui avait chipé son automatique.

Un peu plus tard, il appelait Lucas dans son bureau. Il avait retiré sa veste, fumait sa plus grosse pipe.

— Je voudrais que tu voies les taxis qui font la nuit dans les quartiers Popincourt. Il existe un stationnement place Voltaire. Il doit s'agir de celui-là. À cette heure-ci, les chauffeurs de nuit sont généralement chez eux.

— Qu'est-ce que je demande ?

— Si l'un d'eux, hier soir, vers dix heures, a chargé une grosse malle dans un immeuble de la rue Popincourt. J'aimerais savoir où il l'a transportée.

— C'est tout ?

— Demande aussi si c'est lui qui a ramené son client rue Popincourt.

— Bien, patron.

À trois heures, déjà, les voitures radio étaient en possession de la photographie d'Alain Lagrange ; à quatre heures, celle-ci parvenait aux commissariats et aux postes de police avec la mention : *Attention ! Est armé*. À six heures, tous les agents de Paris, en prenant la relève, l'auraient en poche.

Quant à Maigret, il ne savait trop que faire. Une pudeur l'empêchait de prendre cette histoire au tragique et, en même temps, il était mal à l'aise dans son bureau, il lui semblait qu'il

perdait son temps et qu'il aurait dû agir.

Il aurait aimé avoir une longue conversation avec Pardon au sujet des Lagrange, mais, à cette heure, l'antichambre du médecin devait être pleine de malades. Cela le gênait d'interrompre la consultation. Il ignorait même quelles questions il aurait posées.

Il feuilleta l'annuaire du téléphone, trouva trois agences de publicité rue Réaumur, les nota presque machinalement dans son calepin.

— Rien pour moi, patron ? vint lui demander Torrence un peu plus tard.

Sans cela, il ne l'aurait pas chargé des agences.

— Téléphone à toutes les trois pour savoir laquelle a employé un jeune homme nommé Alain Lagrange. Si tu le trouves, va là-bas et recueille tous les renseignements possibles. Pas tellement des patrons, qui ne savent jamais rien, que des autres employés.

Il traîna encore une demi-heure dans son bureau, à liquider des besognes sans importance. Puis il reçut un vicaire qui se plaignait de ce qu'on volât l'argent dans les troncs de son église. Pour recevoir le prêtre, il avait remis son veston. Et, une fois seul, il s'en alla à son tour, prit une des voitures de police qui attendaient sur le quai.

— Aux Arcades des Champs-Élysées.

Les trottoirs débordaient de monde. À l'entrée des Arcades, on rencontrait plus de touristes parlant toutes les langues que des Français. Il n'y venait pas souvent et fut surpris de constater que, sur une longueur de moins de cent mètres, on trouvait cinq boutiques de lingerie. Cela le gênait d'y entrer. Il avait l'impression que les vendeuses le regardaient avec ironie.

— Vous n'avez pas, ici, une demoiselle Lagrange ?

— C'est personnel ?

— Oui… C'est-à-dire…

— Nous avons une Lajaunie, Berthe Lajaunie, mais elle est en vacances…

Au troisième magasin, une jolie fille leva vivement la tête et prononça, déjà sur la défensive :

— C'est moi. Qu'est-ce que vous me voulez ?

Elle ne ressemblait pas à son père ; peut-être à son frère Alain, avec une expression très différente et sans savoir pourquoi, Maigret plaignit l'homme qui en tomberait amoureux. À première vue, en effet, elle était gentille, surtout quand elle affichait son sourire commercial. Mais, derrière cette gentillesse, il la devinait dure, en possession d'un sang-froid étonnant.

— Vous avez vu votre frère ces derniers temps ?

— Pourquoi me demandez-vous ça ?

Elle jetait un coup d'œil vers le fond du magasin, où la patronne était dans un salon d'essayage avec une cliente. Plutôt que de discuter à vide, il préféra lui montrer sa médaille.

— Il a fait quelque chose de mal ? questionna-t-elle à mi-voix.

Et lui :

— C'est à Alain que vous pensez ?

— Qui vous a dit que je travaille ici ?

— Votre père.

Elle ne réfléchit pas longtemps.

— Si vous avez vraiment besoin de me parler, attendez-moi quelque part pendant une demi-heure.

— Je vous attendrai à la terrasse du café *Le Français*.

Elle le regarda sortir sans broncher, le front plissé, et Maigret passa trente-cinq minutes à voir couler la foule et à changer ses jambes de place chaque fois qu'un garçon ou que les passants les accrochaient. Elle vint, vêtue d'un tailleur clair, l'allure décidée. Il était sûr qu'elle viendrait. Ce n'était pas la fille à lui faire un faux bond ni, une fois là, à se montrer embarrassée. Elle s'assit sur la chaise qu'il lui avait réservée.

— Qu'est-ce que vous prenez ?

— Un porto.

Elle arrangea ses cheveux des deux côtés de sa toque de paille blanche, croisa ses jambes bien formées.

— Vous savez que votre père est malade ?

— Il l'a toujours été.

Il n'y avait aucune pitié, aucune émotion dans sa voix.

— Il est dans son lit.

— C'est possible.

— Votre frère a disparu.

Il vit qu'elle tressaillait, que cette nouvelle la surprenait plus qu'elle ne voulait l'avouer.

— Cela ne vous étonne pas ?

— Rien ne m'étonne plus.

— Pourquoi ?

— Parce que j'en ai trop vu. Qu'est-ce que vous attendez au juste de moi ?

Il était difficile de répondre de but en blanc à une question aussi précise, et, elle, tranquillement, prenait une cigarette dans un étui, prononçait :

— Vous avez du feu ?

Il lui tendit une allumette enflammée.

— J'attends.

— Quel âge avez-vous ?

— Je suppose que ce n'est pas pour connaître mon âge que vous

vous êtes dérangé. D'après votre médaille, vous n'êtes pas un simple inspecteur, mais un commissaire, autrement dit quelqu'un d'important.

L'examinant avec plus d'attention :

— Ce n'est pas vous, le fameux Maigret ?

— Je suis le commissaire Maigret, oui.

— Alain a tué quelqu'un ?

— Pourquoi pensez-vous à ça ?

— Parce que, pour que vous vous occupiez d'une affaire, je suppose qu'il faut que ce soit sérieux.

— Votre frère pourrait être la victime.

— Il a réellement été tué ?

Toujours aucune émotion. Il est vrai qu'elle ne semblait pas y croire.

— Il erre quelque part, dans Paris, avec, en poche, un revolver chargé.

— Ils doivent être quelques-uns dans son cas, non ?

— Il a volé ce revolver hier matin.

— Où ?

— Chez moi.

— Il est allé chez vous ? Dans votre appartement ?

— Oui.

— Quand il n'y avait personne ? Vous voulez dire qu'il vous a cambriolé ?

Cela l'amusait. Il y avait soudain de l'ironie sur son visage.

— Vous n'avez pas plus d'affection pour Alain que pour votre père ?

— Je n'ai d'affection pour personne, pas même pour moi.

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt et un ans et sept mois.

— Cela fait donc sept mois que vous avez quitté la maison de votre père.

— Vous appelez ça une maison ? Vous y êtes allé ?

— Vous croyez que votre frère est capable de tuer quelqu'un ?

N'était-ce pas pour se rendre intéressante qu'elle répondait avec l'air de le narguer :

— Pourquoi pas ? Tout le monde en est capable, non ?

Ailleurs qu'à cette terrasse où un couple voisin commençait à tendre l'oreille, il l'aurait peut-être secouée, tant elle l'exaspérait.

— Vous avez connu votre mère, mademoiselle ?

— À peine, j'avais trois ans quand elle est morte, tout de suite après la naissance d'Alain.

— Par qui avez-vous été élevée ?

— Par mon père.

— Il s'occupait seul de ses trois enfants ?

— Quand il le fallait bien.

— C'est-à-dire ?

— Quand il n'avait pas d'argent pour payer une bonne. Il y a eu un moment où nous en avions deux, mais cela n'a pas duré. Quelquefois c'était une femme de ménage qui nous gardait, d'autres fois une voisine. Vous n'avez pas l'air de beaucoup connaître la famille.

— Vous avez toujours habité rue Popincourt ?

— On a habité partout, même aux environs du bois de Boulogne. On montait, on descendait, on remontait un tout petit peu, jusqu'à ce qu'on se mette à dégringoler pour de bon. Maintenant, si vous n'avez rien de plus important à me dire, il est temps que je file, car j'ai rendez-vous avec mon amie.

— Où habitez-vous ?

— À deux pas d'ici, rue de Berri.

— À l'hôtel ?

— Non. Nous avons deux chambres dans une maison particulière. Je suppose que vous voulez connaître le numéro ?

Elle le lui donna.

— Cela m'a quand même intéressée de vous connaître. On a tendance à se faire des idées sur les gens.

Il n'osa pas lui demander quelle idée elle s'était faite de lui, ni surtout quelle idée elle en avait maintenant. Elle était debout, moulée dans son tailleur, et des consommateurs la regardaient, puis regardaient Maigret en se disant probablement qu'il avait de la chance. Il se leva à son tour et la quitta au milieu du trottoir.

— Je vous remercie, dit-il à contrecœur.

— De rien. Ne vous en faites pas trop pour Alain.

— Pourquoi ?

Elle haussa les épaules.

— Une idée, comme ça ! J'ai l'impression que, tout Maigret que vous soyez, vous avez encore beaucoup à apprendre.

Là-dessus, elle s'éloigna à pas pressés en direction de la rue de Bercy toute proche et ne se retourna pas. Il n'avait pas gardé la voiture de police. Il prit le métro qui était bondé, ce qui lui permit d'entretenir sa mauvaise humeur. Il n'était content de personne, ni de lui. S'il avait rencontré Pardon, il lui aurait reproché de lui avoir parlé de ce Lagrange aux allures de gros fantôme gonflé de vent et il gardait une dent à sa femme pour l'histoire du revolver dont il n'était pas loin de la rendre responsable.

Tout cela ne le regardait pas. Le métro sentait la lessive. Les réclames, toujours les mêmes, dans les stations, l'écœuraient. Dehors, il retrouva le soleil presque brûlant et il en voulut au soleil

aussi de le faire transpirer. En le voyant passer, le garçon de bureau comprit qu'il était de mauvais poil et se contenta d'un salut discret.

Sur son bureau, bien en évidence, protégée des courants d'air par une de ses pipes qui servait en l'occurrence de presse-papiers, il y avait une note.

Prière de téléphoner aussitôt que possible au commissariat spécial de la gare du Nord.

C'était signé : *Lucas*.

Il décrocha, demanda la communication, le chapeau toujours sur la tête, et, pour allumer sa pipe, maintint le récepteur entre sa joue et son épaule.

— Lucas est toujours chez vous ?

Maigret avait passé les deux années les plus grises de sa vie dans ce commissariat de gare dont il connaissait tous les aspects. Il entendait la voix d'un inspecteur qui disait :

— Pour toi. Ton patron.

Et Lucas :

— Allô ! Je me demandais si vous repasseriez par le bureau. J'ai téléphoné chez vous aussi.

— Tu as retrouvé le chauffeur ?

— Un coup de chance. Il m'a raconté qu'il était dans un bar de la place Voltaire, hier soir, quand un client est venu le relancer, un grand gros, l'air important, qui s'est fait conduire à la gare du Nord.

— Pour y déposer une malle à la consigne ?

— C'est cela. Vous avez compris. La malle est toujours ici.

— Tu l'as ouverte ?

— Ils ne veulent pas.

— Qui ?

— Les gens de la gare. Ils exigent le bulletin, ou alors un mandat.

— Rien de spécial ?

— Si. Ça pue !

— Tu veux dire ?

— Ce que vous pensez, oui. Si ce n'est pas un macchabée, la malle est bourrée de viande avariée. J'attends ?

— Je serai là dans une demi-heure.

Maigret se dirigea vers le bureau du grand patron. Celui-ci téléphona au Parquet. Le procureur était déjà parti, mais un de ses substituts finit par prendre sur lui la responsabilité.

Quand Maigret repassa par le bureau des inspecteurs, Torrence n'était pas rentré. Janvier rédigeait un rapport.

— Prends quelqu'un avec toi. Va rue Popincourt et surveille le

37 *bis*. Un certain François Lagrange qui habite le troisième à gauche au fond de la cour. Ne vous montrez pas. Le type est grand et gros, l'air malade. Emporte aussi la photo du fils.

— Qu'est-ce qu'on en fait ?

— Rien. Si par hasard le fils rentrait et ressortait, le suivre discrètement. Il est armé. Si le père sort, ce qui m'étonnerait, le suivre aussi.

Quelques minutes plus tard, Maigret roulait en direction de la gare du Nord. Il se souvenait de ce que la fille Lagrange lui avait dit à la terrasse des Champs-Élysées :

« *Tout le monde en est capable, n'est-ce pas ?* »

Quelque chose d'approchant, en tout cas. Or il était question de tuer.

Il se faufila dans la foule, trouva Lucas qui bavardait paisiblement avec un inspecteur du commissariat spécial.

— Vous avez le mandat, patron ; je vous avertis tout de suite que le type de la consigne est coriace et que la police ne l'impressionne pas.

C'était vrai. L'homme éplucha le document, le tourna, le retourna, mit ses lunettes pour en examiner la signature et les cachets.

— Du moment qu'on me décharge de ma responsabilité…

D'un geste résigné, mais désapprobateur, il désignait une grosse malle grise d'un ancien modèle, à la toile déchirée par endroits, qu'on avait entourée de cordes. Lucas avait exagéré en disant que cela puait, mais il s'en dégageait une odeur fade que Maigret connaissait bien.

— Je suppose que vous n'allez pas l'ouvrir ici ?

C'était l'heure du coup de feu, en effet. La foule se pressait aux guichets.

— Il y a quelqu'un pour nous aider ? demanda Maigret à l'employé.

— Il y a des porteurs. Vous ne voulez peut-être pas que je la coltine moi-même ?

La malle n'entrait pas dans la petite voiture noire de la P. J. Lucas la fit charger dans un taxi.

Tout cela n'était pas très régulier. Maigret voulait faire vite.

— On la monte où, patron ?

— Au laboratoire. Ce sera le plus pratique. Il est probable que Jussieu y est encore.

Il rencontra Torrence dans l'escalier.

— Vous savez, patron…

— Tu l'as trouvé ?

— Qui ?

— Le jeune homme.

— Non, mais…

— Alors tout à l'heure…

Jussieu, en effet, était là-haut. Ils furent quatre ou cinq autour de la malle, à la photographier sur toutes les faces et à tenter diverses expériences avant de l'ouvrir.

Une demi-heure plus tard, Maigret appelait le bureau du directeur.

— Le patron vient de sortir, lui répondit-on.

Il le sonna à son domicile, apprit qu'il dînait ce soir-là dans un restaurant de la rive gauche. Au restaurant, il n'était pas arrivé. Il fallut attendre encore dix minutes.

— Excusez-moi de vous déranger, patron. Ici, Maigret, au sujet de l'affaire dont je vous ai parlé. Lucas avait raison. Je crois que vous feriez bien de venir, car il s'agit de quelqu'un d'important, et cela risque de faire du bruit…

Une pose.

— André Delteil, le député… J'en suis certain, oui… D'accord… Je vous attends…

CHAPITRE 3

D'un personnage aussi encombrant mort que vivant et de la nuit blanche de Maigret.

Le préfet de police assistait à un dîner de la presse étrangère dans un grand hôtel de l'avenue Montaigne quand le directeur de la P. J. parvint à le joindre au bout du fil. Il ne fit d'abord entendre qu'une exclamation :

— M… !

Après quoi il y eut un silence.

— J'espère que les journalistes ne sont pas encore sur l'affaire ? murmura-t-il enfin.

— Jusqu'à présent, non. Leur reporter rôde dans les couloirs et se rend compte qu'il se passe quelque chose. On ne pourra pas lui cacher longtemps de quoi il s'agit.

Le journaliste, Gérard Lombras, un vieux spécialiste des chiens écrasés, qui faisait chaque soir son petit tour au quai des Orfèvres, s'était assis sur la dernière marche de l'escalier, juste en face de la porte du laboratoire, et fumait patiemment sa pipe.

— Qu'on ne fasse rien, qu'on ne dise rien avant que je donne des instructions, recommanda le préfet.

Et, à son tour, d'une des cabines de l'hôtel, il appela le ministre de l'Intérieur. Ce fut le soir des dîners interrompus, un soir, pourtant, d'une douceur exceptionnelle, avec des promeneurs alanguis plein les rues de Paris. Il y en avait sur les quais aussi qui devaient se demander pourquoi, alors que la nuit n'était pas tombée, tant de bureaux s'éclairaient dans le vieux bâtiment du Palais de Justice.

Le ministre de l'Intérieur, originaire du Cantal, qui en avait gardé l'accent et le parler rude, s'écria en apprenant la nouvelle :

— Même mort, il faut que celui-là nous em… !

Les Delteil habitaient un hôtel particulier boulevard Suchet, en bordure du bois de Boulogne. Quand Maigret eut enfin la permission d'y téléphoner, un valet de chambre répondit que Madame n'était pas à Paris.

— Vous ne savez pas quand elle rentrera ?

— Pas avant l'automne. Elle est à Miami. Monsieur n'est pas ici non plus.

Maigret demanda à tout hasard :

— Vous savez où il se trouve ?

— Non.

— Il était à Paris hier ?

Une hésitation.

— Je l'ignore.

— Que voulez-vous dire ?

— Monsieur est sorti.

— Quand ?

— Je ne sais pas.

— Avant-hier soir ?

— Je crois, oui. Qui est-ce qui parle ?

— La Police Judiciaire.

— Je ne suis au courant de rien. Monsieur n'est pas ici.

— Il a de la famille à Paris ?

— Son frère, M. Pierre.

— Vous connaissez son adresse ?

— Je crois qu'il habite du côté de l'Étoile. Je peux vous donner son numéro de téléphone. Un instant… Balzac 51-02.

— Vous n'avez pas été étonné de ne pas voir rentrer votre patron ?

— Non, monsieur.

— Il vous avait prévenu qu'il ne rentrerait pas ?

— Non, monsieur.

De nouvelles silhouettes commençaient à peupler le laboratoire scientifique. Le juge d'instruction Rateau, qu'on avait atteint chez des amis où il jouait au bridge, venait d'arriver, ainsi que le procureur de la République, et tous les deux s'entretenaient à voix basse. Le docteur Paul, médecin légiste, qui, lui aussi, dînait en ville, se montra un des derniers, son éternelle cigarette aux lèvres.

— Je l'emmène ? questionna-t-il en désignant la malle ouverte, où le cadavre était toujours recroquevillé.

— Dès que vous aurez fait les premières constatations.

— Je peux déjà vous dire qu'il n'est pas frais d'aujourd'hui. Dites donc ! C'est Delteil !

— Oui.

Un oui qui en disait long. Dix ans plus tôt, aucun de ceux qui étaient présents n'aurait probablement reconnu le mort. C'était alors un jeune avocat qu'on rencontrait davantage au stade Roland-Garros et dans les bars des Champs-Élysées qu'au Palais et qui ressemblait plus à un jeune premier de cinéma qu'à un membre du barreau.

Un peu plus tard, il avait épousé une Américaine qui possédait de la fortune, s'était installé boulevard Suchet et, trois ans après s'était présenté aux élections législatives. Même ses adversaires, pendant la campagne électorale, ne l'avaient pas pris au sérieux.

Il n'en avait pas moins été élu, de justesse, et, du jour au lendemain, avait commencé à faire parler de lui.

Il n'appartenait à proprement parler à aucun parti, mais il était devenu leur terreur à tous, interpellant sans répit, révélant les abus, les combines, les tripotages, sans qu'on pût jamais savoir où il voulait en venir exactement.

Au début de chaque séance importante, on entendait des ministres, des députés demander :

— Delteil est là ?

Et des visages se renfrognaient. S'il y était, en effet, le teint bronzé comme une vedette de Hollywood, avec ses petites moustaches brunes en forme de virgules, cela signifiait qu'il y aurait du sport.

Maigret avait son air grognon. Il avait appelé le numéro du frère, une maison meublée de la rue de Ponthieu, où on lui avait conseillé d'essayer *Le Fouquet's*. *Le Fouquet's* le renvoyait au *Maxim's*.

— M. Pierre Delteil est chez vous ?

— De la part de qui ?

— Dites-lui qu'il s'agit de son frère.

Il l'eut enfin à l'appareil. On avait dû mal lui faire la commission.

— C'est toi, André ?

— Non. Ici, la Police Judiciaire. Voulez-vous prendre un taxi et venir jusqu'ici ?

— J'ai ma voiture à la porte. De quoi s'agit-il ?

— De votre frère.

— Il lui est arrivé quelque chose ?

— Ne parlez de rien avant de m'avoir vu.

— Mais…

Maigret raccrocha, regarda d'un air ennuyé les groupes qui se formaient dans la vaste pièce, puis, comme on n'avait pas besoin de lui tout de suite, descendit dans son bureau. Lombras, le journaliste, lui emboîta le pas.

— Vous ne m'oubliez pas, commissaire ?

— Non.

— Dans une heure, il sera trop tard pour mon édition.

— Je vous verrai avant ça.

— Qui est-ce ? Un gros morceau, non ?

— Oui.

Torrence l'attendait, mais, avant de lui parler, Maigret téléphona à sa femme.

— Ne compte pas sur moi ce soir, ni, plus que probablement, de la nuit.

— Je m'en doutais en ne te voyant pas rentrer.

Un silence. Il savait à quoi, ou plutôt à qui, elle pensait.

— C'est lui ?

— En tout cas, il ne s'est pas encore suicidé.

— Il a tiré ?

— Je n'en sais rien.

Il ne leur avait pas tout dit, là-haut. Il n'avait pas envie de tout leur dire. Il y en avait peut-être encore pour une heure à être ennuyé par les gros bonnets, après quoi il pourrait reprendre en paix son enquête.

Il se tourna vers Torrence.

— Tu as retrouvé le gamin ?

— Non. J'ai vu son ancien patron et ses collègues. Il n'y a que trois semaines qu'il les a quittés.

— Pourquoi ?

— Il a été mis à la porte.

— Indélicatesse ?

— Non. Il paraît qu'il est honnête. Mais, les derniers temps, il s'absentait continuellement. Au début, on ne s'est pas fâché. Tout le monde le trouvait plutôt sympathique. Puis, comme il en prenait de plus en plus à son aise…

— Tu n'as rien appris de ses fréquentations ?

— Rien.

— Pas de petite amie ?

— Il ne parlait jamais de ses affaires personnelles.

— Pas d'amourette parmi les dactylos ?

— L'une d'elles, pas jolie, parle de lui en rougissant, mais j'ai l'impression qu'il ne s'occupait pas d'elle.

Maigret appela un numéro de téléphone.

— Allô ! M^me^ Pardon ? Ici, Maigret. Votre mari est chez vous ? Grosse journée ? Priez-le de venir un instant à l'appareil, voulez-vous ?

Il se demandait, si, par hasard, le docteur était retourné, sur le tard, rue Popincourt.

— Pardon ? Je suis désolé de vous ennuyer, mon vieux. Vous avez des malades à voir ce soir ? Écoutez. Il se passe des choses graves, au sujet de votre ami Lagrange… Oui… Je l'ai vu… Il s'est produit du nouveau depuis que je suis passé chez lui. J'ai besoin de votre aide… C'est ça… J'aimerais autant que vous passiez me prendre ici…

Quand il remonta, toujours suivi de Lombras, il aperçut dans l'escalier Pierre Delteil, qu'il reconnut à cause de sa ressemblance avec son frère.

— C'est vous qui m'avez fait venir ?

— Chut !…

Il lui désignait le reporter.

— Suivez-moi.

Il l'emmena là-haut, poussa la porte au moment où le docteur Paul, qui venait de procéder à un premier examen du corps, se redressait.

— Vous le reconnaissez ?

Tout le monde se taisait. La scène était rendue plus pénible par la ressemblance des deux hommes.

— Qui est-ce qui a fait ça ?

— C'est bien votre frère ?

Il n'y eut pas de larmes, mais des poings, des mâchoires serrés, des yeux qui devenaient fixes et durs.

— Qui a fait ça ? répétait Pierre Delteil, de trois ou quatre ans plus jeune que le député.

— On l'ignore encore.

Le docteur Paul expliquait :

— La balle est entrée par l'œil gauche et s'est logée dans le crâne. Elle n'est pas ressortie. Autant que j'en puisse juger, c'est une balle de petit calibre.

À un des appareils, le directeur de la P. J. parlait au préfet. Quand il revint vers le groupe qui attendait, il transmit les instructions venues du ministère.

— Un simple communiqué à la presse, annonçant que le député André Delteil a été trouvé mort dans une malle déposée en consigne à la gare du Nord. Aussi peu de détails que possible. Il sera temps demain.

Le juge Rateau attira Maigret dans un coin.

— Vous croyez à un crime politique ?

— Non.

— Une histoire de femme ?

— Je ne sais pas.

— Vous avez un suspect ?

— Je saurai cela demain.

— Je compte sur vous pour me tenir au courant. Téléphonez-moi, même de nuit, s'il y a du nouveau. Je serai à mon cabinet demain dès neuf heures du matin.

Maigret fit vaguement oui de la tête, alla échanger quelques mots avec le docteur Paul.

— Entendu, mon vieux.

Paul s'en allait à l'Institut médico-légal pour procéder à l'autopsie.

Tout cela avait pris du temps. Il était dix heures du soir quand des silhouettes sombres s'engagèrent les unes après les autres dans

l'escalier mal éclairé. Le journaliste ne lâchait pas le commissaire.

— Entrez un moment chez moi. Vous aviez raison. C'est un gros morceau. André Delteil, le député, a été assassiné.

— Quand ?

— On l'ignore encore. Une balle dans la tête. Le corps a été retrouvé dans une malle déposée en consigne à la gare du Nord.

— Pourquoi la malle a-t-elle été ouverte ?

Celui-là avait tout de suite compris.

— Vous tenez une piste ?

— Rien d'autre pour aujourd'hui.

— Vous allez passer la nuit sur l'affaire ?

— C'est possible.

— Et si je vous suivais ?

— Je vous ferais coffrer sous le premier prétexte venu et garder au frais jusqu'à demain matin.

— Compris.

— Alors tout va bien.

Pardon frappait à la porte, entrait. Le reporter questionnait :

— Qui est-ce ?

— Un ami.

— On ne peut pas connaître son nom ?

— Non.

Ils furent enfin tous les deux, et Maigret commença par retirer son veston et par allumer une pipe.

— Asseyez-vous. Avant d'aller là-bas, j'aimerais que nous ayons une petite conversation, et il vaut mieux que cela se passe ici.

— Lagrange ?

— Oui. Une question, d'abord. Est-il vraiment malade, et à quel point ?

— Je m'attendais à cela et j'y ai pensé tout le long du chemin, car ce n'est pas facile de répondre d'une façon catégorique. Malade, il l'est, c'est certain. Il y a une dizaine d'années qu'il est atteint de diabète.

— Ce qui ne l'empêche pas de mener une existence normale ?

— À peu près. Je le traite à l'insuline. Je lui ai appris à faire lui-même ses injections. Lorsqu'il mange hors de chez lui, il a toujours une petite balance pliante dans sa poche afin de peser certains aliments. Avec l'insuline, c'est important.

— Je sais. Ensuite ?

— Vous voulez un diagnostic en termes techniques ?

— Non.

— De tout temps, il a souffert de déficience glandulaire, ce qui est le cas de la plupart de ceux qui appartiennent à son type physique. C'est un mou, un impressionnable, facilement abattu.

— Son état actuel ?

— C'est ici que cela devient plus délicat. J'ai été fort surpris, ce matin, de le trouver dans l'état où vous l'avez vu. Je l'ai longuement ausculté. Bien qu'hypertrophié, le cœur n'est pas mauvais, pas plus mauvais qu'il y a une semaine ou deux, alors que Lagrange circulait normalement.

— Vous avez pensé à la possibilité d'une simulation ?

Pardon y avait pensé, cela se voyait à son embarras. Scrupuleux, il cherchait ses mots.

— Je suppose que vous avez de bonnes raisons pour vous poser ces questions-là ?

— Des raisons graves.

— Son fils ?

— Je ne sais pas. Il vaut mieux que je vous mette au courant. Il y a quarante-huit heures, peut-être plus, peut-être moins, nous le saurons tout à l'heure, un homme a été tué, plus que probablement dans le logement de la rue Popincourt.

— On l'a identifié ?

— Il s'agit du député Delteil.

— Ils se connaissaient ?

— L'enquête nous l'apprendra. Toujours est-il qu'hier au soir, pendant que nous dînions chez vous en parlant de lui, François Lagrange amenait un taxi devant chez lui et, avec l'aide du chauffeur, descendait une malle qui contenait le cadavre pour aller la déposer à la gare du Nord. Cela vous surprend ?

— Ce genre de chose surprend toujours.

— Vous comprenez maintenant pourquoi je tiens à savoir si, ce matin, quand vous l'avez examiné, François Lagrange était malade au point où il voulait le faire croire, ou s'il simulait.

Pardon se leva.

— Avant de répondre, je préférerais l'examiner à nouveau. Où est-il ?

Il s'attendait à ce que Lagrange eût été amené dans un des bureaux de la Police Judiciaire.

— Toujours chez lui, dans son lit.

— Il ne sait rien ?

— Il ignore que nous avons découvert le corps.

— Qu'allez-vous faire ?

— Me rendre là-bas avec vous, si vous acceptez de m'accompagner. Vous aviez de l'amitié pour lui ?

Pardon hésita, finit par répondre avec franchise :

— Non !

— De la sympathie ?

— Mettons de la pitié. Je n'avais aucun plaisir à le voir entrer

dans mon cabinet. Plutôt une certaine gêne, comme j'en ressens toujours en présence des veules. Mais je ne peux pas oublier qu'il a été seul à élever ses trois enfants, ni que, quand il parlait de son fils cadet, sa voix tremblait d'émotion.

— Sentimentalité à fleur de peau ?

— Je me le suis demandé. Je n'aime pas les hommes qui pleurent.

— Il lui est arrivé de pleurer devant vous ?

— Oui. En particulier quand sa fille l'a quitté sans même lui laisser son adresse.

— Je l'ai vue.

— Qu'est-ce qu'elle dit ?

— Rien. Elle ne pleure pas, elle ! Vous m'accompagnez ?

— Je suppose que ce sera long ?

— C'est possible.

— Vous permettez que je passe un coup de fil à ma femme ?

Il faisait nuit quand ils prirent place dans une des autos de la Préfecture. Tout le long du chemin, ils se turent, chacun restant plongé dans ses pensées, chacun, sans doute aussi, appréhendant la scène qu'ils allaient affronter.

— Tu arrêteras au coin de la rue, dit Maigret au chauffeur.

Il reconnut Janvier en face du 37 *bis*.

— Ton collègue ?

— Par précaution, je l'ai planqué dans la cour de l'immeuble.

— La concierge ?

— Elle ne s'occupe pas de nous.

Maigret sonna, fit passer Pardon devant lui. La loge n'était plus éclairée. La concierge ne leur demanda pas qui ils étaient, mais le commissaire crut apercevoir la tache claire de son visage derrière la vitre.

Là-haut, au troisième, il y avait de la lumière dans une des chambres.

— Montons…

Il frappa, faute de trouver le bouton de sonnette dans l'obscurité, car la minuterie ne fonctionnait pas. Il s'écoula moins de temps que le matin avant qu'une voix demande :

— Qui est-ce ?

— Le commissaire Maigret.

— Un moment, s'il vous plaît…

Lagrange devait à nouveau passer sa robe de chambre. Ses mains tremblaient, car il eut de la peine à tourner la clef dans la serrure.

— Vous avez trouvé Alain ?

Tout de suite, il aperçut le docteur dans la demi-obscurité, et

son visage changea, devint plus pâle encore qu'il n'était d'habitude. Il resta là, sans bouger, à ne plus savoir que faire ni que dire.

— Vous permettez que nous entrions ?

Maigret reniflait, reconnaissait l'odeur qui lui frappait les narines, une odeur de papier brûlé. La barbe de Lagrange avait encore poussé depuis la visite du commissaire, les poches, sous les yeux étaient plus gonflées.

— Étant donné votre état de santé, prononçait enfin le commissaire, je n'ai pas voulu venir sans être accompagné par votre médecin. Pardon a accepté de se déranger. Je suppose que vous ne vous opposez pas à ce qu'il vous examine ?

— Il m'a ausculté ce matin. Il sait que je suis malade.

— Si vous retournez dans votre lit, il vous examinera de nouveau.

Lagrange faillit protester, cela se vit dans son regard, finit par se résigner, pénétra dans la chambre, se débarrassa de sa robe de chambre et se coucha.

— Découvrez votre poitrine, dit doucement Pardon.

Pendant qu'on l'auscultait, l'homme regardait fixement le plafond. Maigret, lui, allait et venait dans la pièce. Il y avait une cheminée avec un volet noir qu'il souleva, et, derrière le volet, il découvrit des papiers calcinés qu'on avait pris soin de réduire presque en poudre à coups de tisonnier.

De temps en temps, Pardon murmurait des paroles professionnelles.

— Tournez-vous… Respirez… Respirez plus profondément. Toussez…

Il existait une porte, non loin du lit, et le commissaire la poussa, trouva une chambre inoccupée qui avait dû être celle d'un des enfants, avec un lit de fer dont on avait retiré le matelas. Il tourna le commutateur. La chambre était devenue une sorte de débarras. Une pile d'hebdomadaires gisaient dans un coin, avec des livres démantelés, y compris des livres de classe, une valise en cuir couverte de poussière. À droite, près de la fenêtre, une partie du plancher, qui avait la forme de la malle trouvée à la gare du Nord, était plus claire que le reste.

Quand Maigret revint dans la pièce voisine, Pardon se tenait debout, l'air préoccupé.

— Eh bien ?

Il ne répondait pas immédiatement, évitant le regard de Lagrange fixé sur lui.

— En conscience, je crois qu'il est en état de répondre à vos questions.

— Vous avez entendu, Lagrange ?

Celui-ci les regardait tour à tour en silence, et ses yeux étaient impressionnants à voir, comme ceux d'une bête blessée qui fixe des hommes penchés sur elle et qui essaie de comprendre.

— Vous savez pourquoi je suis ici ?

Lagrange devait avoir pris une décision, sans doute pendant l'auscultation, car il garda le silence, sans que bougeât un trait de son visage.

— Avouez que vous le savez fort bien, que vous vous y attendez depuis ce matin et que c'est la peur qui vous rend malade.

Pardon était allé s'asseoir dans un coin, un coude sur le dossier de sa chaise, le menton dans la main.

— Nous avons découvert la malle.

Il n'y eut pas de choc. Rien ne se passa, et Maigret n'aurait même pas pu jurer qu'il y avait eu, le temps d'un éclair, un peu plus d'intensité dans les prunelles.

— Je ne prétends pas que vous avez tué André Delteil. Il est possible que vous soyez innocent du crime. J'ignore tout, je l'avoue, de ce qui s'est passé ici, mais je suis certain que c'est vous qui avez transporté à la consigne le cadavre enfermé dans votre malle. Dans votre propre intérêt, il vaut mieux que vous parliez.

Toujours le silence, l'immobilité. Maigret se tourna vers Pardon, à qui il adressa un coup d'œil découragé.

— Je veux même bien croire que vous êtes malade, que l'effort que vous avez fourni hier au soir et les émotions vous ont ébranlé. Raison de plus pour me répondre franchement.

Lagrange ferma les yeux, les rouvrit, mais ses lèvres ne frémirent pas.

— Votre fils est en fuite. Si c'est lui qui a tué, nous ne tarderons pas à mettre la main sur lui, et votre silence ne l'aide en rien. Si ce n'est pas lui, il est préférable, pour sa sécurité, que nous le sachions. Il est armé. La police en est avertie.

Maigret s'était rapproché du lit, s'était peut-être un peu penché sans s'en rendre compte, et les lèvres de l'homme bougeaient enfin, il balbutiait quelque chose.

— Qu'est-ce que vous dites ?

Alors, d'une voix effrayée, Lagrange cria :

— Ne me battez pas ! On n'a pas le droit de me battre.

— Je n'en ai pas l'intention, vous le savez.

— Ne me battez pas… Ne me…

Et soudain il rejetait la couverture, s'agitait, faisait mine de repousser une attaque.

— Je ne veux pas… Je ne veux pas qu'on me batte…

C'était laid à voir. C'était pénible. Une fois de plus, Maigret se tourna vers Pardon, comme pour lui demander conseil. Mais quel

conseil le médecin pouvait-il lui donner ?

— Écoutez Lagrange. Vous êtes parfaitement lucide. Vous n'êtes plus un enfant. Vous me comprenez fort bien. Et, tout à l'heure, vous n'étiez pas si malade, puisque vous aviez l'énergie de brûler les papiers compromettants…

Une accalmie, comme si l'homme reprenait haleine, pour se débattre ensuite de plus belle, pour hurler, cette fois :

— À moi !… Au secours !… On me bat !… Je ne veux pas qu'on me batte… Lâchez-moi…

Maigret lui saisit un des poignets.

— C'est fini, non ?

— Non ! Non ! Non !

— Vous allez vous taire ?

Pardon s'était levé et s'approchait du lit à son tour, fixant sur le malade un regard scrutateur.

— Je ne veux pas… Laissez-moi… Je vais réveiller toute la maison… Je veux leur dire…

Pardon murmurait à son oreille :

— Vous n'en tirerez rien.

À peine s'éloignait-on du lit que Lagrange reprenait son immobilité et retombait dans son silence.

Ils tenaient conseil dans un coin, tous les deux.

— Vous croyez qu'il a vraiment le cerveau dérangé ?

— Je n'ai aucune certitude.

— C'est une possibilité ?

— C'est toujours une possibilité. Il faudrait le mettre en observation.

Lagrange avait légèrement bougé la tête pour ne pas les perdre de vue, et il était évident qu'il écoutait. Il devait avoir compris les derniers mots. Il paraissait apaisé.

Maigret, pourtant, revenait à la charge, non sans lassitude.

— Avant que vous preniez une décision, Lagrange, je veux vous avertir d'une chose. J'ai un mandat d'arrêt à votre nom. En bas, deux de mes hommes attendent. À moins de réponses satisfaisantes à mes questions, ils vont vous emmener à l'Infirmerie spéciale du Dépôt.

Pas de réaction. Lagrange fixait le plafond, l'air si absent qu'on pouvait se demander s'il entendait.

— Le docteur Pardon peut vous confirmer qu'il existe des procédés à peu près infaillibles pour déceler la simulation. Vous n'étiez pas fou ce matin. Vous ne l'étiez pas non plus quand vous avez brûlé vos papiers. Vous ne l'êtes pas à présent, j'en suis persuadé.

Y eut-il réellement un vague sourire sur les lèvres de l'homme ?

— Je ne vous ai pas frappé et je ne vous frapperai pas. Je vous répète seulement que l'attitude que vous adoptez ne vous mènera nulle part et ne servira qu'à vous attirer l'antipathie, sinon pis. Vous êtes décidé à répondre ?

— Je ne veux pas qu'on me batte ! répéta-t-il d'une voix neutre, comme on murmure des prières.

Maigret, les épaules rondes, alla ouvrir la fenêtre, se pencha, s'adressa à l'inspecteur qui attendait dans la cour.

— Monte avec Janvier !

Il referma la fenêtre et se mit à arpenter la chambre. On entendit des pas dans l'escalier.

— Si vous voulez vous habiller, vous le pouvez. Sinon, on vous emportera tel que, enroulé dans une couverture.

Lagrange se contentait de répéter du bout des lèvres les mêmes syllabes qui finissaient par n'avoir plus de sens :

— Je ne veux pas qu'on me batte… Je ne veux pas qu'on…

— Entre, Janvier… Toi aussi… Vous allez m'emmener ça à l'Infirmerie spéciale… Inutile de l'habiller, car il est capable de recommencer à se débattre… À tout hasard, passez-lui les menottes… Fourrez-le dans une couverture…

Une porte s'était ouverte à l'étage au-dessus. Une fenêtre s'était éclairée de l'autre côté de la cour, et on voyait une femme en chemise accoudée à sa fenêtre, un homme qui sortait de son lit derrière elle.

— Je ne veux pas qu'on me batte…

Maigret ne regarda pas, entendit le déclic des menottes, puis des respirations fortes, des pas, des heurts.

— Je ne veux pas qu'on… Je… Au secours !… À moi !…

Un des inspecteurs dut lui mettre la main sur la bouche, ou lui passer un bâillon, car la voix faiblit, se tut, les pas gagnèrent la cage d'escalier.

Le silence, tout de suite après, fut pénible. Le premier mouvement du commissaire fut pour allumer sa pipe. Puis il regarda le lit défait, dont un drap s'étirait jusqu'au milieu de la pièce. Les vieilles pantoufles étaient encore là, la robe de chambre sur le plancher.

— Votre avis, Pardon ?

— Vous aurez du mal.

— Je m'excuse de vous avoir mêlé à ça. Ce n'était pas beau.

Comme si un détail lui revenait, le docteur murmura :

— Il a toujours eu très peur de mourir.

— Ah !

— Chaque semaine, il se plaignait de nouveaux malaises, me questionnait longuement pour savoir si c'était grave. Il achetait des

livres de médecine. On doit les retrouver quelque part.

Maigret les trouva, en effet, dans un tiroir de la commode, et il y avait des signets à certaines pages.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— D'abord, l'Infirmerie spéciale s'occupera de lui. Quant à moi, je continue l'enquête. Ce que je voudrais avant tout, c'est retrouver son fils.

— Vous avez dans l'idée que c'est lui ?

— Non. Si Alain avait tué, il n'aurait pas eu besoin de voler mon automatique. En effet, à l'heure où il se trouvait chez moi, le crime avait déjà été commis. La mort remonte à quarante-huit heures au moins, donc à mardi.

— Vous restez ici ?

— Quelques minutes. J'attends les inspecteurs que j'ai fait envoyer par Janvier. Dans une heure, j'aurai le rapport du docteur Paul.

Ce fut Torrence qui vint un peu plus tard en compagnie de deux collègues et des hommes de l'Identité judiciaire munis de leurs appareils. Maigret leur donna ses instructions, tandis que Pardon se tenait à l'écart. L'air toujours préoccupé.

— Vous venez ?

— Je vous suis.

— Je vous dépose chez vous ?

— Je voulais justement vous demander la permission de me rendre à l'Infirmerie spéciale. Mais peut-être mes collègues de là-bas me regarderont-ils d'un mauvais œil ?

— Au contraire. Vous avez une idée ?

— Non. J'aimerais seulement le revoir, peut-être essayer à nouveau. C'est un cas troublant.

Cela faisait du bien de retrouver l'air des rues. Les deux hommes atteignirent le quai des Orfèvres, et Maigret savait d'avance qu'il y aurait plus de fenêtres éclairées que d'habitude. La voiture grand sport de Pierre Delteil était toujours au bord du trottoir. Le commissaire fronça les sourcils, trouva le journaliste Lombras en faction dans l'antichambre.

— Le frère vous attend. Toujours rien pour moi ?

— Toujours rien, mon petit.

Il parlait sans penser, car Gérard Lombras avait à peu près son âge.

CHAPITRE 4

Suite de la nuit blanche et des entrevues désagréables.

Pierre Delteil fut tout de suite agressif. Par exemple, pendant que Maigret donnait des instructions au petit Lapointe qui venait de prendre la relève, il se tint près du bureau, les fesses appuyées au bord de celui-ci, pianotant du bout de ses doigts bien manucurés sur un étui à cigarettes en argent. Puis, quand Maigret, au moment où Lapointe sortait, se ravisa pour lui demander de commander des sandwiches et de la bière, il le fit exprès d'étirer les lèvres en un sourire ironique.

Il est vrai qu'il avait reçu un sérieux choc et que, depuis, sa nervosité n'avait cessé de croître, au point qu'il en était fatigant à regarder.

— Enfin ! s'écria-t-il quand la porte se referma et que le commissaire s'assit à son bureau.

Et, comme celui-ci le regardait avec l'air de le voir pour la première fois :

— Je suppose que vous allez conclure à un crime crapuleux ou à une histoire de femme ? On a dû, en haut lieu, vous donner des instructions pour étouffer l'affaire ? Je tiens à vous dire ceci…

— Asseyez-vous, monsieur Delteil.

Il ne s'asseyait pas tout de suite.

— J'ai horreur de parler à un homme debout.

La voix de Maigret était un peu lasse, un peu sourde. Le plafonnier n'était pas allumé, et la lampe du bureau ne diffusait qu'une lumière verte ; Pierre Delteil finit par s'installer sur la chaise qu'on lui désignait, croisa, puis décroisa les jambes, ouvrit la bouche pour de nouvelles paroles désagréables, mais il n'eut pas le temps de les prononcer.

— Simple formalité, l'interrompit Maigret en tendant la main vers lui sans se donner la peine de le regarder. Voulez-vous me montrer votre carte d'identité ?

Il l'examina avec soin, comme un policier à la frontière, la tourna et la retourna entre ses doigts.

— Producteur de cinéma, lut-il enfin à la rubrique profession. Vous avez produit beaucoup de films, monsieur Delteil ?

— C'est-à-dire que…

— Vous en avez produit un ?

— Il n'est pas encore en production, mais…

— Si je vous comprends bien, vous n'avez rien produit du tout. Vous vous trouviez au *Maxim's* quand je vous ai atteint par téléphone. Un peu plus tôt, vous étiez au *Fouquet's*. Vous occupez un appartement meublé dans un immeuble assez cher de la rue de Ponthieu et vous possédez une fort belle voiture.

Il l'examinait maintenant des pieds à la tête, comme pour apprécier la coupe du complet, la chemise de soie, les chaussures qui venaient de chez le grand bottier.

— Vous avez des revenus personnels, monsieur Delteil ?

— Je ne vois pas à quoi riment ces…

— Ces questions, acheva le commissaire, placide. À rien. Qu'est-ce que vous faisiez avant que votre frère devienne député ?

— J'ai travaillé à la campagne électorale.

— Et avant ?

— Je…

— C'est cela. En somme, depuis quelques années, vous êtes plus ou moins l'éminence grise de votre frère. En échange, celui-ci subvenait à vos besoins.

— Vous cherchez à m'humilier ? Cela fait partie des instructions que vous avez reçues ? Avouez que ces messieurs savent parfaitement qu'il s'agit d'un crime politique et qu'ils vous ont chargé d'étouffer la vérité coûte que coûte. C'est parce que je l'ai compris, là-haut, que je vous ai attendu. Je tiens à vous déclarer…

— Vous connaissez l'assassin ?

— Pas nécessairement, mais mon frère devenait gênant, et on s'est arrangé pour…

— Vous pouvez allumer votre cigarette.

Du coup il y eut un silence.

— Je suppose que, selon vous, il n'y a pas d'autre solution qu'un crime politique ?

— Vous connaissez le coupable ?

— Ici, monsieur Delteil, c'est moi qui pose les questions. Votre frère avait des maîtresses ?

— Tout le monde le sait. Il ne s'en cachait pas.

— Vis-à-vis de sa femme non plus ?

— Il avait d'autant moins de raison de s'en cacher qu'ils étaient en instance de divorce. C'est une des raisons pour lesquelles Pat se trouve aux États-Unis.

— C'est elle qui demande le divorce ?

Pierre Delteil hésita.

— Pour quelle raison ?

— Probablement parce que cela a fini de l'amuser.

— Votre frère ?

— Vous connaissez les Américaines ?

— J'en ai rencontré quelques-unes.

— Parmi les riches ?

— Aussi.

— Dans ce cas, vous devez savoir qu'elles se marient un peu par jeu. Il y a huit ans, Pat était de passage en France. C'était son premier séjour en Europe. Cela lui a plu de rester, de posséder son hôtel particulier à Paris, de mener la vie parisienne…

— Et d'avoir un mari jouant le rôle dans cette même vie parisienne. C'est elle qui a poussé votre frère à faire de la politique ?

— Il en avait toujours eu l'idée.

— Il a donc simplement profité des moyens que son mariage mettait à sa disposition. Vous me dites que, plus ou moins récemment, sa femme en a eu assez et est retournée aux États-Unis pour demander le divorce. Que serait-il advenu de votre frère ?

— Il aurait continué sa carrière.

— La fortune ? D'habitude, les Américaines riches prennent la précaution de se marier sous le régime de la séparation de biens.

— André n'aurait quand même pas accepté son argent. Je ne vois d'ailleurs pas où ces questions…

— Vous connaissez ce jeune homme ?

Maigret lui tendit la photographie d'Alain Lagrange. Pierre Delteil la regardait sans comprendre, levait la tête.

— C'est l'assassin ?

— Je vous demande si vous l'avez déjà vu.

— Jamais.

— Vous connaissez un certain Lagrange, François Lagrange ?

Il se mit à chercher dans sa mémoire comme si le nom ne lui était pas tout à fait inconnu et s'il tentait de le situer.

— Je crois que, dans certains milieux, précisait Maigret, on l'appelle le baron Lagrange.

— Maintenant, je vois de qui vous parlez. La plupart du temps, on dit simplement le baron.

— Vous le connaissez bien ?

— Je le rencontre de temps en temps au *Fouquet's* ou dans d'autres endroits. Il m'arrive de lui serrer la main. J'ai dû prendre l'apéritif avec lui…

— Vous entreteniez des relations d'affaires ?

— Grâce à Dieu non.

— Votre frère le fréquentait ?

— Comme moi, probablement. Tout le monde connaît plus ou moins le baron.

— Que savez-vous de lui ?

— À peu près rien, c'est un imbécile, un doux imbécile, un grand mou qui essaie de se faufiler.

— Quelle est sa profession ?

Et Pierre Delteil, plus naïvement qu'il n'aurait voulu :

— Il a une profession ?

— Je suppose qu'il doit posséder des moyens d'existence ?

Maigret faillit ajouter : « Il n'est pas donné à chacun d'avoir un frère député. »

Il ne le fit pas, car ce n'était plus nécessaire. Le jeune Delteil filait doux, sans se rendre compte de son changement d'attitude.

— Il s'occupe vaguement d'affaires. Du moins, je le suppose. Il n'est pas seul dans son cas. C'est le genre d'homme qui vous tient par les revers en vous annonçant qu'il est en train de monter une affaire de quelques centaines de millions et qui finit par vous demander de lui prêter de quoi dîner ou de quoi prendre un taxi.

— Il a dû lui arriver de taper votre frère ?

— Il a essayé de taper tout le monde.

— Vous ne pensez pas que votre frère aurait pu se servir de lui ?

— Certainement pas.

— Pourquoi ?

— Parce que mon frère se méfiait des imbéciles. Je ne vois pas où vous voulez en venir. J'ai l'impression que vous avez des informations dont vous ne tenez pas à parler. Ce que je ne comprends toujours pas, c'est comment on a su qu'une malle, déposée en consigne à la gare du Nord, contenait le cadavre d'André.

— On ne le savait pas.

— C'est un hasard ?

Il recommençait à ricaner.

— Presque un hasard. Encore une question. Pour quelle raison un homme comme votre frère aurait-il rendu visite, chez lui, à un homme comme le baron ?

— Il lui a rendu visite ?

— Vous ne m'avez pas répondu.

— Cela me paraît improbable.

— Un crime, au début de l'enquête, paraît toujours improbable.

Comme on frappait à la porte, il cria :

— Entrez !

C'était le garçon de la *Brasserie Dauphine* avec des sandwiches et de la bière.

— Vous en voulez, monsieur Delteil ?

— Merci.

— Merci non ?

— J'étais en train de dîner quand…

— Je ne vous retiens plus. J'ai votre numéro de téléphone. Il se peut que, demain ou après, j'aie besoin de vous.

— En somme, vous écartez a priori l'idée d'un crime politique ?

— Je n'écarte rien. Comme vous le voyez, je travaille.

Il décrocha le téléphone afin de mieux marquer que l'entretien était fini.

— Allô ! C'est vous Paul ?

Delteil hésita, finit par aller prendre son chapeau et gagner la porte.

— Sachez en tout cas que je ne laisserai pas…

De la main, Maigret, lui faisait :

« Bonsoir ! Bonsoir !… »

La porte se referma.

— Ici, Maigret… Alors ?… Oui, je m'en doutais… Selon vous, il a été tué mardi dans la soirée, peut-être au cours de la nuit ?… Si ça colle ?… À peu près…

C'était le mardi aussi, mais dans l'après-midi, que François Lagrange avait téléphoné une dernière fois au docteur pour s'assurer que Maigret assisterait au dîner du lendemain. À ce moment-là il désirait encore rencontrer le commissaire, et il était plus que probable que ce n'était pas par pure curiosité. Il ne devait donc pas s'attendre à la visite du député, mais peut-être la prévoyait-il pour un des prochains jours ?

Le mercredi matin, son fils, Alain, se présentait boulevard Richard-Lenoir, si nerveux, l'air si effrayé, selon M^me^ Maigret, que celle-ci en avait pitié et le prenait sous sa protection.

Qu'est-ce que le jeune homme venait faire là ? Demander conseil ? Avait-il assisté au meurtre ? Avait-il découvert le cadavre, qui n'était peut-être pas encore dans la malle ?

Toujours est-il que la vue de l'automatique de Maigret le faisait changer d'avis, qu'il s'emparait de l'arme, quittait l'appartement sur la pointe des pieds et se précipitait chez le premier armurier venu pour acheter des cartouches.

Il avait donc une idée en tête.

Le soir même, son père n'assistait pas au dîner chez les Pardon. Au lieu de cela il s'adressait à un chauffeur de taxi et, avec son aide, allait déposer le cadavre à la gare du Nord, après quoi il se couchait et il se portait malade.

— La balle, Paul ?

Comme il s'y attendait, elle n'avait pas été tirée par son automatique américain, ce qui aurait d'ailleurs été impossible, puisque l'arme, au moment du crime, était encore chez lui, mais par une arme de petit calibre, un 6,35, qui n'aurait pas fait grand mal si le projectile, atteignant l'œil gauche, n'était allé se loger dans le

crâne.

— Rien d'autre à signaler… L'estomac ?

Celui-ci contenait les restes d'un dîner copieux, et la digestion n'avait fait que commencer. Cela situait le crime, selon le docteur Paul, vers onze heures du soir, le député Delteil n'étant pas de ceux qui dînent tôt.

— Je vous remercie, mon vieux. Non, les problèmes qu'il reste à résoudre ne sont pas de votre ressort.

Il se mit à manger, tout seul dans son bureau où ne régnait toujours qu'une lumière verdâtre. Il était tracassé, mal à l'aise. Il trouva la bière tiède. Il n'avait pas pensé à commander du café et, s'essuyant les lèvres, il alla prendre la bouteille de cognac qu'il gardait dans son placard et s'en versa un verre.

— Allô ! Passez-moi l'Infirmerie spéciale.

Il fut surpris d'entendre la voix de Journe. Le professeur s'était dérangé en personne.

— Vous avez eu le temps d'examiner mon client ? Qu'est-ce que vous pensez ?

Une réponse catégorique l'aurait un peu soulagé, mais le vieux Journe n'était pas l'homme des réponses catégoriques. Il lui tenait, au bout du fil, un discours émaillé de termes techniques d'où il découlait qu'il y avait soixante chances sur cent environ pour que Lagrange soit un simulateur, et qu'à moins d'une maladresse de sa part des semaines pouvaient se passer avant qu'on en tienne une preuve scientifique.

— Le docteur Pardon est encore avec vous ?

— Il est sur le point de me quitter.

— Que fait Lagrange ?

— Tout à fait docile. Il s'est laissé mettre au lit et s'est mis à parler à l'infirmière d'une voix d'enfant. Il lui a confié en pleurant qu'on avait voulu le battre, que tout le monde s'acharnait contre lui, qu'il en avait été ainsi toute sa vie…

— Je pourrai le voir demain matin ?

— Quand vous voudrez.

— J'aimerais dire deux mots à Pardon.

Et, à celui-ci :

— Alors ?

— Rien de nouveau. Je ne suis pas tout à fait de l'avis du professeur, mais il est plus compétent que moi et il y a des années que je n'ai pas fait de psychiatrie.

— Votre idée personnelle ?

— Je préférerais avoir quelques heures pour y penser avant d'en parler. C'est trop grave pour donner une opinion à la légère. Vous ne rentrez pas vous coucher ?

— Pas encore. Il est peu probable que je dorme cette nuit.

— Vous n'avez plus besoin de moi ?

— Non, mon vieux. Je vous remercie. Excusez-moi encore auprès de votre femme.

— Elle a l'habitude.

— La mienne aussi, heureusement.

Maigret se leva avec l'idée d'aller faire un tour rue Popincourt afin de voir où ses hommes en étaient. À cause des papiers brûlés dans la cheminée, il n'espérait pas trop qu'on découvrirait un indice, mais il avait envie de renifler dans les coins du logement.

Au moment où il saisissait son chapeau, le téléphone sonna.

— Allô ! Le commissaire Maigret ? Ici, le poste du faubourg Saint-Denis. On me dit de vous téléphoner à tout hasard. C'est l'agent Lecœur qui parle.

On sentait l'agent fort ému.

— C'est au sujet du jeune homme dont on nous a remis la photographie. J'ai ici un quidam…

Il se reprit :

— … une personne qui vient d'être dévalisée de son portefeuille rue Maubeuge…

Le plaignant devait être là, à écouter, de sorte que l'agent Lecœur cherchait ses mots.

— Il s'agit d'un industriel de province… attendez… de Clermont-Ferrand… Il passait rue de Maubeuge, il y a une demi-heure environ, quand un homme s'est détaché de l'obscurité et lui a braqué un gros automatique sous le nez… plus exactement un jeune homme…

Lecœur parla à quelqu'un qui se tenait derrière lui.

— Il dit un très jeune homme, presque un gamin… Il paraît que ses lèvres tremblaient, qu'il a eu toutes les peines du monde à prononcer : « Votre portefeuille… »

Maigret fronça les sourcils. Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, un assaillant dit : « Ton portefeuille ! »

Et, à cela même, on reconnaissait l'amateur, le débutant.

— Quand le plaignant m'a parlé d'un jeune homme, continuait Lecœur, non sans une pointe de satisfaction, j'ai tout de suite pensé à la photo qu'on nous a distribuée hier et je la lui ai montrée. Il l'a reconnu sans hésiter… Comment ?…

C'était l'industriel de Clermont-Ferrand qui parlait et dont Maigret percevait la voix disant avec force :

— J'en suis absolument sûr !

— Qu'est-ce qu'il a fait ensuite ? questionna Maigret.

— Qui ?

— L'assaillant.

Deux voix, à nouveau, comme quand un poste de radio est mal réglé, deux voix prononçant les mêmes mots :

— Il est parti en courant.

— Dans quelle direction ?

— Boulevard de la Chapelle.

— Combien d'argent contenait le portefeuille ?

— Une trentaine de mille francs. Qu'est-ce que je fais. Vous voulez le voir ?

— Le plaignant ? Non. Enregistrez sa déposition. Un instant ! Passez-lui donc l'appareil.

L'homme dit aussitôt :

— On m'appelle Grimal, Gaston Grimal, mais j'aimerais autant que mon nom…

— Bien entendu. Je veux seulement vous demander si rien ne vous a frappé dans l'attitude de votre assaillant. Prenez le temps de réfléchir.

— Il y a une demi-heure que je réfléchis. Tous mes papiers…

— Il y a beaucoup de chances pour qu'on les retrouve. Votre assaillant ?

— Je lui ai trouvé l'air d'un jeune homme de bonne famille, pas d'un apache.

— Vous étiez loin d'un réverbère ?

— Pas très loin. Comme d'ici, à l'autre pièce. Il paraissait aussi effrayé que moi, au point que j'ai failli…

— … Vous défendre.

— Oui. Puis j'ai pensé qu'un accident est vite arrivé et…

— Rien d'autre ? Quelle sorte de complet portait-il ?

— Un complet sombre, probablement bleu marine.

— Fripé ?

— Je ne sais pas.

— Je vous remercie monsieur Grimal. Cela m'étonnerait fort si, d'ici le matin, une patrouille ne retrouvait votre portefeuille sur le trottoir. Moins l'argent évidemment.

C'était un détail auquel Maigret n'avait pas pensé, et il s'en voulait. Alain Lagrange s'était procuré un revolver, mais il devait avoir très peu d'argent en poche, à en jurer par le train de vie qu'on menait rue Popincourt.

Il sortit soudain de son bureau et pénétra au service de radio, où il n'y avait que deux hommes de service.

— Faites-moi l'appel général des postes de police et des voitures.

Moins d'une demi-heure plus tard, tous les postes de Paris étaient à l'écoute.

Signaler au commissaire Maigret tout attentat à main armée ou tentative d'attentat qui aurait eu lieu depuis vingt-quatre heures. Urgent.

Il répéta, donna le signalement d'Alain Lagrange.

Doit encore se trouver dans le quartier de la gare du Nord et du boulevard de la Chapelle.

Il ne rentra pas tout de suite dans son bureau, passa par le service des garnis.

— Cherchez donc si vous n'avez pas quelque part le nom d'Alain Lagrange. Probablement dans un hôtel de second ordre.

C'était à voir. Alain n'avait pas donné son nom à M^me^ Maigret. Il y avait des chances pour qu'il ait dormi quelque part la nuit précédente. Puisqu'on ne connaissait pas son identité, pourquoi n'aurait-il pas inscrit son vrai nom sur la fiche ?

— Vous attendez, monsieur le commissaire ?

— Non. Donnez-moi la réponse là-haut.

Les spécialistes étaient revenus de la rue Popincourt avec leurs appareils, mais les inspecteurs y étaient restés. À minuit et demi, Maigret reçut un coup de téléphone du préfet.

— Rien de nouveau ?

— Rien de positif, jusqu'ici.

— Les journaux ?

— Ne publieront que le communiqué. Mais dès que la première édition sera sortie, je m'attends à l'assaut des reporters.

— Qu'est-ce que vous pensez, Maigret ?

— Encore rien. Le frère Delteil voulait à toutes forces que ce soit un crime politique. Je l'en ai gentiment dissuadé.

Le directeur de la P. J. téléphona aussi, et même le juge Rateau. Ils dormaient tous mal, cette nuit-là. Quant à Maigret, il n'avait pas l'intention d'aller se coucher.

Il était une heure et quart quand il reçut un coup de téléphone plus surprenant. Cela ne venait plus des environs de la gare du Nord, ni même du centre de la ville, mais du commissariat de Neuilly.

On venait, là-bas, de parler à un agent rentrant de patrouille à l'appel de Maigret, et l'agent, s'étant gratté la tête, avait fini par grommeler :

— Peut-être que je ferais mieux de lui téléphoner.

Il avait raconté son histoire au brigadier de service. Le brigadier l'avait encouragé à s'adresser au commissaire. Il s'agissait d'un jeune agent qui n'avait son uniforme que depuis quelques mois.

— Je ne sais pas si cela vous intéressera, dit-il, beaucoup trop

près du téléphone, de sorte que sa voix vibrait. C'était ce matin, ou plutôt hier matin, vu qu'il est passé minuit… J'étais de service, boulevard Richard-Wallace, en bordure du bois de Boulogne, presque en face de Bagatelle, car ce n'est que ce soir que je fais la nuit… Il y a un rang d'immeubles tous pareils… Il était à peu près dix heures… Je m'étais arrêté pour regarder une grosse voiture de marque étrangère qui avait une plaque que je ne connaissais pas… Un jeune homme, derrière moi, est sorti d'un immeuble, celui qui porte le numéro 7 *bis*… Je n'y ai pas fait attention, car il marchait naturellement en direction du coin de la rue… Puis j'ai vu la concierge qui sortait à son tour et qui avait un drôle d'air…

« Il se fait que je la connais un peu, qu'il m'est arrivé d'échanger quelques mots avec elle un jour que je portais une convocation à quelqu'un qui habite l'immeuble… Elle m'a reconnu…

» — Vous paraissez inquiète, que je lui ai dit.

Et elle m'a répondu :

» — Je me demande ce que celui-là venait chercher dans la maison.

» Elle regardait du côté du jeune homme qui tournait juste le coin.

» — Il est passé devant la loge sans rien demander, a-t-elle continué. Il s'est dirigé vers l'ascenseur, a hésité, puis a pris l'escalier. Comme je ne l'avais jamais vu, je lui ai couru après.

» — Qui demandez-vous ?

» Il avait déjà gravi quelques marches. Il s'est retourné, surpris, comme effrayé, et il est resté un bon moment sans répondre.

» — Tout ce qu'il a trouvé à me dire, c'est :

» — J'ai dû me tromper d'immeuble. »

L'agent continuait :

— La concierge prétend qu'il la fixait si étrangement qu'elle n'a pas osé insister. Mais, quand il est sorti, elle l'a suivi. Intrigué, je me suis dirigé moi-même vers le coin de la rue de Longchamp, où il n'y avait personne. Le jeune homme avait dû se mettre à courir. C'est seulement maintenant qu'on vient de me montrer la photo. Je ne suis pas sûr, mais je jurerais que c'est lui. Peut-être ai-je eu tort de vous téléphoner. Le brigadier m'a dit…

— Vous avez fort bien fait.

Et le jeune agent, qui ne perdait pas le nord d'ajouter :

— On m'appelle Émile Lebraz.

Maigret appela Lapointe.

— Fatigué ?

— Non, patron.

— Tu vas t'installer dans mon bureau et prendre les communications. J'espère être ici dans trois quarts d'heure. S'il y

avait quelque chose d'urgent, appelle-moi au boulevard Richard-Wallace, à Neuilly. Le 7 *bis*. Chez la concierge, qui doit avoir le téléphone. Au fait, cela gagnerait du temps si tu lui téléphonais pour l'avertir que j'ai besoin de lui parler un instant. Elle aura ainsi le temps de se lever et de passer une robe de chambre avant que j'arrive.

Le trajet par les rues désertes prit peu de temps, et, quand il sonna, il trouva la loge éclairée, la concierge, non pas en robe de chambre, mais tout habillée pour le recevoir. C'était un immeuble élégant, et la loge était une sorte de salon. Dans la pièce voisine, dont la porte était entrouverte, on apercevait un enfant endormi.

— Monsieur Maigret ? murmurait la brave femme, tout émue de le recevoir en personne.

— Je suis désolé de vous avoir réveillée. Je voudrais seulement que vous regardiez ces photographies et que vous me disiez si le jeune homme que vous avez surpris hier matin dans l'escalier ressemble à l'une d'entre elles.

Il avait pris la précaution de se munir d'un jeu de photos représentant des jeunes gens à peu près du même âge. La concierge n'hésita pas plus que l'industriel de Clermont.

— C'est lui ! dit-elle en désignant Alain Lagrange.

— Vous en êtes tout à fait sûre ?

— Il n'y a pas à s'y tromper.

— Lorsque vous l'avez rejoint, il n'a pas fait de geste de menace ?

— Non ! C'est, drôle que vous me demandiez ça, car j'y ai pensé. C'est plutôt une impression, vous comprenez ? Je ne voudrais pas affirmer ce dont je ne suis pas certaine. Quand il s'est retourné il n'a pas bougé, mais j'ai eu une drôle de sensation dans la poitrine. Pour tout dire, il m'a semblé qu'il hésitait à me faire un mauvais parti…

— Combien avez-vous de locataires dans l'immeuble ?

— On compte deux appartements par étage. Cela fait quatorze appartements pour les sept étages. Mais il y en a deux de vides en ce moment. Une famille est partie il y a trois semaines pour le Brésil – ce sont d'ailleurs des Brésiliens de l'ambassade, – et le monsieur du cinquième est mort il y a douze jours.

— Vous pourriez me fournir une liste de vos locataires ?

— C'est facile. J'en ai une toute faite.

De l'eau bouillait sur une cuisinière à gaz et, après avoir tendu une feuille de papier dactylographiée au commissaire, la concierge se mit en devoir de préparer du café.

— J'ai pensé que vous en prendriez une tasse. À cette heure-ci… Mon mari, que j'ai eu le malheur de perdre l'an dernier, n'était pas tout à fait de la police, mais il était garde républicain.

— Je vois deux noms au rez-de-chaussée, les Delval et les Trélo.

Elle rit.

— Les Delval, oui. Ce sont des importateurs, qui ont leurs bureaux place des Victoires. Mais M. Trélo est tout seul. Vous ne le connaissez pas ? C'est le comique de cinéma.

— De toute façon, ce n'est pas à eux que le jeune homme en voulait, puisque, après avoir hésité devant l'ascenseur, il s'est dirigé vers l'escalier.

— Au premier à gauche, le M. Desquins, que vous voyez sur la liste, est absent en ce moment. Il est en vacances chez ses enfants qui ont une propriété dans le midi.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Rien. Il est riche. C'est un veuf, très poli, paisible.

— À droite, Rosetti ?

— Des Italiens. Elle est une belle personne. Ils ont trois domestiques, plus une gouvernante pour le bébé qui a un peu plus d'un an.

— Profession ?

— M. Rosetti est dans les automobiles. C'est même sa voiture que l'agent regardait quand je suis sortie derrière le jeune homme.

— Au second ? Je vous demande pardon de vous tenir debout si longtemps.

— De rien. Deux morceaux de sucre ? Du lait ?

— Pas de lait. Merci. Mettetal. Qu'est-ce que c'est ?

— Des gens riches aussi, mais qui ne peuvent pas garder leurs bonnes, car M^me^ Mettetal, qui est mal portante, s'en prend à tout le monde.

Maigret inscrivait des notes en marge de la liste.

— Au même étage, je vois : Beauman.

— Des courtiers en diamants. Ils sont en voyage. C'est la saison, je leur fais suivre leur courrier en Suisse.

— Au troisième à droite, Jeanne Debul. Une femme seule ?

— Une femme seule, oui.

La concierge avait dit ça sur un ton que les femmes emploient généralement pour parler d'une autre femme contre qui elles ont une dent.

— Quel genre ?

— C'est difficile d'appeler ça un genre. Elle est partie hier vers midi pour l'Angleterre. J'ai même été assez surprise qu'elle n'en ait pas parlé.

— À qui ?

— À sa domestique, une bonne fille et qui me raconte tout.

— La domestique est là-haut ?

— Oui. Elle a passé une partie de la soirée dans la loge. Elle

hésitait à aller se coucher, car elle est peureuse et a horreur de dormir seule dans l'appartement.

— Vous dites qu'elle a été étonnée ?

— La bonne, oui. La nuit précédente Mme Debul était rentrée dans les petites heures, comme cela lui arrive souvent. Remarquez qu'on dit madame, mais je suis persuadée qu'elle n'a jamais été mariée.

— Quel âge ?

— Le vrai ou celui qu'elle prétend avoir ?

— Les deux.

— Le vrai, je le connais, vu que j'ai eu ses papiers en main quand elle a loué.

— Il y a combien de temps ?

— Environ deux ans. Avant cela, elle habitait rue Notre-Dame-de-Lorette. Bref, elle a quarante-neuf ans et prétend en avoir quarante. Le matin, elle paraît son âge. Le soir, ma foi…

— Elle a un amant ?

— Ce n'est tout de même pas ce que vous pouvez penser. Autrement on ne la garderait pas dans la maison. Le gérant est sévère sur ce point-là. Je ne sais pas comment vous dire.

— Essayez.

— Elle n'est pas du même monde que les autres locataires. Néanmoins, ce n'est pas quelqu'un qui marque mal, vous comprenez ? Pas une femme entretenue, par exemple. Elle a de l'argent. Elle reçoit des lettres de sa banque, de son agent de change. Cela pourrait être une veuve ou une divorcée qui prend la vie du bon côté.

— Elle reçoit ?

— Pas des gigolos, si c'est ça que vous avez en tête. Son homme d'affaires vient de temps en temps. Des amies aussi. Parfois des couples. Mais c'est plutôt la femme qui sort que la femme qui reçoit. Le matin, elle reste au lit jusqu'à midi. L'après-midi, il lui arrive d'aller en ville, toujours fort bien habillée, même assez discrètement. Puis elle rentre pour se mettre en robe du soir, et je ne lui tire le cordon que bien après minuit. C'est curieux, d'ailleurs, ce que dit Georgette, sa bonne. Elle dépense beaucoup d'argent. Rien que ses fourrures valent une fortune, et elle a toujours au doigt un diamant gros comme ça. Georgette n'en prétend pas moins qu'elle est avare et passe une bonne partie de son temps à revoir les comptes de maison.

— Quand est-elle partie ?

— Vers onze heures et demie. C'est ce qui a surpris Georgette. À cette heure-là, sa patronne aurait dû être encore au lit. Elle dormait quand elle a reçu un coup de téléphone. Tout de suite après, elle

s'est fait apporter un indicateur des chemins de fer.

— C'était peu de temps après que le jeune homme a essayé de pénétrer dans la maison ?

— Un peu après, oui. Elle n'a pas attendu son petit déjeuner et elle a fait ses bagages.

— De gros bagages ?

— Seulement des valises. Pas de malles. Elle a beaucoup circulé.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Parce qu'il y a plein d'étiquettes sur ses valises, rien que de grands hôtels de Deauville, de Nice, de Naples, de Rome, d'autres villes étrangères encore.

— Elle n'a pas annoncé quand elle reviendrait ?

— Pas à moi. Georgette n'en sait rien non plus.

— Elle ne lui a pas demandé de faire suivre son courrier ?

— Non. Elle a simplement téléphoné à la gare du Nord de lui retenir une place dans l'express de Calais.

Maigret fut frappé de l'insistance avec laquelle ces mots « gare du Nord » revenaient depuis le commencement de l'affaire. C'était à la consigne de la gare du Nord que François Lagrange avait déposé la malle contenant le corps du député. C'était aux environs de la gare du Nord encore que son fils avait assailli l'industriel de Clermont-Ferrand.

Le même Alain se faufilait dans l'escalier d'un immeuble du boulevard Richard-Wallace, et, un peu plus tard, une locataire de cet immeuble s'embarquait à la gare du Nord. Coïncidence ?

— Vous savez si vous avez la moindre envie de questionner Georgette, elle en sera ravie. Elle a tellement peur de rester seule que cela lui fera plaisir d'avoir de la compagnie.

Et la concierge ajouta :

— Et surtout une compagnie comme la vôtre !

Avant tout, Maigret voulait en finir avec les locataires de l'immeuble et il les pointa patiemment l'un après l'autre. Il y avait, au quatrième, un producteur de cinéma, un vrai, celui-là, dont on voyait le nom sur tous les murs de Paris. Juste au-dessus de sa tête, c'était un metteur en scène, connu, lui aussi, et, comme par hasard, au septième, vivait un scénariste qui pratiquait chaque matin sa culture physique sur le balcon.

— Vous voulez que j'aille prévenir Georgette ?

— J'aimerais donner d'abord un coup de téléphone.

Il appela la gare du Nord.

— Ici, Maigret, de la P. J. Dites-moi, aviez-vous un train pour Calais aux environs de minuit ?

C'est vers onze heures et demie que l'industriel avait été assailli rue de Maubeuge.

— À minuit treize.

— Express ?

— Celui qui donne, à cinq heures et demie, la correspondance avec la malle de Douvres. Il ne s'arrête pas en route.

— Vous ne vous souvenez pas si on a délivré un billet à un jeune homme seul ?

— Les employés qui se trouvaient aux guichets à ce moment-là sont allés se coucher.

— Je vous remercie.

Il appela la police du port, à Calais, fournit le signalement d'Alain Lagrange.

— Il est armé ! ajouta-t-il à tout hasard.

Puis, sans trop y croire, il annonça, après avoir vidé sa tasse de café :

— Je monte voir Georgette. Prévenez-la.

À quoi la concierge répondit avec un sourire malicieux :

— Attention à vous ! C'est une belle fille !

Elle ajouta :

— Et qui aime les beaux hommes !

CHAPITRE 5

Où la bonne est contente d'elle, mais où Maigret,
vers les six heures du matin, l'est moins de lui-même.

Elle était rose, avec de gros seins, dans un pyjama de crépon rose bonbon si souvent lavé qu'il laissait voir les ombres en transparence. On aurait dit que son corps, trop rond de partout, était inachevé, et, avec son teint trop frais pour Paris, elle faisait penser à un oison qui n'a pas perdu son duvet. Quand elle lui avait ouvert la porte, il avait senti une odeur de lit, de dessous de bras.

Il avait laissé la concierge lui téléphoner pour la réveiller et lui annoncer qu'il montait. Elle n'avait pas dû obtenir la communication tout de suite, car, quand il était arrivé au troisième, la sonnerie résonnait toujours dans l'appartement.

Il avait attendu. L'appareil était trop loin du palier pour qu'il entende la voix. Il y avait eu des pas sur la moquette, et elle lui avait ouvert, pas gênée du tout, sans avoir pris la peine de passer une robe de chambre. Peut-être n'en possédait-elle pas ? Quand elle se levait le matin, c'était pour se mettre au travail et, quand elle se déshabillait le soir, c'était pour se coucher. Elle était blonde, les cheveux tout défaits, et il restait des traces de maquillage sur ses lèvres.

— Asseyez-vous là.

Ils avaient traversé l'antichambre, et elle avait allumé dans le salon seulement une grosse lampe sur pied. Pour elle, elle avait choisi un vaste canapé vert tendre, où elle s'était à moitié allongée. L'air qui entrait par les hautes portes-fenêtres gonflait les rideaux. Elle regardait Maigret avec le sérieux des enfants qui examinent une grande personne dont on leur a beaucoup parlé.

— Je ne vous imaginais pas tout à fait comme ça, avouait-elle enfin.

— Comment m'imaginiez-vous ?

— Je ne sais pas. Vous êtes mieux.

— La concierge m'a affirmé que vous ne m'en voudriez pas si je montais vous poser quelques questions.

— Au sujet de la patronne ?

— Oui.

Cela ne la surprenait pas. Rien ne devait la surprendre.

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-deux ans dont six ans de Paris. Vous pouvez y aller.

Il commença par lui tendre la photographie d'Alain Lagrange.

— Vous le connaissez ?

— Je ne l'ai jamais vu.

— Vous êtes sûre qu'il n'est jamais venu voir votre patronne ?

— En tout cas, pas depuis que je suis avec elle. Les jeunes gens, ce n'est pas son genre, malgré ce qu'on pourrait croire.

— Pourquoi pourrait-on croire le contraire ?

— À cause de son âge.

— Il y a longtemps que vous êtes à son service ?

— Depuis qu'elle s'est installée ici. Cela fait près de deux ans.

— Vous n'avez pas travaillé pour elle quand elle habitait rue Notre-Dame-de-Lorette ?

— Non. Je me suis présentée le jour où elle emménageait.

— Elle avait encore son ancienne bonne ?

— Je ne l'ai même pas rencontrée. Comme qui dirait, elle recommençait à neuf. Les meubles, les objets, tout était neuf.

Pour elle, cela paraissait avoir un sens, et Maigret croyait comprendre son arrière-pensée.

— Vous ne l'aimez pas ?

— Ce n'est pas le genre de femme qu'on peut aimer. D'ailleurs, cela lui est égal.

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'elle se suffit à elle-même. Elle ne se donne pas la peine d'être gentille. Quand elle parle, ce n'est pas pour vous, mais parce qu'elle a envie de parler.

— Vous ne savez pas qui lui a téléphoné quand elle a soudain décidé de partir pour Londres ?

— Non. C'est elle qui a décroché. Elle n'a pas prononcé de nom.

— Elle a paru surprise, ennuyée ?

— Si vous la connaissiez, vous sauriez qu'elle ne montre jamais ce qu'elle ressent.

— Vous ignorez tout de son passé ?

— Sauf qu'elle habitait rue Notre-Dame-de-Lorette, qu'elle est familière avec moi et qu'elle épluche tous les comptes.

À l'entendre, cela expliquait tout, et, cette fois encore, Maigret avait l'impression qu'il la comprenait.

— En somme, selon vous, ce n'est pas une vraie femme du monde ?

— Sûrement pas. J'ai travaillé chez une vraie femme du monde et je connais la différence. J'ai travaillé aussi dans le quartier de la place Saint-Georges, chez une femme entretenue.

— Jeanne Debul a été entretenue ?

— Si elle l'a été, elle ne l'est plus. Elle est sûrement riche.

— Il venait des hommes chez elle ?

— Son masseur tous les deux jours. À lui aussi, elle parlait familièrement et l'appelait Ernest.

— Rien entre eux ?

— Cela ne l'intéresse pas.

Sa veste de pyjama était de celles qu'on passe par la tête, très courte, et, comme Georgette était renversée dans les coussins, une bande de peau paraissait au-dessus de la ceinture.

— Cela ne vous ennuie pas que je fume ?

— Je m'excuse, dit-il, mais je n'ai pas de cigarettes.

— Il y en a sur le guéridon…

Elle trouva naturel qu'il se levât et lui tendît un paquet de cigarettes égyptiennes appartenant à Jeanne Debul. Pendant qu'il tenait l'allumette, elle tirait maladroitement sur la cigarette, soufflait la fumée comme une débutante.

Elle était contente d'elle, contente d'avoir été réveillée par un homme aussi important que Maigret qui l'écoutait avec attention.

— Elle a beaucoup d'amies et d'amis, mais qui viennent rarement ici. Elle leur téléphone, les appelle le plus souvent par leur prénom. Elle les voit le soir à des cocktails, ou dans les restaurants et dans les cabarets de nuit. Je me suis souvent demandé si, avant, elle ne tenait pas une maison. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Et les gens qui viennent ici ?

— Son homme d'affaires, surtout. Elle le reçoit dans son bureau. C'est un avoué, Me Gibon, qui n'est pas du quartier, mais habite dans le IXe arrondissement. Elle le connaissait donc avant, quand elle était du même quartier. Il y a aussi un homme un peu plus jeune qui est dans la banque et avec qui elle discute de ses placements. C'est à lui qu'elle téléphone quand elle a des ordres de bourse à donner.

— Vous ne voyez jamais un certain François Lagrange ?

— La pantoufle ?

Elle se reprit en riant.

— Ce n'est pas moi qui l'appelle ainsi. C'est la patronne. Quand je lui annonce qu'il est là, elle grommelle :

« — Encore cette vieille pantoufle !

» Ça aussi, c'est un signe, vous ne trouvez pas ? Lui, pour se faire annoncer, dit toujours :

» — Demandez à Mme Debul si elle peut recevoir le baron Lagrange. »

— Elle le reçoit ?

— Presque toujours.

— Ce qui signifie souvent ?

— Mettons environ une fois par semaine. Il y a des semaines où il ne vient pas, d'autres où il vient deux fois. La semaine dernière, il

est venu deux fois le même jour.

— Vers quelle heure ?

— Toujours le matin, vers onze heures. En dehors d'Ernest, le masseur, c'est le seul qu'elle reçoive dans son lit.

Et, comme il marquait le coup :

— Ce n'est pas ce que vous croyez. Même pour l'avoué, elle s'habille. Je reconnais qu'elle s'habille bien, d'une façon très sobre. C'est même ce qui m'a tout de suite frappée : sa façon d'être quand elle est dans son lit, dans sa chambre, et sa façon d'être quand elle est habillée. Ce sont deux personnages différents. Elle ne parle pas de la même manière, on dirait que jusqu'à sa voix change.

— Elle est plus vulgaire dans son lit ?

— Oui. Pas seulement vulgaire. Je ne trouve pas le mot.

— François Lagrange est le seul qu'elle reçoive ainsi ?

— Oui. Elle lui lance, peu importe dans quelle tenue elle se trouve :

« — Entre, toi.

» Comme s'ils étaient de vieux camarades… »

— … ou de vieux complices ?

— Si vous voulez. Jusqu'à ce que je sorte, ils ne parlent de rien d'important. Lui s'assied timidement sur le bord de la bergère, comme s'il avait peur d'en froisser le satin.

— Il a des papiers, une serviette avec lui ?

— Non. C'est un bel homme. Ce n'est pas mon genre, mais je lui trouve de la prestance.

— Vous n'avez jamais entendu leur conversation ?

— Ce n'est pas possible avec elle. Elle devine tout. Elle a l'oreille fine. C'est plutôt elle, dans la maison, qui écoute aux portes. Quand il m'arrive de téléphoner, je peux être sûre qu'elle est quelque part à m'épier. Si je porte une lettre à la poste, elle me dit :

« — À qui écris-tu encore ?

» Et je sais qu'elle regarde l'adresse. Vous voyez le genre ? »

— Je vois.

— Il y a quelque chose que vous n'avez pas encore vu et qui va peut-être vous souffler.

Elle sauta sur ses pieds, jeta le bout de sa cigarette dans le cendrier.

— Suivez-moi. Maintenant, vous connaissez le salon. C'est meublé dans le goût de tous les salons de l'immeuble. Un des meilleurs décorateurs de Paris s'est chargé du travail. Voici la salle à manger, en style moderne aussi. Attendez que j'allume.

Elle poussa une porte, tourna un commutateur, s'effaça pour lui laisser voir une chambre à coucher tout en satin blanc.

— Voici maintenant comment elle s'habille le soir…

Dans une pièce adjacente, elle ouvrait des placards, passait les mains dans la soie des robes bien rangées.

— Bon. Maintenant, venez !

Elle le précéda dans un couloir, et le crépon de son pyjama s'était pincé entre ses fesses. Elle ouvrit une autre porte, tourna encore un commutateur.

— Voilà !

C'était à l'arrière de l'appartement, un petit bureau qui aurait pu être celui d'un homme d'affaires. On n'y trouvait plus la moindre trace de féminité. Un classeur métallique était peint en vert et, derrière le fauteuil tournant, il y avait un énorme coffre-fort d'un modèle assez récent.

— C'est ici qu'elle passe une partie de ses après-midi et qu'elle reçoit l'avoué et l'homme de la banque. Tenez…

Elle désignait une pile de journaux : *Le Courrier de la Bourse*. Il est vrai qu'à côté Maigret remarqua un journal de courses.

— Elle porte des lunettes ?

— Seulement dans cette pièce.

Il y en avait une paire, de grandes lunettes rondes à monture d'écaille, sur le buvard à coins de cuir.

Il essaya machinalement d'ouvrir le classeur, mais il était fermé à clé.

— Chaque nuit, en entrant, elle vient enfermer ses bijoux dans le coffre.

— Qu'est-ce qu'il contient d'autre ? Vous avez déjà vu à l'intérieur ?

— Des titres, surtout. Des papiers. Puis un petit carnet rouge qu'elle consulte fréquemment.

Sur le bureau, Maigret prit un de ces répertoires dans lesquels les gens notent les numéros de téléphone qu'ils appellent souvent et se mit en devoir d'en parcourir les pages. Il lisait les noms à mi-voix. Georgette expliquait :

— Le crémier… Le boucher… La quincaillerie de l'avenue de Neuilly… Le bottier de la patronne…

Quand, en guise de nom, il n'y avait qu'un prénom, elle souriait, satisfaite.

— Olga… Nadine… Marcelle…

— Qu'est-ce que je vous disais ?

Des prénoms masculins aussi, mais moins. Puis des noms que la bonne ne connaissait pas. À la rubrique « banques », on ne comptait pas moins de cinq établissements inscrits, dont une banque américaine de la place Vendôme.

Il chercha, sans le trouver le nom de Delteil. Il y avait bien quelque part un André et un Pierre. S'agissait-il du député et de son

frère ?

— Après avoir vu le reste de l'appartement et sa garde-robe, vous attendiez-vous à trouver ceci ?

Il dit non, pour lui faire plaisir.

— Vous n'avez pas soif ?

— La concierge a eu la gentillesse de me préparer du café.

— Vous ne prendriez pas un petit alcool ?

Elle le ramenait vers le salon en éteignant les lampes derrière elle et, comme si leur entretien devait encore durer longtemps, reprenait sa place sur le canapé, car il avait refusé de boire.

— Votre patronne boit ?

— Comme un homme.

— Cela veut dire beaucoup ?

— Je ne l'ai jamais vue ivre, sinon une fois ou deux en rentrant au petit matin. Mais elle se prépare un whisky tout de suite après son café au lait et en prend trois ou quatre autres dans le courant de l'après-midi. C'est pour cela que je dis qu'elle boit comme un homme. Elle avale le whisky presque pur.

— Elle ne vous a pas dit à quel hôtel de Londres elle descendait ?

— Non.

— Ni combien de temps elle compte rester ?

— Elle ne m'a rien dit. Elle n'a pas été une demi-heure à faire ses bagages et à s'habiller.

— Comment était-elle habillée en partant ?

— Son tailleur gris.

— Elle a emporté des robes du soir ?

— Deux.

— Je crois que je n'ai plus de questions à vous poser et que je vais vous laisser vous coucher.

— Déjà ? Vous êtes pressé ?

Elle le faisait exprès de découvrir un peu plus de peau entre les deux parties de son pyjama, exprès aussi de croiser les jambes d'une certaine façon.

— Cela vous arrive souvent de faire vos enquêtes la nuit ?

— Quelquefois.

— Vous ne voulez vraiment rien prendre ?

Elle soupira.

— Moi, maintenant que je suis réveillée, je ne vais pas pouvoir me rendormir. Quelle heure est-il ?

— Bientôt trois heures.

— À quatre heures, il commence à faire jour, et les oiseaux se mettent à chanter.

Il se leva, ennuyé de la décevoir, et peut-être eut-elle encore

l'espoir qu'il ne tenait pas à partir, mais seulement à se rapprocher d'elle. Ce ne fut que quand elle le vit se diriger vers la porte qu'elle se leva à son tour.

— Vous reviendrez ?

— C'est possible.

— Vous ne me dérangerez jamais. Vous n'avez qu'à sonner deux petits coups, puis un long. Je saurai que c'est vous et j'ouvrirai. Quand je suis seule, je n'ouvre pas toujours.

— Merci, mademoiselle.

Il retrouvait l'odeur de lit, de dessous de bras. Un des gros seins frôla sa manche avec une certaine insistance.

— Bonne chance ! lui lança-t-elle à mi-voix quand il fut dans l'escalier.

Et elle se pencha sur la rampe pour le regarder descendre.

À la P. J., il trouva Janvier qui l'attendait, après avoir passé plusieurs heures dans le logement de la rue Popincourt, et il paraissait exténué.

— Ça va, patron ? Il a parlé ?

Maigret fit non de la tête.

— J'ai laissé Houard là-bas, à tout hasard. Nous avons mis l'appartement sens dessus dessous, sans que cela donne grand-chose. J'ai seulement tenu à vous montrer ceci.

Maigret se servit d'abord un verre de fine, passa la bouteille à l'inspecteur.

— Vous allez voir, c'est assez curieux.

Dans une couverture de carton qui avait été arrachée à un cahier d'écolier, se trouvaient des coupures de journaux, certaines illustrées de photographies.

Maigret, sourcils froncés, lisait les titres, parcourait les textes, cependant que Janvier le regardait d'un drôle d'air.

Tous les articles, sans exception, parlaient du commissaire, et certains dataient de sept ans. C'étaient des comptes rendus d'enquêtes, parus au jour le jour, avec, souvent, le résumé de la séance des Assises.

— Vous ne remarquez rien, patron ? En vous attendant, j'ai pris la peine de les lire de bout en bout.

Maigret remarquait quelque chose dont il préférait ne pas parler.

— On jurerait, n'est-ce pas, qu'on a choisi les affaires où vous avez eu plus ou moins l'air de défendre le coupable.

Un des articles s'intitulait même : *le Commissaire est bon enfant.*

Un autre était consacré à une déposition de Maigret, aux Assises, déposition au cours de laquelle toutes ses réponses montraient sa sympathie pour le jeune homme qu'on jugeait.

Plus clair encore était un autre article, paru un an auparavant dans un hebdomadaire, qui ne traitait pas d'un cas particulier, mais de la culpabilité en général et qui s'intitulait : *L'humanité de Maigret.*

— Qu'est-ce que vous en pensez ? Ce dossier prouve que le bonhomme vous suit depuis longtemps, s'intéresse à vos faits et gestes, à votre caractère.

Des mots étaient soulignés au crayon bleu, entre autres les mots indulgence et compréhension.

Enfin un passage était entièrement encadré, celui où un journaliste racontait le dernier matin d'un condamné à mort et révélait qu'après avoir refusé le prêtre le condamné avait demandé la faveur d'un dernier entretien avec le commissaire Maigret.

— Cela ne vous amuse pas ?

Il était devenu plus grave, en effet, plus lourd, comme si cette découverte-là lui ouvrait de nouveaux horizons.

— Tu n'as rien trouvé d'autre ?

— Des factures. Non acquittées, évidemment. Le baron doit de l'argent partout. Le marchand de charbon n'est pas payé de l'hiver dernier. Voici une photo de sa femme avec son premier enfant.

L'épreuve était mauvaise. La robe datait, la coiffure aussi. La jeune femme qui posait avait un sourire mélancolique. Peut-être était-ce l'époque qui voulait ça, pour faire distingué. Maigret aurait cependant juré que, rien qu'à voir la photo, tout le monde aurait compris que cette femme n'aurait pas un destin heureux.

— Dans une armoire, j'ai retrouvé une de ses robes, en satin bleu pâle, et aussi un plein carton de vêtements de bébé.

Janvier avait trois enfants dont le dernier n'avait pas un an.

— Ma femme, elle, ne garde que leurs premières chaussures.

Maigret décrocha le récepteur téléphonique.

— L'Infirmerie spéciale ! dit-il à mi-voix. Allô ! Qui est à l'appareil ?

C'était l'infirmière, une rousse qu'il connaissait.

— Ici, Maigret. Comment va Lagrange ? Vous dites ? Je vous entends mal.

Elle disait que son malade, à qui on avait fait une injection, s'était endormi presque aussitôt après le départ du professeur. Une demi-heure plus tard, elle avait entendu un léger bruit et elle était allée voir sur la pointe des pieds.

— Il pleurait.

— Il ne vous a pas parlé ?

— Il m'a entendue, et j'ai allumé. Des larmes luisaient encore sur ses joues. Il m'a regardée un bon moment en silence, et j'ai eu l'impression qu'il hésitait à me faire une confidence.

— Il vous donnait l'impression d'avoir ses esprits ?

Elle aussi hésita.

— Ce n'est pas à moi de juger, fit-elle, battant en retraite.

— Et après ?

— Il avait fait un geste pour prendre ma main.

— Il l'a prise ?

— Non. Il s'est mis à geindre en répétant toujours les mêmes mots :

« — Vous ne leur permettrez pas de me battre, n'est-ce pas ?… Je ne veux pas qu'on me batte…

— C'est tout ?

— Tout à la fin, il s'est agité. J'ai cru qu'il allait sauter à bas de son lit et il s'est mis à crier :

« — Je ne veux pas mourir !… Je ne veux pas !… Il ne faut pas qu'on me laisse mourir… »

Maigret raccrocha, se tourna vers Janvier qui, en face de lui, luttait contre le sommeil.

— Tu peux aller te coucher.

— Et vous ?

— Il faut que j'attende cinq heures et demie. J'ai besoin de savoir si le gamin a vraiment pris le train de Calais.

— Pour quelle raison l'aurait-il pris ?

— Pour rejoindre quelqu'un en Angleterre.

Le mercredi au matin, Alain lui avait volé son automatique et s'était muni de cartouches. Le jeudi, il se rendait boulevard Richard-Wallace, et, une demi-heure plus tard, Jeanne Debul, qui connaissait son père, recevait un coup de téléphone et s'embarquait en hâte à la gare du Nord.

Qu'est-ce que le jeune homme faisait pendant l'après-midi ? Pourquoi ne partait-il pas tout de suite ? Ne pouvait-on supposer que c'était faute d'argent ?

Pour en trouver, par le seul moyen à sa disposition, il fallait attendre la tombée de la nuit.

Comme par hasard il attaquait l'industriel de Clermont-Ferrand, non loin de la gare du Nord, peu de temps avant le départ d'un train pour Calais.

— Au fait, j'oubliais de vous dire qu'on a téléphoné au sujet du portefeuille. Il a été retrouvé dans la rue.

— Quelle rue ?

— Rue de Dunkerque. Toujours près de la gare.

— Sans l'argent, bien sûr.

— Avant de partir, passe donc un coup de fil au service des passeports. Demande-leur s'ils ont jamais délivré un passeport au nom d'Alain Lagrange.

Pendant ce temps, il alla se camper devant la fenêtre. Ce n'était

pas encore le jour, mais l'heure grise et froide qui précède le lever du soleil. Dans une sorte de poussière glauque, la Seine coulait, presque noire, et un marinier lavait à grande eau le pont de son bateau amarré au quai. Un remorqueur, sans bruit, descendait le courant, pour aller quelque part chercher son chapelet de péniches.

— Il a demandé un passeport il y a onze mois, patron. Il désirait se rendre en Autriche.

— Donc son passeport est toujours valable. Aucun visa n'est exigé pour l'Angleterre. Tu ne l'as pas trouvé dans ses affaires ?

— Rien.

— Des vêtements de rechange ?

— Il ne doit posséder qu'un complet convenable et il le porte sur lui. Il en a un autre dans son armoire, usé jusqu'à la corde. Toutes les chaussettes que nous avons vues sont trouées.

— Va dormir.

— Vous êtes sûr que vous n'avez plus besoin de moi ?

— Certain. D'ailleurs, il reste deux inspecteurs au bureau.

Maigret ne se rendit pas compte qu'il s'assoupissait dans son fauteuil et, quand il ouvrit soudain les yeux, parce que le remorqueur de tout à l'heure remontait le courant et sifflait avant de s'engager sous le pont, suivi de sept péniches, le ciel était rose, et on voyait des aigrettes lumineuses à l'angle de certains toits. Il regarda sa montre, décrocha le téléphone.

— La police du port, à Calais !

Cela prit un certain temps. La police du port ne répondait pas. L'inspecteur qui vint enfin à l'appareil était essoufflé.

— Ici, Maigret, de la Police Judiciaire à Paris.

— Je suis au courant.

— Alors ?

— Nous finissons juste l'examen des passeports. Le bateau est encore à quai. Mes camarades y sont toujours.

Maigret entendit les coups de sirène de la malle qui allait partir.

— Le jeune Lagrange ?

— Nous n'avons rien trouvé. Personne qui lui ressemble. Il y avait peu de passagers. La vérification était facile.

— Vous avez encore la liste de ceux qui se sont embarqués hier ?

— Je vais la chercher dans le bureau voisin. Vous attendez ?

Quand il parla à nouveau, ce fut pour annoncer :

— Je ne vois pas de Lagrange aux départs d'hier non plus.

— Il ne s'agit pas de Lagrange. Cherchez une certaine Jeanne Debul.

— Debul… Debul… D… D… Voilà Daumas, Dazergues… Debul, Jeanne, Louise, Clémentine, quarante-neuf ans, habitant à Neuilly-

sur-Seine, 7 *bis* boulevard…

— Je sais. Quelle adresse de destination a-t-elle donnée ?

— Londres, *Hôtel Savoy*…

— Je vous remercie. Vous êtes sûr que Lagrange…

— Vous pouvez avoir confiance, monsieur le commissaire.

Maigret avait chaud, peut-être de ne pas s'être couché. Il était de mauvaise humeur, et c'est avec l'air de se venger de quelque chose qu'il saisit la bouteille de fine. Puis, soudain, il décrocha à nouveau l'appareil, grogna :

— Le Bourget.

— Pardon ?

— Je vous demande la communication avec Le Bourget.

Sa voix était rogue ; le téléphoniste s'empressa avec une grimace.

— Ici, Maigret, de la P. J.

— Inspecteur Mathieu.

— Y a-t-il un avion pour Londres dans le courant de la nuit ?

— Il y en a un à dix heures du soir, un autre à minuit quarante-cinq, et enfin le premier avion du matin a décollé il y a quelques instants. Je l'entends encore qui prend de l'altitude.

— Voulez-vous vous procurer la liste des passagers ?

— Duquel ?

— Minuit quarante-cinq.

— Un instant…

C'était rare que Maigret soit aussi peu aimable.

— Vous y êtes ?

— Oui.

— Cherchez Lagrange.

— Bon… Lagrange, Alain, François, Marie…

— Je vous remercie.

— C'est tout ?

Maigret avait déjà raccroché. À cause de cette sacrée gare du Nord qui l'avait hypnotisé, il n'avait pas pensé à l'avion, de sorte qu'à l'heure qu'il était Alain Lagrange, avec son automatique chargé, était à Londres depuis un bon moment.

Sa main erra un instant sur le bureau avant de saisir le récepteur de téléphone.

— L'*Hôtel Savoy*, à Londres.

Il l'eut presque tout de suite.

— *Hôtel Savoy*. La réception écoute.

Cela le fatiguait de répéter son boniment, son nom, son titre.

— Pouvez-vous me dire si une certaine Jeanne Debul est descendue hier à votre hôtel ?

Cela prit moins de temps qu'avec la police. L'employé de la

réception avait le tableau de ses clients à jour à sa portée.

— Oui, monsieur. Appartement 605. Vous voulez lui parler ?

Il hésita.

— Non. Voyez si vous avez reçu cette nuit un certain Alain Lagrange.

Ce fut à peine plus long.

— Non, monsieur.

— Je suppose que vous demandez les passeports des voyageurs à leur arrivée ?

— Certainement. Nous suivons le règlement.

— Alain Lagrange ne pourrait donc pas être chez vous sous un autre nom ?

— À moins de posséder un faux passeport. Remarquez qu'ils sont vérifiés chaque nuit par la police.

— Merci.

Il lui restait un coup de téléphone à donner, et celui-là lui déplaisait particulièrement, d'autant plus qu'il allait être obligé de faire appel à son pauvre anglais de collège.

— Scotland Yard.

Cela aurait été un miracle que l'inspecteur Pyke, qu'il avait reçu en France, soit de service à pareille heure. Il dut se contenter de l'inconnu qui fut lent à comprendre qui il était et qui lui répondit d'une voix nasillarde.

— Une certaine Jeanne Debul, âgée de quarante-neuf ans, est descendue au *Savoy*, appartement 605… Je voudrais que, pendant les quelques heures qui vont suivre, vous la fassiez surveiller discrètement…

Son interlocuteur lointain avait la manie de répéter les derniers mots de Maigret, mais avec le bon accent, comme pour le corriger.

— Il est possible qu'un jeune homme essaie de lui rendre visite ou se mette sur son chemin. Je vous donne son signalement…

Le signalement fourni, il ajouta :

— Il est armé, Smith & Wesson spécial. Cela vous permet de l'appréhender. Je vous fais envoyer sa photographie par bélinographe dans quelques minutes.

Mais l'Anglais ne l'entendait pas de cette oreille-là et force fut à Maigret de donner des détails, de répéter trois et quatre fois la même chose.

— En somme, qu'est-ce que vous nous demandez de faire ?

Devant tant d'obstination, Maigret regrettait d'avoir pris la précaution de téléphoner au Yard et avait envie de répondre : « Rien du tout ! » Il était en nage.

— Je serai là-bas aussitôt que possible, finit-il par déclarer.

— Vous voulez dire que vous venez à Scotland Yard ?

— Je vais à Londres, oui.

— À quelle heure ?

— Je n'en sais rien, je n'ai pas l'horaire des avions sous les yeux.

— Vous venez par avion ?

Il finit par raccrocher, exaspéré, envoyant à tous les diables ce fonctionnaire qu'il ne connaissait pas et qui était peut-être un fort brave homme. Qu'est-ce que Lucas aurait répondu à un inspecteur du Yard lui téléphonant à six heures du matin pour lui raconter une histoire du même acabit en mauvais français ?

— C'est toujours moi ! Passez-moi à nouveau Le Bourget.

Un avion partait à huit heures quinze. Cela lui donnait le temps de passer boulevard Richard-Lenoir, de se changer et même de se raser et d'avaler son petit déjeuner. Mme Maigret eut soin de ne pas lui poser de questions.

— J'ignore quand je rentrerai, dit-il, grognon, avec vaguement l'intention de la mettre en colère pour pouvoir passer ses nerfs sur quelqu'un. Je pars pour Londres.

— Ah !

— Prépare ma petite valise avec du linge de rechange et mes objets de toilette. Il doit rester quelques livres sterling au fond du tiroir.

Le téléphone sonnait. Il était en train de mettre sa cravate.

— Maigret ? Ici, Rateau.

Le juge d'instruction, comme de juste, qui avait passé la nuit dans son lit, qui était sans doute ravi d'être réveillé par un beau soleil et qui, tout en mangeant ses croissants, demandait des nouvelles.

— Vous dites ?

— Je dis que je n'ai pas le temps, que je prends l'avion pour Londres dans trente-cinq minutes.

— Pour Londres ?

— C'est cela.

— Mais qu'est-ce que vous avez découvert qui… ?

— Je m'excuse de raccrocher ; l'avion n'attend pas.

Il était dans un tel état d'esprit qu'il ajouta :

— Je t'enverrai des cartes postales !

À ce moment, bien entendu, l'appareil était raccroché.

CHAPITRE 6

Où Maigret fait le sacrifice de porter un œillet à la boutonnière, mais où cela ne lui réussit pas.

On trouva des nuages en approchant de la côte française et on vola au-dessus. Par une large déchirure, un peu plus tard, Maigret eut la chance de voir la mer qui scintillait comme des écailles de poisson et des bateaux de pêche traînant derrière eux un sillage mousseux.

Son voisin se pencha aimablement pour lui désigner des falaises crayeuses en expliquant :

— *Dover*… Douvres…

Il le remercia d'un sourire, et bientôt il n'y eut plus qu'une vapeur presque transparente entre la terre et l'avion. Parfois seulement on traversait un gros nuage lumineux dont on sortait presque aussitôt pour retrouver en dessous de soi des pâturages piquetés de taches minuscules.

Enfin le paysage bascula, et ce fut Croydon. Ce fut aussi M. Pyke. Car M. Pyke était là, à attendre son collègue français. Non pas sur le terrain d'aviation même, comme il en aurait sans doute eu le droit, non pas en dehors de la foule, mais avec celle-ci, sagement, derrière les barrières séparant des passagers les parents ou les amis qui attendaient.

Il ne fit pas de grands gestes, n'agita pas de mouchoir. Quand Maigret regarda de son côté, il se contenta de lui adresser un signe de tête, comme il devait le faire chaque matin en rencontrant ses collègues au bureau.

Il y avait des années qu'ils ne s'étaient vus et il y avait douze ou treize ans que le commissaire n'avait pas mis les pieds en Angleterre.

Il suivait la file, pénétrait, sa valise à la main, dans un bâtiment où il avait à passer devant l'immigration, puis devant les douaniers, et M. Pyke était toujours là, derrière une vitre, avec son complet gris sombre qui paraissait un peu trop étroit pour lui, son chapeau de feutre noir, un œillet à la boutonnière.

Il aurait pu entrer ici aussi, dire à l'officier d'immigration : « C'est le commissaire Maigret, qui vient nous voir… »

Maigret l'aurait fait pour lui au Bourget. Il ne lui en voulait pourtant pas, comprenant que c'était, au contraire, une sorte de délicatesse de sa part. C'était lui qui avait un peu honte de sa colère

du matin à l'égard du fonctionnaire du Yard. Car, puisque Pyke était là, cela signifiait que l'homme n'avait pas si mal fait son métier, qu'il avait même montré de l'initiative. Il n'était que dix heures et demie. Pour arriver à temps à Croydon, Pyke avait quitté Londres presque aussitôt après être entré dans son bureau.

Maigret sortait de la pièce. La main sèche et dure se tendait :

— Comment allez-vous ?

Pyke continuait, en français, ce qui était pour lui un sacrifice, car il le parlait avec peine et souffrait de faire des fautes :

— J'espère que vous allez… *enjoy*… Comment traduisez-vous ?… jouir. Oui, jouir de cette journée resplendissante.

Au fait, c'était la première fois que Maigret se trouvait en Angleterre en été et il se demandait s'il avait jamais vu Londres sous un vrai soleil.

— J'ai pensé que vous préféreriez faire la route en voiture que par le car de la compagnie.

Il ne lui parlait pas de son enquête, n'y faisait pas allusion, et cela aussi faisait partie de son genre de tact. Ils prenaient place dans une Bentley du Yard conduite par un chauffeur en livrée, et celui-ci, respectant scrupuleusement les règlements de vitesses, ne brûla pas un seul feu.

— Joli, n'est-ce pas ?

Pyke désignait des rangées de petites maisons roses qui, dans la grisaille, auraient paru tristes, mais qui, sous le soleil, étaient coquettes, avec chacune un carré de gazon un peu plus grand qu'un drap de lit entre la porte et la barrière. On sentait qu'il savourait ce spectacle de la banlieue londonienne où il vivait lui-même.

Aux maisons roses succédaient des maisons jaunes, puis des maisons brunes, puis à nouveau des roses. Il commençait à faire très chaud, et, dans certains jardinets, fonctionnait une arroseuse automatique.

— J'allais oublier de vous remettre ceci.

Il tendait à Maigret un papier où des notes étaient écrites en français.

*Alain Lagrange, dix-neuf ans, employé de bureau, descendu à quatre heures du matin, à l'*Hôtel Gilmore, *en face de la gare Victoria, sans bagages.*

A dormi jusqu'à huit heures, est sorti.

*S'est présenté d'abord à l'*Hôtel Astoria *et s'est informé de M^me^ Jeanne Debul.*

*S'est ensuite adressé à l'*Hôtel Continental, *puis à l'*Hôtel Claridge, *posant toujours la même question.*

Semble suivre la liste alphabétique des grands hôtels.

N'est jamais venu à Londres. Ne parle pas l'anglais.

Maigret, lui aussi, se contenta d'un signe de remerciement, et il s'en voulait plus que jamais de ses mauvaises pensées à l'égard du fonctionnaire du matin.

Après un long silence et plusieurs rangs de maisons pareilles, Pyke prenait la parole.

— Je me suis permis de vous retenir une chambre à l'hôtel, car nous avons beaucoup de touristes en ce moment.

Il tendit à son collègue une fiche qui portait le nom du *Savoy* et le numéro de l'appartement. Maigret faillit ne pas y prêter attention. Le numéro le frappa : 604.

Ainsi on avait pensé à l'installer juste en face de Jeanne Debul.

— Cette personne est toujours là ? questionna-t-il.

— Elle y était quand nous avons quitté Croydon. J'ai eu un rapport téléphonique alors que votre avion commençait à survoler le terrain.

Rien d'autre. Il était satisfait, non pas tant de prouver à Maigret que la police anglaise est efficiente que de lui montrer l'Angleterre sous un soleil indiscutable.

Quand on pénétra dans Londres et qu'on croisa les gros autobus rouges, qu'on vit des femmes en robe claire sur les trottoirs, il ne put s'empêcher de murmurer :

— C'est quelque chose, n'est-ce pas ?

Et, en approchant du *Savoy* :

— Si vous n'êtes pas occupé, je pourrais venir vous prendre pour déjeuner vers une heure ? D'ici là, je serai à mon bureau. Vous pouvez m'appeler.

C'était tout. Il le laissait entrer seul dans l'hôtel, tandis que le chauffeur en livrée remettait la valise à un des portiers.

L'employé de la réception le reconnaissait-il après douze ans ? Le connaissait-il seulement par ses photos ? Ou bien n'était-ce qu'une flatterie professionnelle ? Ou le fait que sa chambre avait été retenue par les soins du Yard ? Sans attendre qu'il parle, il lui tendit sa clé.

— Vous avez fait bon voyage, monsieur Maigret ?

— Très bon. Je vous remercie.

L'immense hall, où, à toute heure du jour et de la nuit, des gens occupaient des fauteuils profonds, l'impressionnait toujours un peu. À droite, on vendait des fleurs. Chaque homme en avait une à la boutonnière, et, à cause de l'humeur de Pyke, sans doute, Maigret s'acheta un œillet rouge.

Il se souvenait que le bar était à gauche. Il avait soif. Il se dirigea vers la porte vitrée, qu'il essaya en vain d'ouvrir.

— À onze heures et demie, sir !

Il se rembrunit. C'était toujours comme ça à l'étranger. Des détails qui l'enchantaient puis, tout de suite, un autre détail qui lui rebroussait le poil. Pourquoi diable n'avait-il pas le droit de boire une verre avant onze heures et demie ? Il ne s'était pas couché de la nuit. Il avait le sang à la tête et le soleil lui donnait un vague vertige. Peut-être aussi le mouvement de l'avion ?

Comme il se dirigeait vers l'ascenseur, un homme qu'il ne connaissait pas s'approcha de lui.

— La dame vient de faire monter son petit déjeuner. M. Pyke m'a prié de vous tenir au courant. Dois-je rester à votre disposition ?

C'était un homme du Yard. Maigret le trouva élégant, pas déplacé dans cet hôtel luxueux, et il portait, lui aussi, une fleur à la boutonnière. La sienne était blanche.

— Le jeune homme ne s'est pas présenté ?

— Pas jusqu'à présent, sir.

— Voulez-vous surveiller le hall et m'avertir dès qu'il arrivera ?

— Avant qu'il en soit à la lettre S, il se passera encore du temps, sir. Je crois que l'inspecteur Pyke a posté un de mes camarades à l'*Hôtel Lancaster*.

La chambre était vaste, flanquée d'un salon gris perle, et les fenêtres donnaient sur la Tamise où passait justement un bateau dans le genre des bateaux mouches de Paris aux deux ponts couverts de touristes.

Maigret avait si chaud qu'il décida de prendre une douche et changer de linge. Il faillit appeler Paris au téléphone pour avoir des nouvelles du baron, changea d'avis, se rhabilla, entrouvrit la porte de sa chambre. Le 605 était en face. On voyait du soleil sous la porte, ce qui indiquait qu'on avait ouvert les rideaux. Au moment où il allait frapper, il entendit le bruit de l'eau dans la baignoire et il se mit à arpenter le couloir en fumant sa pipe. Une femme de chambre qui passait le regarda curieusement. Elle dut parler de lui à l'office, car un garçon en habit vint l'observer à son tour. Alors, voyant à sa montre qu'il était onze heures vingt-quatre, il prit l'ascenseur, et il était à la porte du bar au moment précis où on l'ouvrait. D'autres gentlemen, d'ailleurs, qui avaient attendu cette minute-là dans les fauteuils du hall, se précipitaient également.

— Scotch ?

— Si vous voulez.

— Soda ?

Sa moue dut indiquer qu'il trouvait que le breuvage n'avait pas beaucoup de goût, car le barman proposa :

— Double, sir ?

Cela allait déjà mieux. Il n'avait jamais soupçonné qu'il pouvait faire aussi chaud à Londres. Il alla prendre l'air quelques minutes devant la grande porte tournante, regarda à nouveau l'heure et se dirigea vers l'ascenseur.

Quand il frappa à la porte du 605, une voix féminine dit à l'intérieur :

— Entrez !

Puis, supposant sans doute que c'était le garçon qui venait desservir :

— *Come in !*

Il tourna le bouton, la porte s'ouvrit. Il se trouva dans une chambre vibrante de soleil où une femme en peignoir était assise devant sa coiffeuse. Elle ne le regarda pas tout de suite. Elle continuait à brosser ses cheveux bruns et elle avait des épingles entre les dents. C'est dans le miroir qu'elle le vit. Ses sourcils se froncèrent.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Commissaire Maigret, de la Police Judiciaire.

— Cela vous donne le droit de vous introduire chez les gens ?

— C'est vous qui m'avez prié d'entrer.

Il était difficile de lui donner un âge. Elle avait dû être très belle, et il lui en restait quelque chose. Le soir, aux lumières, elle ferait probablement illusion, surtout si sa bouche ne prenait pas ce pli dur qu'elle avait en ce moment.

— Vous pourriez commencer par retirer votre pipe de votre bouche.

Il le fit gauchement. Il n'avait pas pensé à sa pipe.

— Ensuite, si vous avez à me parler, faites-le vite. Je ne vois pas ce que la police française peut avoir affaire avec moi. Surtout ici.

Elle ne lui faisait toujours pas face, et c'était gênant. Elle devait le savoir, s'attardait à sa coiffeuse, dans le miroir de laquelle elle le surveillait. Debout, il se sentait trop grand, trop massif. Le lit était défait. Il y avait un plateau avec les restes du petit déjeuner, et, en fait de siège, il ne voyait qu'une bergère dans laquelle il ne pouvait guère enfoncer ses larges cuisses.

Il prononça, en la regardant, lui aussi, par le truchement du miroir :

— Alain est à Londres.

Ou bien elle était très forte, ou bien ce prénom ne lui disait rien, car elle ne broncha pas. Il continua sur le même ton :

— Il est armé.

— C'est pour m'annoncer ça que vous avez traversé la Manche ? Car je suppose que vous venez de Paris. Quel nom avez-vous dit ? Je parle du vôtre.

Il était persuadé qu'elle jouait la comédie, avec l'espoir de le vexer.

— Commissaire Maigret.

— De quel quartier ?

— Police Judiciaire.

— Vous cherchez un jeune homme qui se prénomme Alain ? Il n'est pas ici. Fouillez l'appartement si cela doit vous rassurer.

— C'est lui qui vous cherche.

— Pourquoi ?

— C'est justement ce que je voudrais vous demander.

Cette fois, elle se leva, et il s'aperçut qu'elle était presque aussi grande que lui. Elle portait un peignoir d'une soie épaisse de couleur saumon qui révélait des formes encore harmonieuses. Elle alla prendre une cigarette sur un guéridon, l'alluma, sonna le maître d'hôtel. Un moment il crut que c'était dans l'intention de le faire mettre à la porte, mais, quand le serviteur se présenta, elle lui dit simplement :

— Un scotch. Sans glace. Avec de l'eau naturelle.

Puis, la porte refermée, elle se tourna vers le commissaire.

— Je n'ai rien d'autre à vous dire. Je regrette.

— Alain est le fils du baron Lagrange.

— C'est possible.

— Lagrange est un de vos amis.

Elle hocha la tête comme quelqu'un qui prend son interlocuteur en pitié.

— Écoutez, monsieur le commissaire, je ne sais pas ce que vous êtes venu faire, mais vous perdez votre temps. Sans doute y a-t-il erreur sur la personne.

— Vous vous appelez bien Jeanne Debul ?

— C'est mon nom. Vous voulez voir mon passeport ?

Il fit signe que c'était inutile.

— Le baron Lagrange a l'habitude de vous rendre visite dans votre appartement du boulevard Richard-Wallace et, sans doute, avant ça, rue Notre-Dame-de-Lorette.

— Je vois que vous êtes renseigné. Dites-moi maintenant en quoi le fait que j'aie connu Lagrange explique que vous me pourchassiez à Londres ?

— André Delteil est mort.

— Vous parlez du député ?

— Il était de vos amis aussi ?

— Je ne crois pas l'avoir rencontré. J'en ai entendu parler, comme tout le monde, lors de ses interpellations. Si je l'ai vu, c'est dans quelque restaurant ou dans quelque boîte de nuit.

— Il a été assassiné.

— Étant donné sa façon de comprendre la politique, il devait s'être fait un certain nombre d'ennemis.

— Le meurtre a été commis dans le logement de François Lagrange.

On frappait. C'était le garçon avec le whisky. Elle en but une rasade, simplement, comme quelqu'un qui a l'habitude de prendre un alcool tous les jours à la même heure, et, son verre à la main, alla s'asseoir dans la bergère, croisa les jambes, tira sur les pans de son peignoir.

— C'est tout ? questionna-t-elle.

— Alain Lagrange, le fils, s'est procuré un automatique et des cartouches. Il s'est présenté hier à votre domicile, peu avant votre départ précipité.

— Répétez ce mot-là.

— Pré-ci-pi-té.

— Parce que vous savez, je suppose, que, la veille, je n'avais pas l'intention de venir à Londres ?

— Vous n'en avez fait part à personne.

— Vous faites part de vos intentions à votre bonne ? Il est vraisemblable que c'est Georgette que vous avez questionnée ?

— Peu importe. Alain s'est présenté à votre domicile.

— On ne m'en a pas parlé. Je n'ai pas entendu sonner à la porte.

— Parce que, dans l'escalier, il a été rejoint par la concierge et qu'il a fait demi-tour.

— Il a dit à la concierge que c'était moi qu'il voulait voir ?

— Il n'a rien dit.

— Vous êtes sérieux, commissaire ? C'est réellement pour me raconter ces sornettes que vous avez fait le voyage ?

— Vous avez reçu un coup de téléphone du baron.

— Vraiment !

— Il vous a mise au courant de ce qui s'était passé. Ou peut-être étiez-vous déjà au courant.

Il avait chaud. Elle ne lui donnait aucune prise, toujours aussi calme, aussi nette dans sa tenue du matin. De temps en temps, elle trempait les lèvres dans son verre, sans penser à lui offrir à boire, et elle le laissait debout, embarrassé de sa personne.

— Lagrange est en état d'arrestation.

— C'est son affaire et la vôtre, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qu'il en dit ?

— Il essaie de faire croire qu'il est fou.

— Il a toujours été un peu fou.

— C'était pourtant votre ami ?

— Non, commissaire. Vous pouvez économiser votre ingéniosité. Vous ne me ferez pas parler, pour l'excellente raison que je n'ai rien

à dire. Si vous voulez examiner mon passeport, vous y verrez qu'il m'arrive parfois de venir passer quelques jours à Londres. Toujours à cet hôtel, où on vous le confirmera. Quant à Lagrange, le pauvre, il y a des années que je le connais.

— Dans quelles circonstances l'avez-vous rencontré ?

— Cela ne vous regarde pas. Dans les circonstances les plus banales, je vous le confie cependant, comme un homme et une femme se rencontrent.

— Il a été votre amant ?

— Vous êtes d'une délicatesse extrême.

— Il l'a été ?

— Supposons qu'il l'ait été, un soir ou une semaine, ou même un mois, il y a de cela douze ou quinze ans…

— Vous êtes restés bons amis ?

— Devions-nous nous disputer ou nous battre ?

— Vous le receviez le matin, dans votre chambre, alors que vous étiez encore au lit.

— Nous sommes le matin, mon lit est défait, et vous êtes dans ma chambre.

— Vous traitiez des affaires avec lui ?

Elle sourit.

— Quelles affaires, mon Dieu ? Vous ne savez donc pas que toutes les affaires dont parlait cette pantoufle n'existaient que dans son imagination ? Vous ne vous êtes pas donné la peine de vous renseigner sur lui ? Allez au *Fouquet's*, au *Maxim's*, dans n'importe quel bar des Champs-Élysées, et on vous éclairera votre lanterne. Ce n'était pas la peine de prendre le bateau ou l'avion pour ça.

— Vous lui donniez de l'argent ?

— C'est un crime ?

— Beaucoup ?

— Vous remarquerez que je suis patiente. Il y a un quart d'heure que j'aurais pu vous faire mettre dehors, car vous n'avez aucun droit à être ici et à me questionner. Je veux pourtant, une fois pour toutes, vous répéter que vous faites fausse route. J'ai connu le baron Lagrange, jadis, alors qu'il portait encore beau et faisait illusion. Je l'ai trouvé plus tard aux Champs-Élysées, et il a fait avec moi ce qu'il fait avec tout le monde.

— Ce qui signifie ?

— Qu'il m'a tapée. Renseignez-vous. C'est l'homme à qui il manque éternellement quelques centaines de francs pour décrocher la plus mirifique affaire et s'enrichir en quelques jours. Ce qui veut dire qu'il n'a pas de quoi payer l'apéritif qu'il est en train de boire ou le métro pour rentrer chez lui. J'ai fait comme les autres.

— Et il vous a relancée à domicile ?

— C'est tout.

— Son fils n'en est pas moins à votre recherche.

— Je ne l'ai jamais vu.

— Il se trouve à Londres depuis cette nuit.

— Dans cet hôtel ?

Ce fut la seule occasion où sa voix fut un peu moins ferme, marquant une certaine anxiété.

— Non.

Il hésita. Il avait à choisir entre deux solutions et il pencha pour celle qu'il crut la bonne :

— À l'*Hôtel Gilmore*, en face de la gare Victoria.

— Comment êtes-vous sûr que c'est moi qu'il cherche ?

— Parce que, depuis ce matin, il s'est déjà présenté dans une série de palaces en s'informant de vous. Il semble suivre la liste alphabétique. Dans moins d'une heure, il sera ici.

— Nous apprendrons alors ce qu'il me veut, n'est-ce pas ?

Il y avait un léger frémissement dans sa voix.

— Il est armé.

Elle haussa légèrement les épaules, se leva, regarda la porte.

— Je suppose que je dois vous remercier d'avoir la bonté de veiller sur moi ?

— Il est encore temps.

— De quoi ?

— De parler.

— Voilà une demi-heure que nous ne faisons que ça. Maintenant, je vous prie de me laisser seule afin que je m'habille.

Elle ajouta, d'une voix qui ne sonnait pas tout à fait clair, avec un petit rire :

— Si ce jeune homme doit réellement me rendre visite, autant que je sois prête !

Maigret sortit sans rien ajouter, les épaules rondes, mécontent de lui et d'elle, car il n'en avait rien tiré et il avait l'impression que, tout le temps de l'entretien, Jeanne Debul avait gardé la supériorité. La porte refermée, il s'arrêta dans le couloir. Il aurait aimé savoir si elle téléphonait ou manifestait une activité soudaine.

Malheureusement, une femme de chambre, la même qui l'avait vu plus tôt rôder dans le couloir, sortait d'une pièce voisine et le regardait avec insistance. Gêné, il se mit en marche vers l'ascenseur.

Dans le hall, il retrouva l'agent du Yard installé dans un des fauteuils, le regard rivé sur la porte tournante. Il s'assit à côté de lui.

— Rien ?

— Pas encore.

Il y avait, à cette heure-ci, beaucoup d'allées et venues. Des

autos s'arrêtaient sans cesse devant l'hôtel, amenant non seulement des voyageurs, mais des Londoniens qui venaient déjeuner ou simplement prendre un verre au bar. Tous étaient fort gais. Tous avaient sur le visage le même ravissement que Pyke devant cette journée exceptionnelle. Des groupes se formaient. Trois ou quatre personnes entouraient toujours la réception. Des femmes, dans les fauteuils, attendaient leur compagnon, qu'elles suivaient ensuite dans la salle à manger.

Maigret se souvenait d'une autre issue de l'hôtel donnant sur l'Embankment. S'il avait été à Paris… Cela aurait été tellement facile ! Pyke avait beau s'être mis à la disposition, il ne voulait pas en abuser. Au fond, ici, il avait toujours peur de se montrer ridicule. Est-ce que l'inspecteur Pyke avait eu la même sensation humiliante lors de son séjour en France ?

Là-haut, par exemple, dans le couloir, ce n'est pas la présence d'une femme de chambre qui, en France, l'aurait gêné. Il lui aurait raconté n'importe quoi, probablement qu'il était de la police, et aurait continué sa surveillance.

— Belle journée, sir !

Même cela qui commençait à l'agacer. Ces gens étaient trop contents de leur soleil exceptionnel. Plus rien d'autre ne comptait. Les passants, dans la rue, marchaient comme dans un rêve.

— Vous croyez qu'il viendra, sir ?

— C'est probable, non ? Le *Savoy* est sur sa liste.

— J'ai un peu peur que Fenton se soit montré maladroit.

— Qui est Fenton ?

— Mon collègue, que l'inspecteur Pyke a envoyé au *Lancaster*. Il devait s'installer comme moi devant la réception et attendre. Ensuite, à la sortie du jeune homme, le prendre en filature.

— Il est mauvais ?

— Il n'est pas mauvais, sir. C'est un très bon agent. Seulement il est roux et il porte des moustaches. De sorte que, quand on l'a vu une fois, on le reconnaît.

L'agent regarda sa montre, soupira.

Maigret, lui, surveillait les ascenseurs. Jeanne Debul sortit de l'un d'eux, vêtue d'un joli deux-pièces printanier. Elle paraissait tout à fait à son aise. Aux lèvres, elle avait le vague sourire d'une femme qui se sait jolie et bien habillée. Plusieurs hommes la suivirent du regard. Maigret avait remarqué le gros diamant qu'elle portait au doigt.

Le plus naturellement du monde, elle fit quelques pas dans le hall en regardant les visages autour d'elle, puis déposa sa clé sur le bureau du concierge, hésita.

Elle avait vu Maigret. Était-ce pour lui qu'elle tenait la scène ?

Deux endroits s'offraient pour déjeuner : la grande salle à manger, d'une part, qui faisait suite au hall et dont les baies vitrées donnaient sur la Tamise, et, d'autre part, le grill, moins vaste, moins solennel, où il y avait davantage de monde et dont les fenêtres permettaient de voir l'entrée de l'hôtel.

C'est vers le grill qu'elle se dirigea enfin. Elle dit quelques mots au maître d'hôtel, qui la conduisit avec empressement vers une petite table près d'une fenêtre.

Au même instant, l'agent prononçait, à côté de Maigret :

— C'est lui…

Le commissaire regarda vivement dans la rue à travers la porte tournante, ne vit personne ressemblant à la photographie d'Alain Lagrange, ouvrit la bouche pour une question.

Avant même de la formuler, il comprit. Un petit homme très roux, aux moustaches flamboyantes, s'approchait de la porte.

Il ne s'agissait pas d'Alain, mais de l'agent Fenton. Dans le hall, il chercha son collègue des yeux, s'en approcha et, ignorant la présence de Maigret, questionna :

— Il n'est pas venu ?

— Non.

— Il s'est présenté au *Lancaster*. Je l'ai suivi ensuite. Il est entré au *Montréal*. Je me demande s'il m'a aperçu. Il s'est retourné deux ou trois fois. Puis, brusquement, il a sauté dans un taxi. J'ai perdu une minute avant d'en trouver un à mon tour. Je me suis adressé à cinq autres hôtels. Il ne…

Un des chasseurs se penchait sur Maigret :

— Le chef de la réception voudrait vous dire un mot, murmurait-il à voix basse.

Maigret le suivait. Le chef de la réception, en jaquette, une fleur à la boutonnière, tenait un récepteur téléphonique à la main. Il adressait un clin d'œil à Maigret, un signe que le commissaire croyait comprendre. Puis il disait dans l'appareil :

— Je vous passe l'employé qui est au courant.

Maigret s'empara du récepteur.

— Allô !

— Vous parlez français ?

— Oui… *Yes*… Je parle français…

— Je voudrais savoir si M^me^ Jeanne Debul est descendue chez vous.

— De la part de qui ?

— D'un de ses amis.

— Vous désirez lui parler ? Je peux faire sonner son appartement.

— Non. Non…

La voix paraissait lointaine.

— Sa clé n'est pas au tableau. Elle doit donc être chez elle. Je suppose qu'elle ne tardera pas à descendre…

— Je vous remercie.

— Est-ce que je ne peux pas… ?

Alain avait déjà raccroché. Il n'était pas si bête, en somme. Il avait dû s'apercevoir qu'il était suivi. Plutôt que de se présenter en personne dans les différents hôtels, il avait pris le parti de téléphoner d'une cabine publique ou d'un bar.

Le chef de la réception tenait un autre appareil à la main.

— Encore pour vous, monsieur Maigret.

Cette fois, c'était Pyke qui lui demandait s'il déjeunerait avec lui.

— Il est préférable que je reste ici.

— Mes hommes ont réussi ?

— Pas tout à fait. Ce n'est pas de leur faute.

— Vous avez perdu la piste.

— Il viendra certainement ici.

— En tout cas, ils sont à votre disposition.

— Je garderai celui qui ne s'appelle pas Fenton, si vous le permettez.

— Gardez Bryan. Fort bien. Il est intelligent. Peut-être ce soir ?

— Peut-être ce soir.

Il rejoignit les deux hommes qui bavardaient toujours et qui se turent à son arrivée. Bryan avait dû révéler à Fenton qui il était, et le rouquin se montrait contrit.

— Je vous remercie, monsieur Fenton. J'ai trouvé la trace du jeune homme. Je n'aurai plus besoin de vous aujourd'hui. Vous prenez un verre ?

— Jamais en service.

— Vous, monsieur Bryan, j'aimerais que vous alliez déjeuner au grill, à proximité de cette dame qui porte un deux-pièces à petites fleurs bleues. Si elle sort, essayez de la suivre.

Un léger sourire glissa sur les lèvres de Bryan, qui regardait son camarade s'éloigner.

— Comptez sur moi.

— Vous ferez mettre l'addition sur mon compte.

Maigret avait soif. Il eut soif pendant plus d'une demi-heure. Comme les fauteuils trop profonds lui tenaient chaud, il se levait, errait dans le hall, mal à l'aise au milieu des gens qui parlaient anglais et qui, tous, avaient une raison d'être là.

Combien de fois vit-il tourner la porte qui, à chaque coup, envoyait un reflet de soleil sur un des murs ? Davantage encore. C'était un va-et-vient incessant. Les autos s'arrêtaient, repartaient,

les vieux taxis confortables et pittoresques de Londres, des Rolls-Royce, ou des Bentley aux chauffeurs impeccables, des petites machines en forme de voitures de course.

La soif lui enflait la gorge et, d'où il était, il pouvait voir le bar rempli de consommateurs, les pâles Martinis qui, de loin, paraissaient si frais dans leur verre embué, les whiskies que les clients, debout au bar, tenaient à la main.

S'il allait là-bas, il perdait la porte de vue. Il s'approchait, repartait, regrettait d'avoir renvoyé Fenton qui aurait quand même pu prendre la planque pendant quelques minutes.

Quant à Bryan, il était en train de manger et de boire, Maigret commençait à avoir faim aussi.

Il se rasseyait en soupirant quand un vieux gentleman à cheveux blancs, dans le fauteuil voisin du sien, pressa un bouton électrique que Maigret n'avait pas aperçu. Quelques instants plus tard, un garçon en veste blanche se penchait sur lui.

— Un double scotch avec de la glace.

Voilà ! C'était aussi simple que ça. Il ne lui était pas venu à l'idée qu'il pouvait se faire servir dans le hall.

— La même chose pour moi. Je présume que vous n'avez pas de bière ?

— Si, sir. Quelle bière désirez-vous ?

Le bar avait toutes les sortes de bières, de la hollandaise, de la danoise, de l'allemande et même une bière française d'exportation que Maigret ne connaissait pas.

En France, il en aurait commandé deux verres à la fois, tant il était altéré. Ici, il n'osa pas. Et il enrageait de ne pas oser. Cela l'humiliait de se sentir intimidé.

Est-ce que les garçons, les maîtres d'hôtels, les chasseurs, les portiers étaient plus impressionnants que ceux d'un palace de Paris ? Il lui semblait que tout le monde le regardait, que le vieux monsieur, son voisin, l'étudiait d'un œil critique.

Alain Lagrange allait-il se décider à venir, oui ou non ?

Ce n'était pas la première fois que cela lui arrivait : Maigret, tout à coup, sans raison plausible, perdait confiance en soi. Que faisait-il là, en réalité. Il avait passé la nuit sans dormir. Il était allé boire du café dans une loge de concierge, puis il avait écouté les histoires d'une grosse fille en pyjama rose qui lui montrait une tranche de ventre et s'efforçait de se rendre intéressante.

Encore ? Alain Lagrange lui avait chipé son revolver, avait menacé un passant, dans la rue, et lui avait volé son portefeuille avant de s'embarquer à bord de l'avion de Londres. À l'Infirmerie spéciale, le baron faisait le fou.

Et s'il était réellement fou ?

À supposer qu'Alain se présente à l'hôtel, qu'est-ce que Maigret allait faire ? L'aborder gentiment ? Lui dire qu'il désirait une explication ?

S'il essayait de s'échapper, s'il se débattait ? De quoi aurait-il l'air, devant tous ces Anglais qui souriaient à leur soleil, de s'attaquer à un gamin ? Peut-être est-ce sur lui qu'on tomberait à bras raccourcis ?

Cela lui était arrivé une fois, à Paris, pourtant, quand il était encore jeune et qu'il faisait la voie publique. Au moment où il mettait la main sur l'épaule d'un voleur à la tire, à une sortie de métro, le type s'était mis à crier : « Au secours ! » Et c'était Maigret que la foule avait maintenu jusqu'à l'arrivée des sergents de ville.

Il avait encore soif, hésitait à sonner, poussait enfin le bouton blanc, persuadé que son voisin à cheveux blancs le considérait comme un homme mal élevé qui boit des verres de bière en enfilade.

— Un…

Il crut reconnaître une silhouette, dehors, prononça, sans penser :

— *Whisky and soda*…

— Bien, sir.

Ce n'était pas Alain. De près il ne lui ressemblait pas du tout, et d'ailleurs il rejoignait une jeune fille qui l'attendait dans le bar.

Maigret était encore là, tout engourdi, la bouche mauvaise, quand une Jeanne Debul en pleine forme sortit du grill et gagna la porte-tambour.

Dehors, elle attendit qu'un des portiers eût sifflé un taxi. Bryan suivait, guilleret lui aussi, et adressa en passant un clin d'œil à Maigret. Il avait l'air de dire : « N'ayez pas peur ! Il monta dans un second taxi.

Si Alain Lagrange avait été gentil, il serait arrivé maintenant. Jeanne Debul n'était plus là. Il n'y avait donc pas de danger qu'il se précipite sur elle en déchargeant son automatique. Le hall était plus calme qu'une demi-heure auparavant. Les gens avaient mangé. Plus roses, ils s'en allaient les uns après les autres à leurs affaires, ou se promener dans Piccadilly et dans Regent Street.

— Même chose, sir ?

— Non, cette fois je désirerais un sandwich.

— Je vous demande pardon, sir. Il nous est interdit de servir à manger dans le hall.

Il en aurait pleuré de rage.

— Alors servez-moi ce que vous voudrez. La même chose, soit !

Tant pis, après tout. Ce n'était pas sa faute !

CHAPITRE 7

D'une actuelle tablette de chocolat au lait et d'un chat d'autrefois qui ameuta tout un quartier.

À trois heures, à trois heures et demie, à quatre heures, Maigret était toujours là, aussi mal dans sa peau que quand, après des jours et des jours de chaleur orageuse, les gens se regardent hargneusement, si accablés qu'on s'attend à les voir ouvrir la bouche pour respirer comme des poissons hors de l'eau.

La différence, c'est qu'il était le seul dans cet état. Il n'y avait pas le moindre orage dans l'air. Le ciel, au-dessus du Strand, restait d'un joli bleu aéré, sans trace de violet, avec parfois un petit nuage blanc qui flottait dans l'espace comme une plume échappée d'un édredon.

Par moments, il se surprenait à examiner ses voisins comme s'il leur vouait une haine personnelle. À d'autres moments, un complexe d'infériorité lui pesait sur l'estomac et lui donnait un air sournois.

Ils étaient tous trop nets, trop sûrs d'eux-mêmes. Le plus exaspérant de tous était encore le chef de la réception, avec sa jaquette suave, son faux col qu'aucune sueur ne mollissait. Il avait pris Maigret en amitié, ou peut-être en pitié, et de temps en temps il lui adressait un sourire à la fois complice et encourageant.

Il semblait lui dire, par-dessus le va-et-vient des voyageurs anonymes : « Nous sommes tous les deux victimes du devoir professionnel. Ne puis-je rien faire pour vous ? »

Maigret lui aurait sans doute répondu : « M'apporter un sandwich. »

Il avait sommeil. Il avait chaud. Il avait faim. Quand, quelques minutes après trois heures, il avait sonné pour un nouveau verre de bière, le garçon s'était montré aussi choqué que s'il s'était mis en bras de chemise dans une église.

— Je regrette, sir. Le bar est fermé jusqu'à cinq heures et demie, sir !

Le commissaire avait grommelé quelque chose comme :

— Sauvages !

Et, dix minutes plus tard, il s'était approché, gêné, d'un chasseur, le plus jeune, le moins impressionnant.

— Pourriez-vous aller m'acheter une tablette de chocolat ?

Il était incapable de rester davantage sans manger, et c'est ainsi

qu'il absorba par petits morceaux une tablette de chocolat au lait enfouie au fond de sa poche. Ne ressemblait-il pas, dans ce hall de palace au policier français des caricatures, que les journalistes parisiens appellent les « chaussettes à clous » ? Il se surprenait à s'épier dans les miroirs, se trouvait lourd, mal habillé. Pyke, lui, n'avait pas l'aspect d'un policier, mais d'un directeur de banque. Plutôt d'un sous-directeur. Ou d'un employé de confiance, d'un employé méticuleux.

Est-ce que Pyke attendrait, comme Maigret était en train de le faire, sans même savoir s'il se passerait quelque chose ?

À quatre heures moins vingt, le chef de la réception lui adressa un signe.

— Paris vous demande. Je suppose que vous préférez prendre la communication ici ?

Des cabines téléphoniques s'alignaient dans une pièce à droite du hall, mais de là il ne pourrait plus en surveiller l'entrée.

— C'est vous, patron ?

Cela faisait du bien d'entendre la voix du brave Lucas.

— Quoi de neuf là-bas, vieux ?

— Le revolver est retrouvé. J'ai cru qu'il valait mieux vous prévenir.

— Raconte.

— Un peu avant midi, je suis allé faire un tour chez le vieux.

— Rue Popincourt ?

— Oui. À tout hasard, je me suis mis à fouiller dans les coins. Je n'ai rien trouvé. Puis, parce que j'entendais un bébé qui pleurait dans la cour, je me suis penché par la fenêtre. Le logement, vous vous en souvenez, est au dernier étage, assez bas de plafond. Une corniche recueille l'eau du toit, et j'ai remarqué qu'on pouvait atteindre cette corniche avec la main.

— Le revolver se trouvait dans la corniche ?

— Oui. Juste au-dessous de la fenêtre. Un petit automatique de fabrication belge, très joli, qui porte, gravées, les initiales A. D.

— André Delteil ?

— Exactement. Je me suis renseigné à la préfecture. Le député avait un permis de port d'arme. Le numéro coïncide.

— C'est l'arme qui a servi ?

— L'expert vient de me donner son rapport par téléphone. Je l'attendais pour vous rappeler. Il est affirmatif.

— Des empreintes ?

— Du mort et de François Lagrange.

— Il ne s'est rien passé d'autre ?

— Les journaux de l'après-midi publient des colonnes. Il y a des reporters plein le couloir. Je crois que l'un d'eux, qui a eu vent de

votre départ pour Londres, a pris l'avion. Le juge Rateau a téléphoné deux ou trois fois pour savoir si vous aviez donné de vos nouvelles.

— C'est tout ?

— Il fait un temps magnifique.

Lui aussi !

— Tu as déjeuné ?

— Très bien, patron.

— Moi pas ! Allô ! Ne coupez pas, mademoiselle. Tu écoutes, Lucas ? Je voudrais que tu fasses surveiller à tout hasard l'immeuble qui porte le numéro 7 *bis* boulevard Richard-Wallace à Neuilly. Aussi que tu interroges les chauffeurs de taxi pour savoir si l'un d'eux a conduit Alain Lagrange… Attention ! Il s'agit du fils, dont tu as la photo…

— J'ai compris.

— Pour savoir, dis-je, si l'un d'eux l'a conduit jeudi matin à la gare du Nord.

— Je croyais qu'il n'était parti qu'au cours de la nuit, en avion.

— Peu importe. Annonce au patron que je l'appellerai dès que j'aurai du nouveau.

— Vous n'avez pas retrouvé le gosse ?

Il préféra ne pas répondre. Il lui déplaisait d'avouer qu'il avait eu Alain au bout du fil, que pendant des heures on avait suivi minute par minute ses allées et venues à travers les rues de Londres, mais qu'on n'en était pas plus avancé.

Alain Lagrange, avec en poche le gros automatique volé à Maigret, était quelque part, pas loin sans doute, et tout ce que le commissaire pouvait faire était d'attendre en regardant la foule aller et venir autour de lui.

— Je te laisse.

Ses paupières picotaient. Il n'osait plus s'installer dans un fauteuil par crainte de s'y assoupir. Le chocolat lui tournait sur le cœur.

Il alla prendre l'air devant la porte.

— Taxi, sir ?

Il n'avait pas le droit de prendre un taxi non plus, pas le droit d'aller se promener, le droit de rien, que de rester là à faire l'imbécile.

— Beau temps, sir !

Il était à peine rentré dans le hall que son ennemi intime, le chef de la réception, le rappelait, le sourire aux lèvres, un téléphone à la main.

— Pour vous monsieur Maigret.

C'était Pyke.

— Je viens de recevoir des nouvelles téléphoniques de Bryan et vous les transmets.

— Je vous remercie.

— La dame s'est fait déposer à Piccadilly Circus et a remonté à pied Regent Street en s'arrêtant devant les étalages. Elle ne paraissait pas pressée. Elle est entrée dans deux ou trois magasins pour quelques emplettes qu'elle a fait livrer au *Savoy*. Vous en désirez la liste ?

— De quoi s'agit-il ?

— Du linge, des gants, des chaussures. Elle a pris ensuite Old Bond Street pour revenir par Piccadilly et est entrée, il y a une demi-heure, dans un cinéma-spectacle permanent. Elle s'y trouve toujours. Bryan continue à la surveiller.

Encore un détail qui ne l'aurait pas frappé à un autre moment, mais qui le mettait de mauvaise humeur : au lieu de lui téléphoner à lui, Maigret, Bryan avait téléphoné à son chef hiérarchique.

— Nous dînons toujours ensemble ?

— Je n'en suis pas sûr. Je commence même à en douter.

— Fenton est navré de ce qui est arrivé.

— Il n'y a pas de sa faute.

— Si vous avez besoin d'un de mes hommes, ou de plusieurs d'entre eux…

— Merci.

Que faisait donc cet animal d'Alain ? Fallait-il croire que Maigret s'était trompé de bout en bout ?

— Vous pouvez me donner l'*Hôtel Gilmore* ? demanda-t-il, la conversation avec Pyke terminée.

À l'expression du chef de la réception, il comprit que ce n'était pas un hôtel de premier ordre. Cette fois, il dut parler anglais, l'homme qu'il avait au bout du fil ne comprenant pas un mot de français.

— M. Alain Lagrange, qui est descendu chez vous de très bonne heure ce matin, est-il passé par l'hôtel dans le courant de la journée ?

— Qui est à l'appareil ?

— Le commissaire Maigret, de la Police Judiciaire de Paris.

— Gardez la communication, s'il vous plaît.

On appelait quelqu'un d'autre, à la voix plus grave, qui devait être plus important.

— Pardon ? Le directeur de l'*Hôtel Gimore* écoute.

Maigret raconta son boniment.

— Pour quelle raison posez-vous cette question ?

Il se lança dans une explication embrouillée, faute de trouver les mots anglais adéquats. Le chef de la réception finit par lui prendre

l'appareil des mains.

— Vous permettez ?

Il n'eut besoin que de deux phrases, lui, dans lesquelles il était question de Scotland Yard. Quand il raccrocha, il était enchanté de lui.

— Ces gens-là se méfient toujours un peu des étrangers. Le directeur du *Gilmore* se demandait justement s'il devait alerter la police. Le jeune homme a pris sa clef et est monté dans sa chambre vers une heure. Il n'y est pas resté très longtemps. Plus tard, une femme de chambre, qui nettoyait un appartement au même étage, a signalé que son passe-partout, qu'elle avait laissé sur la porte, avait disparu. Cela vous dit quelque chose ?

— Oui.

L'histoire changeait même quelque peu l'idée qu'il s'était faite du jeune Alain. L'esprit du gamin avait travaillé depuis le matin. Il s'était dit que, si le passe-partout d'un domestique ouvre toutes les chambres d'un hôtel, il y a des chances pour qu'il ouvre les chambres d'un autre hôtel aussi.

Maigret alla s'asseoir. Quand il regarda l'heure, il était cinq heures. Il retourna soudain à la réception.

— Croyez-vous qu'un passe-partout de l'*Hôtel Gilmore* ouvre les chambres d'ici ?

— C'est improbable.

— Voulez-vous vous assurer qu'aucune de vos domestiques n'a égaré son passe-partout ?

— Je suppose qu'elle l'aurait signalé à la directrice d'étage, qui elle-même l'aurait… Un instant…

Il en finit avec un monsieur qui désirait changer d'appartement parce qu'il y avait trop de soleil dans le sien, puis disparut dans un bureau voisin, où on entendit plusieurs sonneries de téléphone.

Quand il revint, il n'était plus aussi protecteur, et son front était plissé.

— Vous avez raison. Un trousseau de clefs a disparu, au sixième.

— De la même façon qu'au *Gilmore* ?

— De la même façon. Pendant qu'elles font les chambres, les servantes ont la manie, malgré le règlement, de laisser les clefs sur la porte.

— Il y a combien de temps que cela s'est produit ?

— Une demi-heure. Vous croyez que cela va nous amener du trouble ?

Et l'homme regardait le hall du même air soucieux qu'un capitaine qui a la responsabilité de son navire. Ne fallait-il pas, coûte que coûte, éviter le moindre incident qui ternirait l'éclat d'une aussi belle journée ?

En France, Maigret lui aurait dit : « Donnez-moi un autre passe-partout. Je vais là-haut. Si Jeanne Debul revient retenez-la un moment et avertissez-moi. »

Pas ici. Il était sûr qu'on ne lui permettrait pas de pénétrer, sans mandat, dans un appartement loué à une autre personne.

Il fut assez prudent pour rôder encore un bon moment dans le hall. Puis il décida d'attendre l'ouverture du bar, puisque ce n'était plus qu'une question de minutes, et négligeant de surveiller la porte tournante, il s'y accouda le temps de boire deux grands demis.

— Vous avez soif, sir.

— Oui !

Ce oui-là était assez lourd pour écraser le souriant barman.

Il évolua pour quitter le hall sans être vu de la réception, prit l'ascenseur, anxieux à l'idée que tout son plan tenait désormais à l'humeur d'un ou d'une domestique.

Le long couloir était vide quand il s'y engagea, et il ralentit le pas, s'arrêta tout à fait jusqu'à ce qu'il vît une porte s'ouvrir, un valet en gilet rayé paraître, une paire d'escarpins à la main.

Alors, avec l'assurance d'un voyageur sans arrière-pensée, sifflotant entre ses dents, il se dirigea vers la 605, fouilla ses poches, se montra embarrassé.

— *Valet, please !*

— *Yes, sir.*

Il fouillait toujours. Ce n'était pas le même valet que le matin. La relève devait avoir eu lieu.

— Vous ne voudriez pas m'ouvrir la porte que je n'aie pas à descendre pour aller chercher ma clef ?

L'autre n'y vit pas malice.

— Avec plaisir, sir.

La porte ouverte il ne regarda pas à l'intérieur, où il aurait vu une robe de chambre féminine qui pendait.

Maigret referma avec soin, s'épongea, marcha jusqu'au milieu de la chambre, où il dit d'une voix normale qu'il eût employé pour parler à un interlocuteur :

— Et voilà !

Il n'avait pas pénétré dans la salle de bains, dont la porte était entrouverte, ni regardé dans les placards. Il était ému, au fond, beaucoup plus qu'il ne le laissait paraître et que sa voix ne le laissait soupçonner.

— Nous, y sommes, petit. Nous allons enfin pouvoir bavarder tous les deux.

Il s'assit lourdement dans la bergère, croisa les jambes, tira une pipe de sa poche et l'alluma. Il était persuadé qu'Alain Lagrange était caché quelque part, peut-être dans une des penderies, peut-être

sous le lit.

Il savait aussi que le jeune homme était armé, que c'était un nerveux, qu'il devait être à bout de nerfs.

— Tout ce que je te demande, c'est de ne pas faire l'idiot.

C'est du côté du lit qu'il crut entendre un léger bruit. Il n'en fut pas sûr, ne se pencha pas.

— Une fois, continua-t-il comme s'il racontait une histoire, j'ai assisté à une drôle de scène, près de chez moi, boulevard Richard-Lenoir. C'était en été aussi, un soir qu'il avait fait très chaud, qu'il faisait encore chaud et que tout le quartier était dehors.

Il parlait lentement, et quelqu'un qui serait entré à ce moment l'aurait pris à tout le moins pour un original.

— Je ne sais pas qui a vu le chat le premier. Je crois me souvenir que c'est une petite fille qui aurait dû être au lit à cette heure-là. Il commençait à faire noir. Elle a désigné une forme sombre dans un arbre. Comme toujours, des passants se sont arrêtés. De ma fenêtre, où j'étais accoudé, je les voyais gesticuler. D'autres se sont ajoutés au groupe. À la fin, il y avait cent personnes au pied de l'arbre, et j'ai fini par aller voir aussi.

Il s'interrompit pour remarquer :

— Ici, nous sommes seuls ; cela rend la chose plus facile. Ce qui attroupait les badauds, sur le boulevard, c'était un chat, un gros chat brun tapi tout au bout d'une branche. Il paraissait effrayé de se trouver là. Il n'avait pas dû se rendre compte qu'il montait si haut. Il n'osait pas bouger pour faire demi-tour. Il n'osait pas sauter non plus. Les femmes, le nez en l'air, le plaignaient. Les hommes cherchaient un moyen de le tirer de sa mauvaise position.

« — Je vais chercher une échelle double annonça un artisan qui habitait en face.

» On dressa l'échelle. Il y monta. Il s'en fallait d'un mètre qu'il puisse atteindre la branche, mais déjà, à la vue de son bras tendu, le chat soufflait de colère et essayait de griffer.

« Un gamin proposa :

» — Je vais grimper.

» — Tu ne peux pas. La branche n'est pas assez solide.

» — Je la secouerai, et vous n'aurez qu'à tendre un drap de lit.

» Il avait dû voir les pompiers au cinéma.

» C'était devenu un événement passionnant. Une concierge a apporté un drap. Le gamin a secoué la branche, et la pauvre bête, au bout de celle-ci, se raccrochait de toutes ses griffes en lançant des regards affolés.

» Tout le monde avait pitié.

» — Si on avait une échelle plus haute…

» — Attention ! Il est peut-être enragé. Il a du sang autour de sa

bouche.

» C'était vrai. On avait pitié et on avait peur aussi, tu comprends ? Personne ne voulait aller dormir sans connaître la fin de l'histoire du chat. Comment lui mettre dans la tête qu'il pouvait sans danger se laisser tomber dans le drap tendu ? Ou qu'il lui suffisait de faire demi-tour ? »

Maigret s'attendait presque à ce qu'une voix demande :

— Qu'est-ce qui est arrivé ?

Mais il n'y eut pas de question, et il continua tout seul :

— On a fini par l'avoir, un grand type maigre qui s'est glissé le long de la branche et qui, avec une canne, est parvenu à faire tomber le chat dans le drap. Quand on a ouvert celui-ci, l'animal a bondi si vite qu'on l'a à peine vu traverser la rue et il s'est engouffré dans un soupirail. C'est tout.

Cette fois, il était sûr qu'on avait bougé sous le lit.

— Le chat avait peur parce qu'il ignorait qu'on ne lui voulait pas de mal.

Un silence. Maigret tirait sur sa pipe.

— Je ne te veux pas de mal non plus. Ce n'est pas toi qui as tué André Delteil. Quant à mon automatique, l'affaire n'est pas bien grave. Qui sait ? À ton âge, dans l'état où tu étais, j'aurais peut-être fait la même chose. C'est ma faute, en somme. Mais oui. Si, ce midi-là, je n'étais pas allé prendre l'apéritif, je serais arrivé chez moi une demi-heure plus tôt, alors que tu t'y trouvais encore.

Il parlait d'une voix neutre, presque endormante.

— Que se serait-il passé ? Tu m'aurais raconté tout bonnement ce que tu avais l'intention de me raconter. Car c'est pour me parler que tu es venu chez moi. Tu ignorais qu'un revolver traînait sur la cheminée. Tu voulais me dire la vérité et me demander de sauver ton père.

Il se tut plus longtemps pour donner à ses paroles le temps de pénétrer dans la tête du jeune homme.

— Ne bouge pas encore. Ce n'est pas nécessaire. Nous sommes très bien comme ça. Je te recommande seulement de faire attention à l'automatique. C'est un modèle spécial, dont la police américaine est très fière. La détente est si sensible qu'il suffit d'y toucher à peine pour faire partir le coup. Je ne m'en suis jamais servi. C'est un souvenir, tu comprends ?

Il soupira.

— Maintenant, voyons un peu ce que tu m'aurais dit si j'étais rentré déjeuner plus tôt. Il aurait bien fallu que tu me parles du cadavre… Attends… Nous ne sommes pas pressés… D'abord, je suppose que tu n'étais pas chez toi, le mardi soir, quand Delteil a rendu visite à ton père… Si tu avais été là, les choses se seraient

passées autrement. Tu as dû rentrer alors que tout était fini. Probablement que le corps était caché dans la chambre qui sert de débarras, peut-être déjà dans la malle. Ton père ne t'a rien dit. Je parie que vous ne vous parlez pas beaucoup, tous les deux ?

Il se surprenait à attendre une réponse.

— Bon ! Peut-être que tu t'es douté de quelque chose, peut-être pas. Toujours est-il que, le matin, tu as découvert le corps. Tu t'es tu. Il est difficile d'aborder un sujet comme celui-là avec son père.

« Le tien était effondré, malade.

» Alors tu as pensé à moi, parce que tu as lu les coupures de journaux que ton père collectionnait.

» Tiens ! Voici à peu près ce que tu m'aurais dit :

» — *Il y a un cadavre dans notre appartement. J'ignore ce qui s'est passé, mais je connais mon père. D'abord il n'y a jamais eu d'arme dans la maison.*

» Car je parie qu'il n'y en a jamais eu, est-ce vrai ? Je ne connais pas beaucoup ton père, mais je suis sûr qu'il a très peur des revolvers.

» Tu aurais continué :

» — *C'est un homme incapable de faire du mal à quelqu'un. N'empêche pas que c'est lui qu'on va accuser. Il ne dira pas la vérité parce qu'il s'agit d'une femme.*

» Si cela s'était passé ainsi, je t'aurais aidé, bien sûr. Nous aurions cherché la vérité ensemble.

» À l'heure qu'il est, il est à peu près certain que cette femme serait en prison. »

Espérait-il que ce serait pour tout de suite ? Il s'épongea, guettant une réaction qui ne venait pas.

— J'ai eu une conversation assez longue avec ta sœur. Je pense que tu ne l'aimes pas beaucoup. C'est une égoïste, qui ne pense qu'à elle. Je n'ai pas eu le temps de voir ton frère Philippe. Mais il doit être encore plus dur qu'elle. Tous les deux en veulent à ton père, de l'enfance qu'ils ont eue, alors que ton père, en somme, a fait ce qu'il pouvait. Il n'est pas donné à tout le monde d'être fort. Toi, tu as compris…

Tout bas, il se disait : « Faites, Seigneur, qu'elle ne rentre pas à ce moment ! »

Car, alors, il en serait probablement comme du chat du boulevard Richard-Lenoir, avec toute la population du *Savoy* autour d'un adolescent à bout de nerfs.

— Vois-tu, il y a des choses que tu sais et que je ne sais pas, mais il en est d'autres que je connais et que tu ignores. Ton père, à l'heure qu'il est, se trouve à l'Infirmerie spéciale du Dépôt. Cela signifie qu'il est en état d'arrestation, mais qu'on se demande s'il est sain d'esprit. En fin de compte, comme d'habitude, les psychiatres ne sont pas d'accord. Ils ne sont jamais d'accord. Ce qui doit le plus l'inquiéter, c'est de ne pas savoir ce que tu es devenu, ni ce que tu vas faire. Il te connaît, te sait capable d'aller jusqu'au bout de tes idées.

« Jeanne Debul, elle est au cinéma.

» Cela n'avancerait personne qu'elle soit tuée en rentrant dans sa chambre. Ce serait même assez ennuyeux, d'abord parce qu'il deviendrait impossible de l'interroger, ensuite parce que, toi tu tomberais dans les mains de la justice anglaise qui, selon toutes probabilités, finirait par te pendre.

» Voilà mon petit.

» Il fait horriblement chaud dans cette pièce, et je vais ouvrir la fenêtre. Je ne suis pas armé, c'est par erreur qu'on s'imagine que les inspecteurs et les commissaires de la P. J. sont armés. En réalité, ils n'ont pas davantage le droit de l'être que les autres citoyens.

» Je ne regarde pas sous le lit. Je sais que tu y es. Je sais à peu près ce que tu penses. C'est difficile, évidemment ! C'est moins spectaculaire que de tirer sur une femme en jouant les justiciers. »

Il se dirigea vers la fenêtre qu'il ouvrit, s'y accouda, l'oreille tendue, en regardant dehors. Rien ne bougeait toujours derrière lui.

— Tu ne te décides pas ?

Il s'impatienta, fit à nouveau face à la pièce.

— Tu vas me faire croire que tu es moins intelligent que je le pensais ! À quoi cela t'avance-t-il de rester là ? Réponds, idiot ! Car, après tout, tu n'es qu'un petit idiot. Tu n'as rien compris à cette histoire et, si tu continues, c'est toi qui finiras par faire condamner ton père. Laisse mon automatique tranquille, tu entends ? Je te défends d'y toucher. Pose-le par terre. Maintenant, sors de là.

Il paraissait vraiment en colère. Peut-être l'était-il pour de bon. En tout cas, il avait hâte d'en finir avec cette scène désagréable.

Comme pour le chat, toujours, il suffisait d'un faux mouvement, d'une idée passant par la tête du jeune homme.

— Dépêche-toi. Elle ne va pas tarder à rentrer. Ce serait sans prestige qu'elle nous trouve, toi sous le lit, moi m'efforçant de t'en faire sortir. Je compte jusqu'à trois… Un… deux… Si à trois tu n'es pas debout, je téléphone au détective de l'hôtel et…

Alors, enfin, des pieds parurent, des semelles éculées, puis des chaussettes de coton, le bas d'un pantalon qu'Alain retroussait en rampant.

Pour l'aider, Maigret retourna à la fenêtre d'où il entendait un glissement sur le plancher, puis le léger bruit de quelqu'un qui se dresse. Il n'oubliait pas que le jeune homme était armé, mais il tenait à lui donner le temps de se reprendre.

— Ça y est ?

Il fit volte-face. Alain était devant lui, de la poussière sur son complet bleu, la cravate de travers, les cheveux en désordre. Très pâle, ses lèvres tremblaient, son regard semblait vouloir traverser les objets.

— Rends-moi mon automatique.

Maigret tendait la main, et son interlocuteur fouillait sa poche de droite, tendait la main à son tour.

— Tu ne trouves pas qu'on est mieux ainsi ?

Il y eut un faible :

— Oui.

Puis, tout de suite :

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— D'abord boire et manger. Tu n'as pas faim, toi ?

— Si. Je ne sais pas.

— Moi, j'ai très faim, et il y a un excellent grill au rez-de-chaussée.

Il se dirigea vers la porte.

— Où as-tu mis le passe-partout ?

Il en tira, non pas un, mais tout un trousseau de son autre poche.

— Il vaut mieux que je les rende à la réception, car ils sont capables d'en faire un drame.

Dans le couloir, il s'arrêta devant sa propre porte.

— Nous ferions mieux d'aller nous rafraîchir un peu.

Il ne voulait pas de crise. Il savait que celle-ci ne tenait qu'à un fil. C'est pourquoi il occupait l'esprit de son interlocuteur par de menus détails matériels.

— Tu as un peigne ?

— Non.

— Tu peux te servir du mien. Il est propre.

Cela lui valut presque un sourire.

— Pourquoi faites-vous tout ça !

— Tout quoi ?

— Vous le savez bien.

— Peut-être parce que j'ai été un jeune homme aussi. Et que j'ai eu un père. Donne-toi un coup de brosse. Retire ton veston. Les ressorts du lit n'ont pas été nettoyés depuis longtemps.

Lui-même se lava les mains et le visage à l'eau fraîche.

— Je me demande si je ne vais pas encore une fois changer de

chemise. J'ai tellement transpiré aujourd'hui !

Il le fit, de sorte qu'Alain le vit la poitrine nue, avec ses bretelles qui pendaient sur ses cuisses.

— Bien entendu, tu n'as pas de bagages ?

— Je ne pense pas que je puisse aller au grill comme je suis.

Il l'examina d'un œil critique.

— Ton linge n'est évidemment pas très frais. Tu as dormi avec ta chemise ?

— Oui.

— Je ne peux pas te prêter une des miennes. Elle serait beaucoup trop grande.

Cette fois, Alain sourit déjà plus franchement.

— Tant pis si les maîtres d'hôtels ne sont pas contents. Nous nous caserons dans un petit coin et nous essayerons qu'on nous serve du petit vin blanc bien frais. Ils ont peut-être ça.

— Je ne bois pas.

— Jamais ?

— J'ai essayé une fois, et j'ai été si malade que je n'ai pas recommencé.

— Tu as une bonne amie ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

— Tu es timide ?

— Je ne sais pas.

— Tu n'as jamais eu envie d'une bonne amie ?

— Peut-être. Je crois. Mais ce n'est pas pour moi.

Maigret n'insista pas. Il avait compris. Et, en sortant de la pièce, il lui arriva de poser sa grosse patte sur l'épaule de son compagnon.

— Tu m'as fais peur, toi, espèce de gamin.

— Peur de quoi ?

— Tu aurais tiré ?

— Sur qui ?

— Sur elle ?

— Oui.

— Et sur toi ?

— Peut-être, après, je crois que je l'aurais fait.

Ils croisèrent le valet de chambre, qui se retourna vers eux. Peut-être les avait-il vus sortir du 604, alors que Maigret était entré au 605 ?

L'ascenseur les déposa au rez-de-chaussée. Maigret avait sa clé à la main, ainsi que le trousseau de passe-partout. Il se dirigea vers la réception. Il escomptait une sorte de petit triomphe vis-à-vis de son ennemi intime à la jaquette trop bien coupée. Quelle tête l'homme

allait-il faire en les voyant tous les deux et en recevant le passe-partout ?

Hélas ! Ce n'était pas lui qui se tenait derrière le comptoir, mais un grand jeune homme blond pâle qui portait une jaquette et un œillet identique. Il ne connaissait pas Maigret.

— J'ai trouvé ce trousseau dans le couloir.

— Je vous remercie, dit-il avec indifférence.

Quand Maigret se retourna, Bryan était debout au milieu du hall. Du regard, il demandait au commissaire s'il pouvait lui parler.

— Tu permets ? demanda-t-il à Alain.

Il rejoignit le policier anglais.

— Vous l'avez retrouvé ? C'est lui ?

— C'est lui.

— La dame vient de rentrer.

— Elle est montée chez elle ?

— Non. Elle est au bar.

— Seule ?

— Elle bavarde avec le barman. Qu'est-ce que je fais ?

— Vous avez le courage de me la garder encore pendant une heure ou deux ?

— C'est facile.

— Si elle fait mine de sortir, prévenez-moi tout de suite. Je suis au grill.

Alain n'avait pas essayé de s'enfuir. Il attendait un peu gauche, un peu gêné, à l'écart de la foule.

— Bon appétit, sir.

— Merci.

Il rejoignit le jeune homme, qu'il entraîna vers le grill en disant :

— J'ai une faim de loup.

Et il se surprit à ajouter, en traversant un rayon de soleil qui pénétrait en biais par la large baie :

— Il fait un temps splendide !

CHAPITRE 8

Où Maigret voudrait bien être Dieu le Père pour quelques jours et où l'avion ne réussit pas à tout le monde.

— Tu aimes le homard ?

Les yeux seuls de Maigret paraissaient par-dessus l'immense menu que le maître d'hôtel lui avait mis à la main, et Alain ne savait que faire du sien sur lequel, par discrétion, il ne jetait pas le regard.

— Oui, monsieur, répondit-il comme à l'école.

— Alors, nous allons nous offrir un homard à l'américaine. Avant ça, j'ai envie d'un tas de hors-d'œuvre. Maître d'hôtel !

Une fois sa commande passée :

— Quand j'avais ton âge, je préférais le homard en boîte et, lorsqu'on m'affirmait que c'était une hérésie, je répondais que ça a plus de goût. Nous n'ouvrions pas une boîte de homards tous les six mois, seulement dans les grandes occasions, car nous n'étions pas riches.

Il se renversait un peu en arrière.

— Tu as souffert, toi, de ne pas être riche ?

— Je ne sais pas, monsieur. J'aurais voulu que mon père n'ait pas à tant se tracasser pour nous élever.

— Tu ne veux vraiment rien boire ?

— Seulement de l'eau.

Maigret n'en commanda pas moins une bouteille de vin pour lui, un vin du Rhin, et on mit des verres couleur d'absinthe devant eux, avec de hauts pieds d'une teinte plus soutenue.

Le grill était éclairé, mais il traînait encore du soleil dehors. La salle se garnissait rapidement, peuplée de maîtres d'hôtels et de garçons en habit noir qui circulaient sans bruit. Ce qui fascinait Alain, c'étaient les chariots. On en avait amené un, couvert de hors-d'œuvre, près de leur table, et il y en avait d'autres, en particulier les chariots de pâtisseries et de desserts. Il y avait aussi et surtout l'énorme chariot d'argent, en forme de dôme, qui s'ouvrait à la façon d'une boîte.

— Avant la guerre, il contenait un quart de bœuf rôti, expliquait Maigret. Je crois que c'est ici que j'ai mangé le meilleur roastbeef. En tout cas, le plus impressionnant. Maintenant, ils y mettent une dinde. Tu aimes la dinde ?

— Je crois que oui.

— S'il te reste de l'appétit après le homard, nous pourrons prendre de la dinde.

— Je n'ai pas faim.

Ils devaient avoir l'air, tous les deux à leur petite table, d'un riche oncle de province qui offre un dîner de gala à son neveu à la fin de l'année scolaire.

— J'ai perdu ma mère très jeune, moi aussi, et c'est mon père qui m'a élevé.

— Il vous conduisait à l'école ?

— Il n'aurait pas pu. Il devait travailler. C'était à la campagne.

— Moi, quand j'étais tout petit, mon père me conduisait à l'école et venait m'y rechercher. Il était le seul homme à attendre à la porte, parmi toutes les femmes. Quand nous rentrions à la maison, c'était lui qui préparait le dîner pour nous tous.

— Il y a bien eu des moments où vous aviez des domestiques ?

— Il vous l'a dit ? Vous lui avez parlé ?

— Je lui ai parlé.

— Il se tracasse à mon sujet ?

— Je téléphonerai tout à l'heure à Paris afin qu'on le rassure.

Alain ne se rendait pas compte qu'il mangeait avec appétit et il lui arriva de boire une large gorgée du vin que le sommelier lui avait servi d'office. Il ne fit pas la grimace.

— Cela n'a jamais duré longtemps.

— Quoi ?

— Les domestiques. Mon père avait tellement envie que ça change qu'il prenait parfois son désir pour la réalité.

« — Désormais, mes enfants, annonçait-il, nous allons vivre comme tout le monde. Dès demain, nous déménageons. »

— Vous déménagiez ?

— Cela arrivait. Nous entrions dans un nouvel appartement où il n'y avait pas encore de meubles. On en apportait alors que nous étions déjà là. On voyait de nouveaux visages, des femmes que mon père avait engagées au bureau de placement et qu'on appelait par leur prénom. Puis, presque tout de suite, les fournisseurs commençaient à défiler, des huissiers qui attendaient des heures en croyant que mon père était dehors alors qu'il se cachait dans une des pièces. À la fin, on coupait le gaz, l'électricité. Ce n'est pas sa faute. Il est très intelligent. Il a des tas d'idées. Tenez !

Maigret penchait la tête pour mieux l'écouter, le visage détendu, de la sympathie plein le regard.

— Il y a des années de ça… Je me souviens que, pendant longtemps, peut-être deux ans, il a présenté dans tous les bureaux un projet pour l'agrandissement et la modernisation d'un port

marocain. On lui répondait par des promesses. Si cela avait réussi, nous serions allés vivre là-bas et nous aurions été très riches. Quand le plan est arrivé aux autorités supérieures, celles-ci ont haussé les épaules. C'est tout juste si on n'a pas traité mon père de fou pour vouloir créer un grand port à cet endroit-là. Maintenant, ce sont les Américains qui l'on fait.

— Je comprends !

Maigret connaissait si bien ce genre d'homme ! Mais pouvait-il le montrer, à son fils, tel qu'il était ? À quoi bon ? Les deux autres, l'aîné et la fille, s'étaient depuis longtemps aperçus de la vérité et étaient partis, sans aucune reconnaissance pour le gros homme faible et mou qui ne les en avait pas moins élevés. De ces deux-là, il ne pouvait même pas attendre un peu de pitié.

Il n'y avait plus qu'Alain à croire en lui. C'était curieux car Alain avait tellement l'expression de sa sœur que c'en était gênant.

— Encore un peu de champignons ?

— Merci.

Le coup d'œil, dehors, n'était pas sans le fasciner. C'était l'heure à laquelle, comme pour le déjeuner, les autos se suivaient sans répit, attendaient leur tour pour stationner un instant sous la marquise où un portier en livrée gris-souris se précipitait vers la portière.

À la différence de midi, ceux qui descendaient des voitures étaient presque tous en tenue de soirée. Il y avait beaucoup de jeunes couples, et aussi des familles entières. La plupart des femmes portaient une orchidée à leur corsage. Les hommes étaient en smoking, quelques-uns en habit, et à travers les vitres on les voyait aller et venir dans le hall avant de prendre place dans la salle à manger d'apparat, d'où parvenaient des bouffées d'orchestre.

C'était, jusqu'au bout, une journée merveilleuse, avec encore assez de soleil couchant pour donner aux visages une teinte irréelle.

— Jusqu'à quel âge es-tu allé à l'école ?

— Quinze ans et demi.

— Lycée ?

— Oui. J'ai terminé ma troisième et je suis parti.

— Pourquoi ?

— Je voulais gagner de l'argent pour aider mon père.

— Tu étais bon élève ?

— Assez. Sauf en mathématiques.

— Tu as trouvé du travail ?

— Je suis entré dans des bureaux.

— Ta sœur donnait à ton père l'argent qu'elle gagnait ?

— Non. Elle lui payait sa pension. Elle avait calculé au plus juste, sans compter le loyer, ni le chauffage, ni l'éclairage. C'est elle

qui usait le plus d'électricité en lisant une partie de la nuit dans son lit.

— Tu lui versais tout ?

— Oui.

— Tu ne fumes pas ?

— Non.

L'arrivée du homard les interrompit un bon moment. Alain, lui aussi, paraissait détendu. Il lui arrivait pourtant, comme il offrait le dos à la porte, de se retourner dans cette direction.

— Qu'est-ce que tu regardes ?

— Si elle ne vient pas.

— Tu crois qu'elle va venir ?

— J'ai vu que vous parliez à quelqu'un et que vous jetiez un coup d'œil vers le bar. J'en ai conclu qu'elle y était.

— Tu la connais ?

— Je ne lui ai jamais parlé.

— Et, elle, elle te connaît ?

— Elle me reconnaîtra.

— Où t'a-t-elle vu ?

— Il y a deux semaines, boulevard Richard-Wallace.

— Tu es monté dans son appartement ?

— Non. J'étais en face, de l'autre côté des grilles.

— Tu avais suivi ton père ?

— Oui.

— Pourquoi ?

Maigret était allé trop vite. Alain reculait.

— Je ne comprends pas pourquoi vous faites tout ça.

— Tout quoi ?

Du regard, il désignait le grill, la table, le homard, ce luxe dont l'homme qui aurait dû logiquement le fourrer en prison l'entourait.

— Il fallait bien que nous mangions, non ? Je n'ai rien pris depuis ce matin. Et toi ?

— Un sandwich, dans un *milk-bar*.

— Donc nous dînons. Après on verra.

— Qu'est-ce que vous ferez ?

— Nous prendrons vraisemblablement l'avion pour Paris. Tu aimes l'avion ?

— Pas trop.

— Tu es déjà allé à l'étranger ?

— Non plus. L'année dernière, je devais passer deux semaines en Autriche dans un camp de vacances. Une organisation fait l'échange des jeunes gens entre les deux pays. Je m'étais inscrit. On m'a dit de demander un passeport. Puis, quand mon tour est arrivé, j'avais une sinusite et j'étais dans mon lit.

Un silence. Lui aussi en revenait à leur préoccupation et il fallait justement qu'il y revienne de lui-même.

— Vous lui avez parlé ?

— À qui ?

— À elle.

— Ce matin, dans sa chambre.

— Qu'est-ce qu'elle dit ?

— Rien.

— C'est elle qui a fait le malheur de mon père. Mais vous verrez qu'on ne pourra rien contre elle.

— Tu crois ça ?

— Avouez que vous n'oseriez pas l'arrêter.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. C'est toujours ainsi. Elle a pris ses précautions.

— Tu es au courant de ses affaires avec ton père ?

— Pas exactement. Il n'y a que quelques semaines que j'ai appris qui elle est.

— Il la connaît pourtant depuis longtemps.

— Il l'a connue peu après la mort de ma mère. À cette époque-là, il ne nous l'a pas caché. Moi, je ne m'en souvenais pas, parce que je n'étais qu'un bébé, mais Philippe me l'a raconté. Père lui avait annoncé qu'il allait se remarier, ce qui serait plus agréable pour tout le monde parce qu'il y aurait une femme pour s'occuper de nous. Cela n'a pas eu lieu. À présent que je l'ai vue, que je sais le genre de femme que c'est, je suis sûr qu'elle se moquait de lui.

— C'est probable.

— Philippe prétend que père en a été malheureux, qu'il lui est arrivé souvent de pleurer le soir dans son lit. Il est resté sans la voir pendant des années. Peut-être avait-elle quitté Paris ? Ou bien elle avait changé d'adresse sans le lui dire ?

« Il y a à peu près deux ans, je me suis aperçu que mon père changeait. »

— En quoi ?

— C'est difficile à préciser. Son humeur n'était plus la même. Il était plus sombre et surtout inquiet. Quand quelqu'un montait l'escalier, il tressaillait et il paraissait rassuré quand c'était un fournisseur, même pour réclamer de l'argent.

« Mon frère n'était déjà plus avec nous. Ma sœur avait annoncé qu'elle nous quitterait le jour de ses vingt et un ans. Ce n'est pas venu tout d'un coup, vous comprenez ? Ce n'est que de loin en loin que je me rendais compte de la différence.

» Avant, même dans les bars, car il m'est arrivé d'aller l'y rejoindre pour lui faire une commission, il ne buvait que des quarts Vichy. Il s'est mis à prendre des apéritifs et, certains soirs, il rentrait

très lourd en prétendant qu'il avait mal à la tête.

» Il ne me regardait plus de la même façon, se montrait gêné devant moi, me parlait avec impatience. »

— Mange.

— Je vous demande pardon ; je n'ai plus faim.

— Un dessert ?

— Si vous voulez.

— C'est alors que tu t'es mis à le suivre ?

Il hésita à répondre, regarda Maigret avec attention, les sourcils froncés, et à cet instant il ressemblait tellement à sa sœur que Maigret détourna les yeux.

— Il est normal que tu aies essayé de te renseigner.

— Je ne sais quand même rien !

— Entendu. Tu sais seulement qu'il allait souvent voir cette femme, en particulier vers la fin de la matinée. Tu l'as suivi boulevard Richard-Wallace, tu l'as admis tout à l'heure. Tu étais en bas, derrière la grille du Bois. Ton père et sa compagne ont dû, dans l'appartement, s'approcher de la fenêtre. C'est elle qui t'a remarqué ?

— Oui. Elle m'a désigné du doigt. Sans doute parce que je regardais vers la fenêtre.

— Ton père lui a appris qui tu étais. Il t'en a parlé ensuite ?

— Non. Je m'attendais à ce qu'il m'en parle, mais il ne l'a pas fait.

— Et toi ?

— Je n'ai pas osé.

— Tu as trouvé de l'argent ?

— Comment le savez-vous ?

— Avoue que, le soir, il t'est arrivé de fouiller le portefeuille de ton père, non pour y prendre de l'argent, mais pour savoir.

— Pas son portefeuille. Il le mettait sous ses chemises, dans le tiroir.

— Beaucoup ?

— Quelquefois cent mille francs, quelquefois plus, quelquefois seulement cinquante mille.

— Souvent ?

— Cela dépendait. Une fois ou deux par semaine.

— Et, le lendemain de ces soirs-là, il se rendait boulevard Richard-Wallace ?

— Oui.

— Ensuite l'argent n'était plus là ?

— Elle lui laissait quelques petits billets.

Alain vit une lueur dans les yeux de Maigret qui regardait la porte, mais il eut assez de force de caractère pour ne pas se

retourner. Il n'ignorait pas que c'était Jeanne Debul qui entrait.

Derrière elle, Bryan adressait un signe interrogateur au commissaire qui lui faisait comprendre à son tour qu'il pouvait cesser la surveillance.

S'il était si tard, c'est que, après le bar, elle était montée se changer. Si elle n'était pas en robe du soir, elle portait une robe assez habillée qui venait de chez un grand couturier. Au poignet, elle avait un large bracelet de diamants, des diamants encore aux oreilles.

Elle n'avait pas vu le commissaire ni Alain et suivait le maître d'hôtel, tandis que la plupart des femmes la détaillaient.

On l'installa à moins de six mètres d'eux, à une petite table qui leur faisait presque face, et elle s'assit, jeta un coup d'œil autour d'elle, tandis qu'on lui tendait le menu, croisa le regard de Maigret et, tout de suite, fixa son compagnon.

Maigret souriait du sourire d'un homme qui fait un bon dîner, l'esprit en paix. Alain, lui, devenu rouge, n'osait pas se tourner vers elle.

— Elle m'a vu ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'elle fait ?

— Elle me nargue.

— Que voulez-vous dire ?

— Elle feint d'être à son aise, allume une cigarette et se penche pour examiner les hors-d'œuvre d'un chariot qui est à sa portée. Maintenant, elle discute avec le maître d'hôtel et fait scintiller ses diamants.

— Vous ne l'arrêterez pas ! dit-il avec amertume et une pointe de défi.

— Je ne l'arrêterai pas aujourd'hui parce que, vois-tu, si j'avais l'imprudence de le faire, elle s'en tirerait.

— Elle s'en tirera toujours, alors que mon père…

— Non. Pas toujours. Ici, en Angleterre, je suis désarmé, car il me faudrait prouver qu'elle a commis un des crimes prévus par les lois qui régissent l'extradition. Elle ne restera pas éternellement à Londres. Elle a besoin de Paris. Elle y retournera, et j'aurai eu le temps de m'occuper d'elle. Si même ce n'est pas tout de suite, son tour viendra. Il arrive que nous laissions des gens en liberté, avec l'impression qu'ils nous jouent pendant des mois, voire des années. Tu peux la regarder. Tu n'as pas à avoir honte. Elle crâne. Elle n'en préférerait pas moins être dans ta peau que dans la sienne.

« Suppose que je t'aie laissé sous son lit. Elle serait montée. À l'heure qu'il est… »

— Ne continuez pas.

— Tu aurais tiré ?

— Oui.

— Pourquoi ?

Alain gronda entre ses dents :

— Parce que !

— Tu regrettes ?

— Je ne sais pas. Il n'y a pas de justice.

— Mais si, il y a une justice, et qui fait ce qu'elle peut. Évidemment que, si j'étais Dieu le Père, ce soir, au lieu d'être à la tête de la Brigade spéciale et d'avoir à rendre des comptes à mes supérieurs, au juge, au procureur, voire aux journalistes, j'arrangerais les choses autrement.

— Comment ?

— D'abord, j'oublierais que tu m'as chipé mon automatique. Cela, je peux encore le faire. Ensuite je m'arrangerais pour que certain industriel, de je ne sais plus où, oublie qu'il n'a pas perdu son portefeuille, mais qu'on l'a forcé à le donner en lui pointant une arme sous le nez.

— Elle n'était pas chargée.

— Tu es sûr ?

— J'avais pris soin de retirer les cartouches. J'avais besoin d'argent pour venir à Londres.

— Tu savais que la Debul y était ?

— Je l'avais suivie, le matin. D'abord j'ai essayé de monter chez elle. La concierge…

— Je sais.

— Quand je suis sorti de l'immeuble, il y avait un agent à la porte, et je me suis figuré que c'était pour moi. J'ai fait le tour du pâté de maisons. À mon retour, l'agent n'était plus là. Je me suis caché dans le parc, attendant qu'elle quitte la maison.

— Pour tirer ?

— Peut-être. Elle a dû téléphoner pour un taxi. Je n'ai pas pu l'approcher. J'ai eu la chance de trouver un autre taxi qui venait de Puteaux. Je l'ai suivie jusqu'à la gare. Je l'ai vue monter dans le train de Calais. Je n'avais plus assez d'argent pour me payer un billet.

— Pourquoi ne l'as-tu pas tuée alors qu'elle était debout à la portière ?

Alain tressaillit, le regarda pour savoir s'il parlait sérieusement, murmura :

— Je n'ai pas osé.

— Si tu n'as pas osé tirer, alors que vous étiez dans la foule, il est probable que tu n'aurais pas davantage tiré dans sa chambre. Tu as suivi ton père pendant plusieurs semaines ?

— Oui.

— Tu possèdes une liste des gens qu'il est allé voir ?

— Je pourrais l'établir de mémoire. Il est allé plusieurs fois dans une petite banque de la rue Chauchat, et aussi dans un journal où il voyait le sous-directeur. Il donnait beaucoup de coups de téléphone et se retournait sans cesse pour s'assurer qu'il n'était pas suivi.

— Tu as compris ?

— Pas tout de suite. C'est par hasard que j'ai lu un roman où on en parlait.

— De quoi ?

— Vous le savez bien.

— De chantage ?

— C'était elle.

— Bien sûr. Et c'est pourquoi il faudra du temps pour la pincer. J'ignore quelle a été sa vie avant son installation boulevard Richard-Wallace. Elle a vraisemblablement été mouvementée et elle a connu des gens de toutes sortes. Une femme est mieux à même qu'un homme de découvrir les petits secrets, surtout les secrets honteux. Quand elle n'a plus été assez jeune pour mener son genre de vie, l'idée lui est venue de monnayer ses connaissances.

— Elle s'est servie de mon père.

— Justement. Ce n'est pas elle qui allait trouver ses victimes pour leur réclamer de l'argent. C'est un homme qu'on voyait partout et qui n'avait pas de profession définie. On ne s'en étonnait pas trop. On s'y attendait presque.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Parce qu'il faut regarder la vérité en face. Peut-être ton père était-il encore amoureux ? Je le crois. C'est homme à garder fidèlement une passion comme celle-là. Jeanne Debul lui assurait plus ou moins sa matérielle. Il vivait dans la peur d'être pris. Il avait honte de lui. Il n'osait plus te regarder en face.

Alain tourna un visage dur, des yeux haineux, dans la direction de la femme qui eut un mince sourire méprisant.

— Une tarte aux fraises, maître d'hôtel.

— Vous n'en prenez pas ? protesta Alain.

— Je prends rarement du dessert. Pour moi, un café et une fine.

Il reculait un peu sa chaise, tirait sa pipe de sa poche. Il était occupé à la bourrer quand le maître d'hôtel se pencha sur lui, dit quelques mots à voix basse en esquissant un geste d'excuses.

Alors Maigret fourra sa pipe dans sa poche et arrêta un chariot qui passait avec des cigares.

— Vous ne fumez pas votre pipe ?

— Défendu ici ! Au fait, tu as payé ta chambre d'hôtel ?

— Non.

— Tu as toujours le passe-partout que tu as pris dans le couloir ? Remets-le-moi.

Il le tendit à Maigret par-dessus la table.

— La tarte est bonne ?

— Oui…

Il en avait la bouche pleine. Ce n'était encore qu'un enfant incapable de résister aux sucreries et, à cet instant, il était tout à sa tarte.

— Il a vu souvent Delteil ?

— Je l'ai vu deux fois se rendre à son bureau.

Était-ce indispensable de découvrir la vérité tout entière ? Il était plus que probable que le député, dont la femme réclamait le divorce et qui allait se trouver sans un sou, obligé de quitter son hôtel particulier de l'avenue Henri-Martin, monnayait son influence. C'était plus grave pour lui que pour un autre, car il avait assuré sa carrière politique en dénonçant les scandales et les tripotages.

Jeanne Debul y était-elle allée trop fort ? Maigret avait, là-dessus, une autre idée.

— Ton père ne parlait plus d'en finir avec votre genre de vie ?

Malgré la tarte aux fraises, Alain leva la tête avec une subite méfiance.

— Que voulez-vous dire ?

— Jadis, il annonçait périodiquement que « ça allait changer ». Puis il y a eu un temps pendant lequel sa foi en son étoile a paru l'abandonner.

— Il espérait quand même.

— Moins fort, non ?

— Oui.

— Et les derniers temps ?

— Il a parlé deux ou trois fois d'aller vivre dans le Midi.

Maigret n'insista pas. Cela le regardait. Il était inutile d'expliquer au fils ce qu'il en déduisait.

François Lagrange, qui faisait les courses pour la Debul, depuis deux ans, et ne récoltait que les miettes, ne s'était-il pas mis en tête de travailler pour son compte ?

À supposer que Jeanne Debul lui commande de réclamer cent mille francs à Delteil, qui était un gros morceau… Et que le baron exige un million ? Ou plus ? C'était l'homme qui citait volontiers de gros chiffres, qui avait passé sa vie à jongler avec des fortunes imaginaires…

Delteil décidait de ne pas payer…

— Où étais-tu, la nuit de mardi à mercredi ?

— Je suis allé au cinéma.

— Ton père t'a conseillé de sortir ?

Il réfléchit. Cette idée lui venait pour la première fois.

— Je crois que oui… Il m'a dit… Il me semble qu'il m'a parlé d'un film qu'on donnait en exclusivité aux Champs-Élysées et…

— Quand tu es rentré, il était couché ?

— Oui. Je suis allé l'embrasser, comme tous les soirs ; il n'était pas bien. Il m'a promis de voir le médecin.

— Tu as trouvé cela naturel ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. J'étais inquiet. J'ai eu de la peine à m'endormir. Il y avait une odeur étrangère dans l'appartement, l'odeur de cigarettes américaines. Le matin, je me suis réveillé alors que le jour était à peine levé. J'ai fait le tour des pièces. Mon père dormait. J'ai remarqué que la chambre de débarras, qui était ma chambre quand j'étais petit, était fermée à clef et que la clef n'était pas sur la serrure. J'ai ouvert.

— Comment ?

— Avec le crochet. C'est un truc que j'avais appris de mes camarades, à l'école. On courbe un gros fil de fer d'une certaine façon et…

— Je sais. Je l'ai fait aussi.

— J'avais toujours un de ces crochets-là dans mon tiroir. J'ai vu la malle au milieu de la pièce et j'ai soulevé le couvercle.

Il valait mieux faire vite, maintenant.

— Tu as parlé à ton père ?

— Je n'ai pas pu.

— Tu es parti aussitôt.

— Oui. J'ai marché dans les rues. Je voulais me rendre chez cette femme.

Il y avait une scène dont on ne connaîtrait jamais les détails, à moins que le baron renonce un jour à passer pour fou, c'est celle qui s'était déroulée dans l'appartement entre François Lagrange et André Delteil. Cela ne regardait pas Alain. Il était inutile d'abîmer l'image qu'il gardait de son père.

Il y avait peu de chance pour que l'avocat soit venu dans l'intention de tuer. Plus probablement voulait-il, par la menace au besoin, rentrer en possession des documents à l'aide desquels on le faisait chanter.

La partie n'était-elle pas inégale ? Delteil était plein de mordant. C'était un homme habitué à la lutte et il n'avait en face de lui qu'un gros peureux tremblant pour sa peau.

Les documents n'étaient pas dans le logement. L'aurait-il voulu, Lagrange aurait été incapable de les rendre.

Qu'avait-il fait ? Il avait sans doute pleuré, supplié, demandé

pardon. Il avait promis…

Pendant tout ce temps-là, il était hypnotisé par le revolver dont on le menaçait.

C'était lui qui, par sa faiblesse même, avait fini par gagner la partie. Comment s'était-il emparé de l'arme ? Par quelle ruse avait-il détourné l'attention du député ?

Toujours est-il qu'il ne tremblait plus. À son tour de parler haut, de menacer…

Sans doute même ne l'avait-il pas fait exprès de presser la détente. Il était trop lâche, trop habitué, depuis le lycée, à marcher le dos rond et à recevoir des coups de pied au derrière.

— J'ai fini par aller chez vous.

Alain se tourna vers Jeanne Debul qui essayait en vain de saisir quelques-unes de leurs paroles. La rumeur qui emplissait le grill, les bruits de vaisselle, de couteaux, de fourchettes, le murmure des conversations, les rires et la musique qui venait de la grande salle l'empêchaient d'entendre.

— Si nous allions… ?

Le regard d'Alain protestait :

— Vous la laissez là ?

La femme fut surprise, elle aussi, de voir Maigret passer devant elle sans lui adresser la parole. Cela lui paraissait trop facile. Peut-être avait-elle espéré un esclandre qui lui aurait donné beau jeu.

Dans le hall, où il tirait enfin sa pipe de sa poche et enfonçait victorieusement son cigare dans le sable d'un cendrier monumental, Maigret murmurait :

— Tu m'attends un instant ?

Il se dirigea vers le portier.

— À quelle heure y a-t-il un avion pour Paris ?

— Il y eu a un dans dix minutes, mais vous ne pouvez évidemment plus l'avoir. Le prochain est à six heures et demie du matin. Je vous retiens une place ?

— Deux.

— Quels noms ?

Il les donna. Alain n'avait pas bougé et contemplait les lumières du Strand.

— Encore un instant. Un coup de téléphone à donner.

Il n'avait plus besoin de le faire de la réception ; il pouvait gagner les cabines.

— C'est vous, Pyke ? Je m'excuse de n'avoir pu ni dîner ni déjeuner avec vous. Je ne vous verrai pas davantage demain. Je repars cette nuit.

— Par l'avion à six heures et demie ? Je vous y conduirai.

— Mais…

— À tout à l'heure.

Il valait mieux le laisser faire ; autrement il ne serait pas content. Chose curieuse, Maigret n'avait plus sommeil.

— On fait quelques pas dehors ?

— Si vous voulez.

— Sans cela, au cours de mon voyage, je n'aurais même pas mis le pied sur les trottoirs de Londres.

C'était vrai. Est-ce parce qu'il se savait à l'étranger ? Il lui semblait que les réverbères avaient un autre éclat qu'à Paris, la nuit une autre couleur et même que l'air avait un goût différent.

Ils marchaient tous les deux sans se presser, regardaient l'entrée des cinémas, celles des bars. Après Charing Cross, ce fut une place immense, avec une colonne au milieu.

— Tu y es passé ce matin ?

— Je crois. Il me semble que je reconnais.

— Trafalgar Square.

Cela lui faisait plaisir, avant de partir, de retrouver quelques décors qu'il connaissait et il conduisait Alain jusqu'à Picadilly Circus.

— Il ne nous reste qu'à aller nous coucher.

Alain aurait pu s'enfuir. Maigret n'aurait pas levé le doigt pour l'en empêcher. Mais il savait que le jeune homme ne le ferait pas.

— J'ai quand même envie d'un verre de bière. Tu permets ?

Ce n'était pas tellement la bière que l'atmosphère d'un *pub* que Maigret cherchait. Alain me but rien, attendit en silence.

— Tu aimes Londres ?

— Je ne sais pas.

— Tu pourras peut-être y revenir dans quelques mois. Car tu n'en auras guère que pour quelques mois.

— Je verrai mon père ?

— Oui.

Un peu plus loin, il renifla, et Maigret feignit de ne pas s'en apercevoir.

En rentrant à l'hôtel, le commissaire glissa un peu d'argent et le passe-partout dans une enveloppe à l'adresse de l'*Hôtel Gilmore*.

— J'allais l'emporter en France !

Puis, à Alain qui ne savait que faire :

— Tu viens ?

Ils prirent l'ascenseur. Il y avait de la lumière chez Jeanne Debul qui s'attendait peut-être à la visite de Maigret. Elle attendrait longtemps.

— Entre ! Il y a des lits jumeaux.

Et, comme son compagnon paraissait gêné :

— Tu peux te coucher tout habillé si tu préfères.

Il se fit éveiller à cinq heures et demie, dormit d'un sommeil profond, sans l'ombre d'un rêve. Quant à Alain, la sonnerie du téléphone ne le tira pas de son sommeil.

— Debout, petit !

François Lagrange avait-il l'habitude d'éveiller son fils ?

Jusqu'à la fin, ce n'était pas une enquête comme une autre.

— Je suis quand même bien content.

— De quoi ?

— Que tu n'aies pas tiré. Ne parlons plus de ça…

Pyke les attendait dans le hall, exactement le même que la veille, et c'était encore un matin radieux.

— Belle journée, n'est-ce pas ?

— Splendide !

La voiture était à la porte. Maigret se rendit compte qu'il avait oublié de faire les présentations.

— Alain Lagrange. M. Pyke, un ami de Scotland Yard.

Pyke fit signe qu'il avait compris et ne posa aucune question. Tout le long du chemin, il parla des fleurs de son jardin et d'une teinte étonnante d'hortensias qu'il avait obtenue après de longues années de recherches.

L'avion décolla, sans nuage au ciel, rien qu'une fine buée matinale.

— Qu'est-ce que c'est ? questionna le jeune homme en désignant les récipients en carton mis à la disposition des passagers.

— Pour le cas où quelqu'un aurait mal au cœur.

Est-ce à cause de cela que, quelques minutes plus tard, Alain pâlissait, verdissait et, avec un regard désespéré, se penchait sur son récipient ?

Il aurait tant voulu ne pas être malade, surtout devant le commissaire Maigret !

CHAPITRE 9

Où Maigret découvre la tête de veau en tortue et où il décrit Londres à M^me^ Maigret.

Cela s'était passé comme d'habitude, sauf qu'il n'y avait pas un mois d'écoulé depuis le dernier dîner, il s'en fallait de beaucoup. D'abord la voix de Pardon au téléphone.

— Vous êtes libre demain soir ?

— Probablement.

— Avec votre femme bien entendu.

— Oui.

— Vous aimez la tête de veau en tortue ?

— Connais pas.

— Vous aimez la tête de veau ?

— Assez.

— Alors vous l'aimerez en tortue. C'est un plat que j'ai découvert lors d'un voyage en Belgique. Vous verrez. Par exemple, je ne sais quel vin servir avec ça… Peut-être de la bière ?

Au dernier moment, Pardon, comme il l'expliqua presque scientifiquement, avait penché pour un beaujolais léger.

Maigret et sa femme avaient fait le chemin à pied et avaient évité de se regarder en passant devant la rue Popincourt. Jussieu, du laboratoire de police scientifique, était là, et M^me^ Maigret prétendait qu'il sentait le célibataire.

— J'ai voulu inviter le professeur Journe. Il m'a répondu qu'il ne dîne jamais en ville. Il y a vingt ans qu'il n'a pas pris un repas en dehors de chez lui.

La porte-fenêtre était ouverte, le balcon en fer forgé dessinait ses arabesques dans l'air qui se bleutait.

— Merveilleuse soirée, n'est-ce pas ?

Maigret eut un petit sourire que les autres ne pouvaient pas comprendre. Il reprit deux fois de la tête de veau. Au moment du café, Pardon, qui passait les cigares, tendit par distraction la boîte à Maigret.

— Merci ! Seulement au *Savoy*.

— Tu fumais le cigare au *Savoy* ! s'étonna sa femme.

— Il fallait bien. On est venu me souffler à l'oreille que la pipe était interdite.

Pardon n'avait organisé ce dîner-là que pour parler de l'affaire Lagrange, et chacun prenait soin de ne pas mettre la conversation

sur ce terrain. On parlait de tout, paresseusement, sauf de ça, à quoi tout le monde pensait.

— Vous êtes allé faire un tour à Scotland Yard ?

— Je n'en ai pas eu le temps.

— Comment sont vos rapports avec eux ?

— Excellents. Ce sont les gens les plus délicats qui soient.

Il le pensait, gardait une certaine tendresse pour M. Pyke qui avait levé la main en signe d'adieu au moment où l'avion décollait et qui, au fond, était peut-être ému.

— Beaucoup de travail quai des Orfèvres en ce moment ?

— Rien que de la routine. Beaucoup de malades dans le quartier ?

— De la routine aussi.

Alors il fut un peu question de maladies. De sorte qu'il était dix heures quand Pardon se décida à murmurer :

— Vous l'avez vu ?

— Oui. Vous l'avez vu aussi ?

— J'y suis allé deux fois.

Les femmes, par discrétion, feignaient de ne pas écouter. Quant à Jussieu, l'affaire n'était plus de son ressort, et il regardait par la fenêtre.

— On l'a confronté avec son fils ?

— Oui.

— Il n'a rien dit ?

Maigret hocha négativement la tête.

— Toujours son refrain ?

Car François Lagrange s'en tenait à sa première attitude, se repliait sur lui-même comme un animal qui a peur. Dès qu'on s'approchait de lui, il se collait au mur, un bras replié devant le visage pour se protéger des coups.

« — Ne me battez pas… Je ne veux pas qu'on me batte… »

Il en arrivait à claquer réellement des dents.

— Qu'est-ce que Journe en pense ?

Cette fois, c'était Maigret qui posait la question.

— Journe est un savant, probablement un de nos meilleurs psychiatres. C'est aussi un homme tourmenté par la peur des responsabilités.

— Je le comprends.

— En outre, il a toujours été adversaire de la peine de mort.

Maigret ne commenta pas, tira lentement sur la pipe.

— Un jour que je lui parlais de pêche, il m'a regardé d'un air choqué. Il ne tue même pas les poissons.

— De sorte que… ?

— Si François Lagrange tient le coup pendant un autre mois…

— Il le tiendra ?

— Il a assez peur pour ça. À moins que quelqu'un le force dans ses retranchements…

Pardon fixait intensément Maigret. C'était la raison du dîner, la question qu'il attendait depuis longtemps de poser et qu'il ne faisait qu'exprimer d'un regard.

— En ce qui me concerne, murmura le commissaire, cela ne me regarde plus. J'ai déposé mon rapport. Le juge Rateau, de son côté, suivra l'avis des experts.

Pourquoi Pardon avait-il l'air de lui dire merci ? C'était gênant. Maigret lui en voulut un peu de cette indiscrétion. Il était exact que cela ne le regardait plus. Il aurait pu, évidemment…

— J'ai d'autres chats à fouetter, soupira-t-il en se levant, entre autres une certaine Jeanne Debul… Elle est rentrée hier à Paris. Elle crâne toujours. Avant deux mois, j'espère la tenir dans mon bureau, entre quatre z'yeux…

— On dirait qu'elle t'a fait quelque chose personnellement, remarqua Mme Maigret, qui n'avait pourtant pas l'air d'écouter.

On n'en parla plus. Un quart d'heure plus tard, dans l'obscurité de la rue, Mme Maigret accrochait sa main au bras de son mari.

— C'est drôle, fit-il. À Londres, les réverbères, qui sont pourtant à peu près pareils…

Et, chemin faisant, il se mit à lui décrire le Strand, Charing Cross, Trafalgar Square.

— Je croyais que tu avais à peine eu le temps de manger.

— Je suis sorti quelques minutes, le soir, après dîner.

— Tout seul ?

— Non. Avec lui.

Elle ne demanda pas de qui il s'agissait. Comme ils approchaient du boulevard Richard-Lenoir, il dut se souvenir du *pub*, où il avait bu un verre de bière avant de se coucher. Cela lui donna soif.

— Cela ne te fait rien que…

— Mais non ! ! Va boire. Je t'attends.

Car c'était un petit bistrot où elle aurait eu l'impression de gêner. Quand il sortit en s'essuyant la bouche, elle lui prit à nouveau le bras.

— Une belle nuit…

— Oui…

— Avec plein d'étoiles.

Pourquoi la vue d'un chat qui, à leur approche, s'engouffrait dans un soupirail, le fit-elle se rembrunir un instant ?

Juin 1952.

FIN